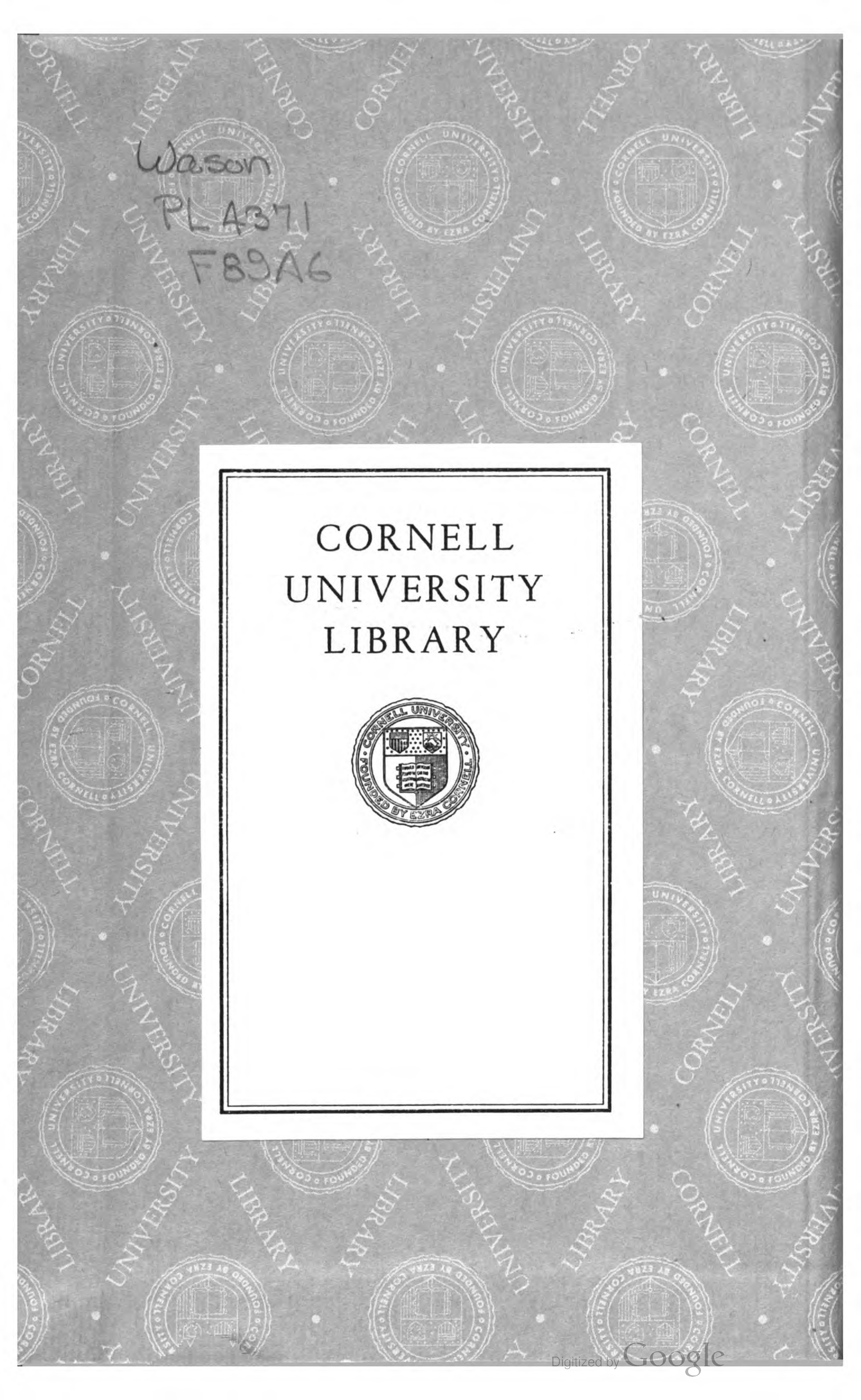
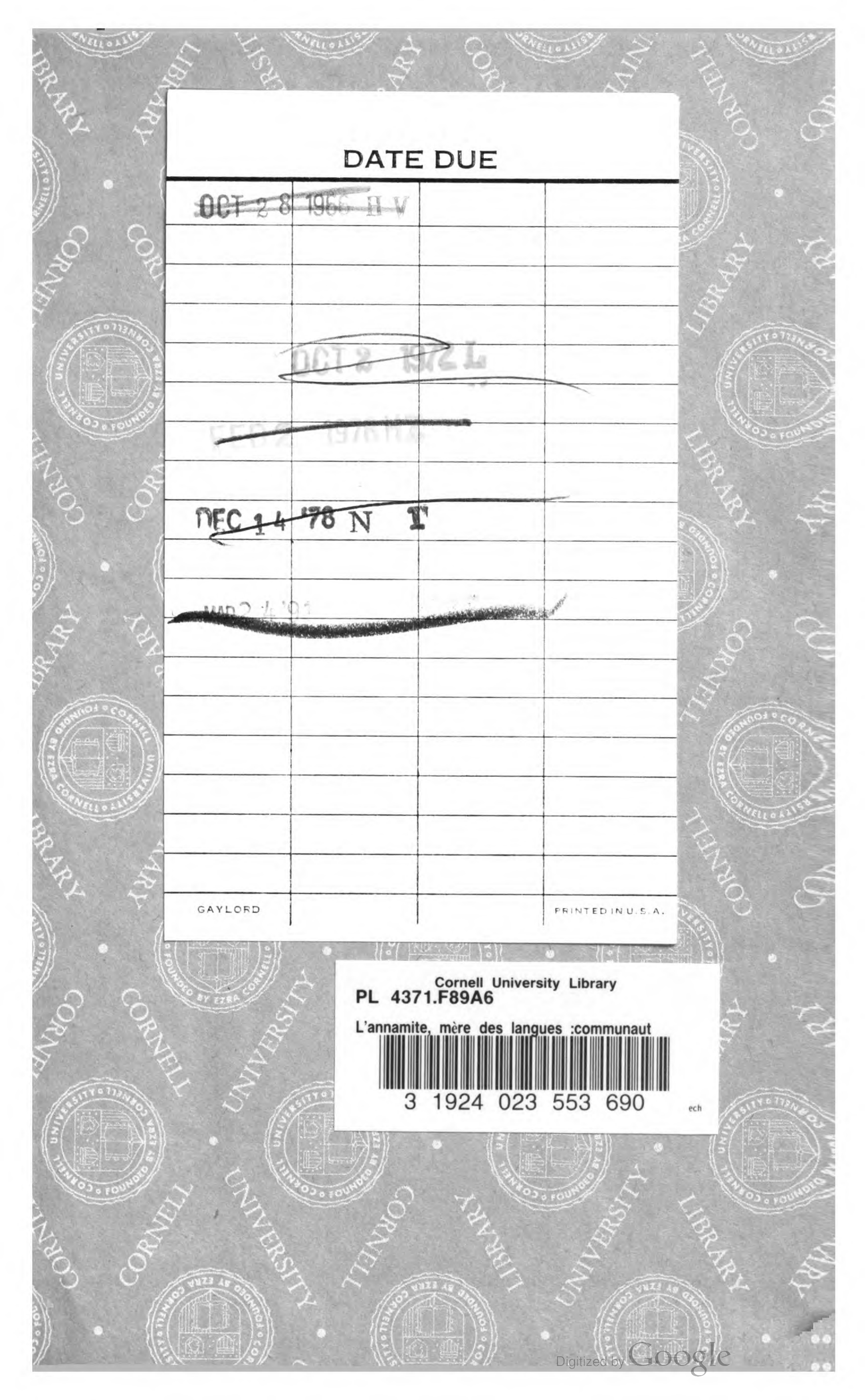

ASIA


CORNELL
UNIVERSITY
LIBRARY


DATE DUE
OCT 2 8 1966 H V
DEC 14 '78 N I
GAYLORD
PRINTED IN U.S.A.

L'ANNAMITE
MÈRE DES LANGUES

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

CAMPAGNE DANS LE HAUT-SÉNÉGAL ET DANS LE HAUT-NIGER. *Samory; Ahmadou Ségou; Mahmadou-Lamine.* 1 vol. in-8.

CÔTE OCCIDENTALE D'AFRIQUE. 1 vol. grand in-8, illustré.

EN VENTE A LA LIBRAIRIE HACHETTE

PIRATES ET REBELLES AU TONKIN. *Nos soldats au Yen-Thé.* (Ouvrage couronné par l'Académie française.) 1 vol. in-16. Prix : 3 fr. 50.

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD.

[redacted]

LE COLONEL FREY

DE L'INFANTERIE DE MARINE

L'ANNAMITE
MÈRE DES LANGUES

COMMUNAUTÉ D'ORIGINE
DES RACES CELTIQUES, SÉMITIQUES, SOUDANAISES
ET DE L'INDO-CHINE

Ouvrage contenant 3 cartes

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1892



A

MONSIEUR JULES PIRAS

Hommage de respectueuse et vive affection

de son bien dévoué parent et ami

« Heureusement, il est d'autres langues moins tourmentées par les révolutions, moins variables par leurs formes, parlées par des peuples voués à l'immobilité, chez lesquels le mouvement des idées ne nécessite pas de continuelles modifications dans l'instrument des idées ; celles-là subsistent encore comme des témoins, non pas, hâtons-nous de le dire, de la langue primitive ni même d'une langue primitive, mais des procédés primitifs au moyen desquels l'homme réussit à donner à sa pensée une expression extérieure et sociale. »

(Extrait de l'*Avenir de la Science.*)

RENAN

INTRODUCTION

Le 18 mars 1889, jour de notre arrivée au Tonkin, nous trouvâmes, en débarquant, à l'appontement de Haïphong, quelques officiers, venus au-devant de nous pour nous recevoir. Ils avaient eu la précaution de se faire suivre d'un certain nombre de ces petits véhicules traînés par des coolies annamites ou chinois, dont les Parisiens ont vu fonctionner quelques spécimens à la dernière Exposition universelle, et qui constituent, pour l'Européen, dans notre colonie d'Extrême-Orient, un moyen de locomotion des plus commodes pour circuler sur les digues du Delta, ou dans les rues étroites des cités tonkinoises.

Aussitôt débarqués, nous nous installâmes chacun dans notre pousse-pousse et : en route! pour le « Grand Hôtel » de l'endroit!

Chemin faisant, nous remarquâmes bientôt que

l'officier qui, pour nous guider, avait pris la tête de la file formée par notre petite colonne, poussait de temps en temps les cris de : *maol maolen!* et, à chacun de ces cris, caressait, du bout de sa canne, l'épiderme dorsal de son coolie-conducteur. Celui-ci secouait sa torpeur et prenait une allure plus vive pour retomber bientôt dans la marche somnolente qui est plus familière à ces automédons d'un nouveau genre et qui convient mieux à leurs goûts invétérés de paresse. Un nouveau cri de *maolen!* accompagné encore d'un petit coup de canne, produisait une nouvelle accélération de vitesse. Nous en conclûmes, sans grand effort d'imagination, que ce mot devait signifier : *vite! plus vite!*

Nous nous reportâmes machinalement, par la pensée, à un autre spectacle : celui de la marche d'une caravane ou d'une colonne par les sentiers du Sénégal. Là, un cri analogue : *gaol! gaolen!* sert aux soldats à exciter les chameliers et les porteurs indigènes et signifie : *hâte-toi! hâtez-vous!*

Cette similitude de consonance d'un mot de langue annamite et d'un mot de langue ouolove nous frappa; nous n'y prêtâmes pas, toutefois, une bien grande attention. En effet, quelle relation pouvait exister entre ce peuple de l'Extrême-Orient et cette petite tribu sénégalaise cantonnée, de temps immémorial, en un coin infime de cette

vaste côte occidentale d'Afrique où elle vit, en quelque sorte, isolée des autres races africaines.

Quelques mois se passèrent et, au fur et à mesure que nous acquîmes des notions plus précises de la langue annamite, nous constatâmes d'autres similitudes de mots de cette langue et de mots des langues ouolove, peulhe, soninkhé et bambara — dialectes des bassins du Sénégal et du Haut-Niger, — qu'un séjour de huit ans dans cette colonie nous avait mis à même de connaître.

En outre, point à noter, nombre de ces mots, qui expriment des choses usuelles ou qui sont employés dans le langage courant, ont été ainsi transmis de génération en génération jusqu'à nos jours, presque sans modifications, malgré les longs siècles qui se sont écoulés depuis l'époque à laquelle ces races, d'origine si dissemblable en apparence, ont dû se trouver en contact; malgré les vicissitudes qu'elles ont traversées par le fait des invasions, des conquêtes, des guerres incessantes de peuple à peuple, de tribu à tribu, qui marquent les phases que nous connaissons de leur histoire et, enfin, malgré le mélange de leurs langues et dialectes qui a dû s'ensuivre.

*
* *

Dès le mois de juin 1889, nous avions recueilli un certain nombre de ces similitudes de mots;

nous en fîmes l'objet d'une notice que nous adressâmes, à Paris, à une personne qui occupe une place éminente dans le monde des lettres et des sciences; nous lui suggérions en même temps l'idée de profiter de la réunion, dans cette ville, à l'occasion de l'Exposition universelle, d'indigènes de toutes les races de l'Indo-Chine et de l'Afrique, pour entreprendre ainsi, dans les meilleures conditions possibles, une étude comparée philologique et ethnologique de tous ces peuples. La réponse fut celle que nous reçûmes depuis lors en diverses autres circonstances, et, s'il faut le dire, celle que nous nous étions adressée à nous-même, au début de ces recherches.

Quelles relations pouvaient exister entre Annamites et Sénégalais, au point de vue de l'origine de la race ou de celle du langage?

Cependant, au cours de notre séjour au Tonkin, nous communiquâmes aux officiers avec lesquels nous étions plus particulièrement en relations, nos remarques sur les similitudes de mots de langue annamite et de mots des langues ouolove, peulhe et soninkhé. Nous constatâmes, à cette occasion, qu'un certain nombre d'officiers ne possédaient que de vagues notions de la langue annamite, malgré l'intérêt et les avantages de tout ordre qui résulteraient, pour eux, de la connaissance de la langue du peuple au milieu duquel ils sont appelés à passer une partie de leur

existence. Nous avions fait, au Sénégal, les mêmes constatations en ce qui concerne l'étude des dialectes de ce pays.

On doit en attribuer la cause, non point à l'indifférence des officiers pour ces sortes d'études, mais à la difficulté qu'elles présentent, et à la courte durée du séjour colonial qui ne permet qu'à quelques natures heureusement douées, d'acquérir, dans l'espace de deux années, des notions suffisantes de ces langues pour pouvoir les comprendre et les parler d'une manière satisfaisante. Quoi qu'il en soit, le fait est regrettable, et il nous paraîtrait rationnel que l'on appliquât, tout au moins aux cadres des troupes indigènes, les sages prescriptions des règlements militaires anglais, qui exigent que les officiers qui veulent servir dans l'armée des Indes, justifient, après un séjour d'une certaine durée dans la colonie, de la connaissance de la langue que parlent leurs soldats.

En outre, il serait désirable que, comme préparation à ces études, des cours sur les plus importantes de ces langues ou tout au moins des cours sur les radicaux communs à ces dernières, fussent professés, en France, à ces cadres; non point qu'il s'agisse de faire un linguiste ou un savant de chaque officier d'artillerie ou d'infanterie de marine, mais afin de donner, à ceux d'entre eux que leurs goûts portent vers ces études, les

notions nécessaires pour tirer le meilleur profit des conditions particulièrement favorables dans lesquelles ils se trouvent souvent placés par les hasards de leur carrière; et enrichir ainsi la science de curieuses recherches comparées et raisonnées sur la langue, les mœurs, l'ethnologie, l'histoire enfin des divers peuples qu'ils visitent.

En effet, le même officier qui, aujourd'hui, est en garnison aux Antilles ou en Nouvelle-Calédonie, pourra être appelé successivement à séjourner à Madagascar, sur la côte occidentale d'Afrique, dans le Soudan et dans nos possessions de l'Extrême-Orient; et partout, par la nature de son service, il se trouvera en rapports pour ainsi dire intimes avec les indigènes. Quelle mine féconde d'informations constitueront, pour un esprit observateur, ces différentes stations!

Hâtons-nous de le reconnaître, nombre de jeunes officiers ont compris l'utilité immédiate, pour eux-mêmes, et l'intérêt, pour la science, qui s'attachent à la connaissance de ces langues, et s'adonnent, avec ardeur, à l'étude de celles des races de nos différentes possessions d'outre-mer. Pour ces derniers, la communication que nous leur fîmes de nos observations sur la similitude de mots des races de la côte d'Afrique et de celles de l'Indo-Chine, pouvait être un stimulant pour

poursuivre des recherches dans la même voie. Nous ne nous étions point trompé.

Nous reçûmes, en effet, un jour, de l'un d'eux, officier intelligent et instruit, M. le capitaine Mondon, de l'infanterie de marine, quelques notes qui venaient confirmer nos observations. « Non seulement le Sénégal et le Haut-Niger, nous écrivait-il, mais aussi la région comprise entre Tombouktou et Saï est occupée par des Annamites. » Et, en effet, en présence de la constatation que nous avons faite de nombreuses similitudes de mots du langage des Annamites et des dialectes des races qui habitent le Soudan occidental; en raison des rapprochements que nous avons pu établir entre la plupart de leurs règles grammaticales; entre certaines de leurs mœurs et de leurs traditions, il nous est aujourd'hui permis de déclarer que toutes ces races ont dû se trouver, à une époque de leur histoire, en contact prolongé et même qu'elles doivent avoir, au point de vue du langage, aussi bien sans doute qu'au point de vue ethnologique, une commune origine.

Bien plus, au fur et à mesure que nous avançâmes dans nos recherches, nous fûmes amené à étendre encore davantage ces premières conclusions, déjà si importantes par les conséquences qu'elles doivent entraîner pour les études philologiques; car ce ne sont plus simplement des

similitudes nombreuses de mots entre les langues annamite et soudanaise que nous avons constatées, mais encore des similitudes de mots entre ces langues et celles de toutes les autres races de l'Afrique, et, enfin, également, de langues du rameau indo-européen.

Émettre une pareille affirmation; parler de la science du langage, après tous les maîtres éminents qui se sont exercés sur cette matière, pourra paraître, certes, un acte téméraire, surtout de la part d'un soldat qui, par sa profession, est étranger à ce genre d'études exigeant des connaissances spéciales et approfondies, et qui avoue, du reste, humblement, qu'il ne possède que les notions les plus élémentaires de ces sciences; mais, pour employer l'expression d'un linguiste distingué du siècle dernier, M. l'abbé Bergier, « sans être aussi habile qu'eux, on peut être plus heureux » tout au moins, dans un cas particulier. C'est, en effet, au concours heureux de circonstances que nous avons relatées, que nous devons d'avoir découvert les affinités que nous signalons et que l'on eût distinguées depuis longtemps, sans doute, si l'on eût possédé des moyens plus complets d'étude des langues de l'Annam et du Soudan.

Nous avons, en outre, la ferme conviction, qui se dégage de nos recherches, que : lorsque l'on aura réuni des données plus sérieuses sur les lan-

gues des races de l'Afrique intérieure, et sur celles presque inconnues encore des races primitives de la péninsule indo-chinoise : Muong, Moï, Tho, Cha-raï, Cambodgiens, Laos, Barmans, etc., étc.; lorsque l'on aura pu faire une étude comparée plus complète des langues de ces races et de celles des peuplades de l'Océanie et des tribus primitives du continent américain, l'on arrivera à démontrer la communauté d'origine de toutes les langues et, par suite, de toutes les races du monde, contestée encore par nombre de savants.

L'étude qui suit est l'exposé de nos observations personnelles et aussi le résultat de recherches que nous avons ensuite poursuivies, de concert avec M. le lieutenant Morisson, et surtout avec M. le lieutenant Soulié, deux jeunes officiers distingués de l'infanterie de marine, versés dans la connaissance de la langue annamite et dont le concours nous a été des plus précieux.

Dans les premiers chapitres, nous nous sommes attaché principalement à démontrer la communauté d'origine des langues ouolove, peulhe, mandé, c'est-à-dire des langues du Soudan occidental, avec la langue annamite, tout en faisant ressortir, lorsque l'occasion s'en présente, les affinités de ces langues avec les langues sémitiques et indo-européennes; nous avons consacré ensuite quelques pages à établir des rapproche-

ments entre ces dernières langues et la langue annamite; à donner quelques étymologies de mots de la langue française; et, enfin, à faire des comparaisons grammaticales entre la langue annamite et ces diverses langues.

L'ANNAMITE
MÈRE DES LANGUES

CHAPITRE I

SIMILITUDES DE MOTS ANNAMITES ET DE MOTS OUOLOFS, SÉRÈRES, PEULHS ET SONINKHÉS

Avant d'aborder notre sujet, nous croyons utile de rappeler très brièvement les notions que nous possédons, à l'heure actuelle, sur l'origine des races du Soudan.

En 1859, M. Vivien de Saint-Martin, dans son ouvrage, *le Nord de l'Afrique dans l'antiquité grecque et romaine*, après avoir commenté le texte dans lequel Hérodote donne le récit d'un voyage de découverte entrepris par cinq Nasamons (grande tribu libyenne, de race blanche et nomade), six cents ans avant notre ère, dans les régions alors inconnues situées au sud des déserts de la Libye[1], résumait en

1. Nous croyons intéressant de donner ci-après la traduction de ce récit, liv. II, chap. XXXII. « Il y eut chez eux des jeunes gens entreprenants, appartenant à de bonnes familles,

ces termes les connaissances des anciens au sujet du Soudan central et de ses populations nègres : « Il n'y a pas trace, dans les auteurs grecs et latins, d'une notion quelconque de ces régions intérieures. Il est bien certain que les Arabes sont les premiers qui y pénétrèrent. »

Dans un opuscule qui parut en 1867, le général

qui, ayant atteint l'âge viril, désireux de faire quelque chose de remarquable, désignèrent, au sort, cinq d'entre eux pour parcourir les déserts de la Libye et les explorer plus loin que personne ne l'eût fait jusqu'alors.

« Donc, ces jeunes gens, envoyés par leurs camarades, bien approvisionnés de vivres et d'eau, traversèrent d'abord la partie peuplée; l'ayant fait, ils pénétrèrent dans le pays des bêtes fauves; puis de là, ils passèrent dans la partie déserte; marchant dans la direction du zéphyr, ils franchirent un vaste espace de contrées sablonneuses et, après beaucoup de jours, ils aperçurent enfin des arbres qui avaient poussé dans la plaine. Ils s'en approchèrent et cueillirent les fruits de ces arbres. Comme ils les goûtaient, vinrent à eux de petits hommes, d'une taille au-dessous de la moyenne, qui les saisirent et les emmenèrent. Les Nasamons ne comprenaient pas la langue de ces hommes, ni ceux-ci, celle des Nasamons (le berbère). Les Nasamons furent conduits par eux, à travers de très grands marais, vers une ville où les habitants étaient de la même taille que ceux qui les avaient pris. Or, tous étaient noirs. Auprès de la ville coulait un grand fleuve; il venait de l'ouest et coulait à l'est, il s'y trouvait des crocodiles. »

Les petits hommes de taille au-dessous de la moyenne dont il est question dans ce récit étaient des gens ayant la même origine que les Annamites : les Annamites sont en effet de taille au-dessous de la moyenne; il en est de même des Peulhs. Nous ne supposons pas que ces Nasamons aient pu trouver les Pygmées rencontrés par Stanley. Ces derniers ne seraient-ils pas les descendants dégénérés des gens de race asiatique (Annamites ou Mongols) qui se seraient établis les premiers à une époque très reculée, dans le Soudan, et auraient ainsi précédé les autres émigrations successives qui ont dû suivre la direction générale tracée par la marche des premiers peuples? Nous avons trouvé dans la langue de ces Pygmées nombre de vocables semblables à ceux de la langue annamite.

Faidherbe soutenait que, contrairement à la précédente assertion, ces *Nasamons* arrivèrent sur le Niger même, dans une ville qui devait être située entre l'emplacement de l'ancienne *Gao* ou *Gago*, des *Sonhaï*, et *Tombouctou*; et que les nègres, de taille au-dessous de la moyenne, que les Nasamons y trouvèrent, n'étaient autres que les ancêtres des indigènes qui peuplent actuellement le Moyen-Niger.

A partir du IIIe siècle de notre ère, et notamment à partir du VIIe siècle, on possède par les historiens arabes des renseignements assez complets sur les différents États entre lesquels le Soudan était partagé à ces époques; mais tous ces auteurs sont muets sur l'origine des races qui les composent, ou plutôt les considèrent toutes comme des races aborigènes. Quant aux peuples de race berbère, *Libyens*, *Nasamons*, etc., qui étaient établis au nord du Soudan, Ibn Kaldoun, Berbère lui-même et historien de sa race, se borne à ces vagues renseignements sur les commencements de ce peuple : « Toute l'Afrique septentrionale, jusqu'au pays des Noirs, a été habitée par la race berbère, et cela, depuis une époque dont on ne connaît ni les événements antérieurs ni le commencement ».

Grâce aux nombreux voyages et aux explorations qui ont été accomplis au cours de ce siècle et notamment pendant ces vingt dernières années, le champ de nos connaissances s'est aujourd'hui considérablement élargi. Le continent noir, abordé par tous les points, traversé même en entier, n'est plus cette terre mystérieuse et inhospitalière des anciens; les

mœurs des populations qui l'habitent, leurs langues, leurs coutumes, etc., ont été décrites; mais la question de leur origine est restée tout aussi obscure, malgré les recherches et les travaux auxquels elle a donné lieu de la part des philologues et des ethnologues les plus distingués.

Aujourd'hui, les écrivains s'accordent à classer les races du Soudan occidental en quatre grandes familles :

1° Au nord de la ligne courbe qui, partant de Saint-Louis, passe à Nioro, puis à Tombouctou et limite, ainsi, au sud, les déserts du Sahara, vivent les *Maures* et les *Touaregs*. Ce sont les descendants des *Zénaga*, de race berbère, constitués comme leurs ancêtres en tribus nomades passant la plus grande partie de leur existence sous la tente, promenant sans cesse leurs troupeaux à la recherche des meilleurs pâturages et — détail à noter, — à l'occasion, excellents caravaniers, colporteurs et marchands.

2° Les *Haoussa*, *Mandingues* ou *Mandé*, connus sous les différentes dénominations de Son-raï, Songhaï, Malinkés, Soninkhés, Bambaras, Sousous, etc., constituant la population de la plus grande partie des territoires situés au sud du Sahara, et considérés comme les aborigènes de ces contrées.

3° Les *Peulhs*, race nomade, que l'on considère comme absolument distincte des précédentes, à laquelle les uns donnent comme berceau la Libye, d'autres l'Égypte. Eux-mêmes se prétendent originaires d'un pays de l'Est dont ils ne savent pas préciser la position. Les Peulhs occupent de nombreuses

et puissantes enclaves sur les territoires des races précédentes avec lesquelles ils se sont mélangés.

4° Les *Ouolofs*, les *Sérères* et autres petits peuples échelonnés le long de la côte de l'océan Atlantique, considérés par certains auteurs comme les autochtones de cette côte; d'après d'autres, comme issus des races formées par les croisements des Peulhs et des Mandingues.

Ce petit aperçu historique donné, passons à l'énumération des similitudes de mots de la langue annamite et de mots des langues ouolove, sérère, peulhe et soninkhé.

*
* *

Similitudes de mots de langue annamite et de mots de langue ouolove, sérère, peulhe et soninkhé.

Le mot *assez* se dit en annamite *toï*, et en ouolof *dot*. En mandé, *doucement* se dit *doï-doï*.

Le mot *donner* se dit en annamite *tio*; en ouolof *dior*; et, en sérère, *tiokhit*.

Dans les deux cas, la dentale *t* de la racine s'est adoucie et est devenue *d*.

Bouche se dit en annamite *ké-minh*, *ké* étant le préfixe des êtres inanimés, et, en ouolof, *Gué-minh*, mot qui paraît avoir été ainsi conservé avec le préfixe annamite. Disons toutefois que le mot *gué* ou *ghé*, en annamite et en ouolof, signifie vase, fente; le mot *guéminh* signifierait donc plutôt : orifice, fente entre les lèvres; chez les Mandé, en effet, le mot bouche se dit soit simplement *mi*, soit *da-mi*, qui signifie, en annamite et en mandé, *da*, ouverture, *mi*, entre les lèvres; et enfin les Annamites ont encore pour

exprimer le mot bouche, le mot *lominh*, dans lequel *lo* signifie trou.

Un nom d'homme assez employé chez les Ouolofs est *La min*; sa signification en annamite serait : « bouche extraordinaire ou bouche inconnue », voulant sans doute dire : « visage inconnu »; car, en annamite, l'expression *la mat* (visage inconnu) est couramment usitée en parlant d'un étranger [1].

Bokke signifie, en ouolof, famille; *boc* signifie, en annamite, serviteurs, esclaves : c'est-à-dire ceux qui constituaient primitivement la famille.

Bao nhieu ou *Bagnourr* signifie *combien* en annamite; *combien* se dit en ouolof *Ban* et compter *Wagne*, qui peut se prononcer *bagneu*.

En annamite, le mot *batte* signifie écuelle [2]. On désigne particulièrement ainsi la soucoupe dont les Annamites se servent pendant le repas pour prendre le riz cuit. Ce mot se retrouve sans modification chez les Ouolofs qui désignent par *batte*, la petite calebasse, coupée en forme d'écuelle, au moyen de laquelle ils prennent l'eau et le couscouss : *batte* désigne également l'écuelle chez les Malais. — Les Ouolofs disent ainsi : *Dior ma batte ou ndokh* (ndor), « donne-moi une écuelle pleine d'eau »; ce que les Annamites exprimeront par : *Tio toï batte nuok*. Le *ndokh* des Ouolofs qui se prononce *ndor*; le *ndiam* (eau) des Peulhs et le *nuok* annamite ont la même racine que le mot arien *noc* (eau) et que les mots *nue, nuage*, etc.... Ajoutons que le mot *bat* a également la signification de *prendre* dans la plupart des langues qui précèdent.

En annamite, *Dao* signifie tomber; *Danh*, frapper,

1. Rapprocher le mot *minh* (bouche) du mot français *mine*, visage. Le mot français bouche vient lui-même du radical *bo*, qui en annamite, en mandé et en sérère signifie chambre, cavité.... Chez les Sérères, le mot *bouche* se dit même *bouk*; un autre mot français, *tambour*, a le même radical que bouche : il signifie *bo*, chambre, caisse, qui produit le bruit, *tam*.

2. A rapprocher du mot celtique *bat*, bateau.

abattre, sans doute de la racine *dat* : terre. Les Ouolofs emploient le mot *Danel* pour exprimer l'idée d'abattre, faire tomber à terre [1].

Allumer du feu se dit *Thap-lua* en annamite; *allumer* se dit en ouolof *Tal*, qui est une abréviation du mot annamite *Thap-lua*. Nous verrons qu'en mandé *allumer* se dit : *Ta* [2].

Le mot annamite *mao* dont il a été question au début de ces pages signifie *vite*; le mot ouolof *gaol* a la même signification. Le *g*, en s'adoucissant, est devenu un *m*. Ce qui rend l'analogie de ces deux mots encore plus frappante, c'est que le même mot *gao* signifie également en annamite *riz*; or, chez les *Song-Haï* (branche des Mandé), peuple du Moyen-Niger, la capitale du royaume était connue sous les noms de *Garo* et de *Gao*. Ce dernier mot *gao*, absolument identique au mot annamite *gao* (riz), signifiait ainsi : *La capitale du Pays du riz.*

Ces mêmes Song-Haï et les autres Mandé ont encore conservé pour désigner le riz le mot *mo*, qui provient du mot *ma*, plant de céréale, et particulièrement « plant de riz » des Annamites; de même les Peulhs se servent, pour désigner cette denrée, des mots *maro* et *malo*, altération du mot annamite *ma*. Enfin, les Ouolofs emploient eux aussi, pour désigner une espèce particulière de riz, le mot *tiep* qui a une certaine analogie avec le mot annamite *nep* qui signifie également riz; avec le mot *niep* qui signifie pain de riz, et aussi avec le mot *tiek*, de l'expression *an-tiek*, qui signifie *faire un festin*; le riz composant l'aliment principal du festin annamite.

En français, nous avons le mot *maïs* qui provient certai-

1. *Dam*, *damné*, *condamner*, dérivés de *con*, animal, *dam*, frappé, à terre, etc., n'ont-ils pas leur radical dans ces mots *dao*, *danh*? A rapprocher encore du mot *dauber*, battre à coups de poing (*dare* en italien).

2. Les mots *lux*, lumière, lueur, luire, etc., et tous leurs dérivés ont la même racine que le mot *lua*, feu, en annamite. Notre mot *lune* en dérive; *loua*, feu, luire; *na*, être : objet éclairé, objet brillant : il en est de même du mot breton *loar*, lune.

nement du mot *ma*, céréale, et en breton, nous avons les mots *maou*, prompt, agile, *garno*, grain, et *malna*, mil, qui dérivent des mots annamites *mao*, *ma* et *gao*.

Pour ce qui est de la désinence *len* des mots *maolen*, *gaolen*, cette désinence, dans la langue ouolove, marque le pluriel; chez les Annamites, elle exprime généralement un mouvement de bas en haut; sans doute du radical *lé* qui exprime cette idée d'élévation dans toutes les langues; d'après plusieurs missionnaires que nous avons consultés, on l'emploie encore dans certains cas, rares il est vrai, pour indiquer une accélération; ainsi *mao*, vite; *maolen*, plus vite.

En provençal, le mot *léo*; en ouolof, le mot *légui* signifient vite : *lé*, vite, *gy* ou *gui*, cela.

Elle est enfin également employée pour indiquer une idée d'augmentation. Ainsi *Cho*, marché; *Cho-heun*, dont nous avons fait notre grande ville cochinchinoise de *Choleun* ou *Cho-len*[1], signifie « marché plus grand, très grand

1. *El*, *Lé*, radicaux de *len*, sont probablement des radicaux de mots du langage primitif. Nous pensons qu'on peut les trouver avec les divers sens que nous venons d'énumérer dans les mots ci-après : 1° sens de hauteur ou d'augmentation : *élan*, *excellent*, *élever*; *éléphant* (du mot ouolof *phas*, fauve, cheval; *élé*, haut); *léo*, pointu, en ouolof. Notre mot soleil (en provençal *souleou*) signifie, en annamite, *sou*, chose, objet : *len*, qui est élevé. 2° Sens d'accélération : le mot même : *accélération*. 3° Sens de pluralité, de multiplication : dans le mot *foule*. Le mot foule nous paraît venir de *fou* ou *pou*, ou *tou*, préfixes génériques des animaux chez les Annamites-muong, chez les Arabes et les Mandé : *le* donne le sens de la pluralité. 4° Sens de diminution comme dans *le*nt, somno*le*nt, *lé*nitif, *lé*ger, ai*le*. 5° Sens d'augmentation, de force, comme dans vio*le*nt, opu*le*nt. Toutes ces significations opposées ne sont en réalité que des degrés de comparaison; c'est l'idée générique des radicaux *el*, *lé* (nombre et hauteur), qui sert à les rapprocher. Donnons, dès ce moment, puisque l'occasion s'en présente, quelques autres dérivés du mot *pou*..., animal : *poulain*, petit animal; pou, animal, lein (diminutif); *poussin*; pou, animal; sinn, qui vient de naître (en annamite); *poulet*; pou, animal : *lé*, vénéré, adoré : c'était l'animal fétiche des Gaulois

[redacted]

marché » ; de là, à la signification du pluriel, que ce mot *len* exprime chez les Ouolofs, l'écart n'est pas grand et l'on est en droit de conclure que primitivement cette syllabe devait avoir ces diverses significations dans ces deux langues. En hébreu, le mot *hon* est un comparatif et a la même signification que dans *Cho-heun*; la syllabe *eur*, en latin *or*, qui termine un grand nombre de mots français tels que meill*eur*, maj*eur*, malh*eur*, supéri*eur*, etc., n'est à notre avis qu'une altération de ces vocables *hön*, *heun*, *lên*, c'est-à-dire un terme de comparaison; ainsi malheur; mal : *heur*, supérieur.

Les mots *n'gouoï, giaï*, signifiant « l'homme » en annamite, ont la même racine que les mots *n'gour* (l'homme) des Ouolofs, et *goré* (l'homme) des Peulhs, dans lesquels on retrouve même la lettre *n'* qui précède ces mots uniquement à titre d'affixe phonétique : et enfin que certains noms de contrées du Soudan, tels que le *Gourounsi*, le *Gouoye* [1].

De même, pour *gai, gay* (la femme) de l'Annamite et pour (*dji-*) *guen* (la femme) des Ouolofs [2].

dont les légions avaient pris pour emblème le coq; *Gallus*, de *ga*, poule (annamite et mandé); *poupon*, de pou, animal; pon ou fon, qu'on embrasse, qu'on flaire (flairer étant la manière primitive d'embrasser).

1. Les indigènes de l'intérieur de l'Afrique et les Bretons désignent, eux aussi, par les mots *gor, gour* ou *bour* les singes (exemple : les gorilles) et les hommes. Notre mot *gourmand* n'aurait-il pas l'origine suivante : *gour*, homme; en annamite, *mé an,* adonné à la bonne chère : le mot annamite *mé*, seul, signifie passionné, adonné; comme dans notre mot *gourmet*. Les mots français qui dérivent de *gour, gor, bor, bour* sont très nombreux, comme nous aurons occasion de le constater. Les éléments primitifs qui ont servi à la formation de ces radicaux sont sans doute les vocables annamites : *o*, nid, demeurer, être; *ou*, demeurer; et *go*, en annamite et en mandé, *île* et *bois*; d'où *gour*, insulaire et homme des bois; état de l'homme primitif.

2. Les radicaux de ces mots *gay*, *guen* sont les mots annamites ou ouolofs *gay*, *gao*, *gaou*, *ghe*... qui ont une signification générale de : cavité, vase, fente, échancrure et que l'on re-

Un terme de respect employé chez les Annamites à l'égard de personnes d'un certain âge est l'appellation *iaÿo*, provenant des radicaux *gia, ia,* qui expriment l'idée de vieillesse, de famille.

Les Ouolofs emploient pour la même désignation le mot *iaye*. Le mot tante, autre terme de respect, se dit, en ouolof, *Ba-dien*, qui se prononce *Badjen*, mot qui se rapproche sensiblement du mot annamite *Baia* ou *Ba-gia*, femme âgée; la racine annamite *Ba* ayant l'acception générale de femme, aïeule, maîtresse [1].

trouve dans *guné*, des Grecs; dans nos mots *gaine* et *guenon*; dans les mots ouolofs et sérères *guéminh*, bouche; *guenao*, derrière; dans les mots français *gueule* (*gue*, ouverture, fente; *le*, élevée, qui est en l'air); *guêpe*, *guépard* (*gue*, bouche; *phe*, en annamite, qui mord; *pha*, qui fait enfler, boursoufler); *gae*, embarcation; chose creuse, en annamite, etc.; dans les mots bretons : *guefl*, gueule; *guele*, matrice; *guenell*, enfanter; *guenou*, bouche, etc., etc.

1. A propos d'appellations du même ordre nous lisons, dans l'ouvrage *la Science du Langage* de l'éminent professeur Max Müller (p. 79), les lignes suivantes, que l'auteur emprunte à des remarques, faites par un Américain, sur les altérations phonétiques que subit la langue anglaise dans la bouche des nègres des États du sud de l'Amérique : « Les nègres, on le sait dans tout le Sud, parlent des gens âgés de leur condition en leur donnant le titre d'*oncle* et de *tante*, habitude qui provient d'un scrupule de politesse. (En Corse, où l'on appelle les gens âgés *o zi*, *o zia*, oncle, tante, on n'agit pas autrement. — Note personnelle.) Il semblait irrespectueux d'employer le nom tout sec, et les termes *Mister* et *Mistress* étaient réservés aux Blancs. Dans les Antilles, la même préoccupation a conduit les nègres à se servir, avec leurs égaux, du mot *cousin*. L'abrégeant à leur manière, ils obtiennent *co'n* ou *co* (L'*o* ayant là le son de l'*u* bref anglais ou de *eu* français), et c'est ainsi qu'ils se désignent l'un et l'autre. *C' Abraham*, *Co'Robin*, *Co'n Emma*, *Co'Isaac*, *Co'Bob*, voilà ce qu'on entend à tout moment.

« *Ço' Molsy y'own*, telle fut la réplique que fit une petite fille, comme on lui demandait à qui était l'enfant qu'elle portait. *Co'* c'est le titre dont nous avons parlé. »

Nous nous permettons à notre tour de consigner, à ce propos, une observation sur le même sujet. Le mot *Co* est employé d'une manière usuelle par les Annamites comme

Poursuivons l'énumération des autres similitudes de mots, en faisant remarquer que nous n'avons fait jusqu'ici aucun emprunt aux onomatopées, telles que par exemple : *ga*, poulet en annamite; *ga* (nar), poule, en ouolof; *oye*, appeler (en annamite), et *oou* (en ouolof), etc.

Le mot *Bak* signifie, chez les Annamites, argent; il est employé également par eux pour exprimer ce qui a la blancheur de l'argent; ainsi *Bak nhdu* veut dire Blanche race, et enfin il désigne le *nord*, d'où leur sont probablement venus les premiers individus de race blanche? Les Ouolofs appellent *le Blanc*, *l'Européen*, (Tou) *bab*; les Peulhs l'appellent (Tou) *bak* [1].

terme de respect : il a la signification générale de : ancien, antique. Les tantes et les grand'tantes se désignent par le mot *Co* précédant l'appellatif particulier à chaque personne. Le trisaïeul et la trisaïeule sont désignés de même par le mot *Co*. D'autre part, le fils, la fille se désignent par le mot *con'*; les cousins par les mots *con'co*; enfin le mot *co'* a encore la signification spéciale de Mademoiselle; ainsi Co' Emma, signifie Mademoiselle Emma. De même, il est également d'un usage universel de nommer Co' les missionnaires européens.

Nous sommes ainsi conduit à nous demander si ces mots *Con*, *co*, cités dans l'extrait qui précède, au lieu d'être le résultat de l'altération phonétique qui est signalée, du mot *Cousin* en *Co* ou *Co'n*, ne seraient pas importés de la côte d'Afrique aux Antilles et dans les autres parties de l'Amérique où ils sont usités, par des noirs de cette côte qui auraient traversé l'Atlantique à une époque reculée ; ou bien les Américains ne tiendraient-ils pas cette expression, soit d'indigènes venus de la côte d'Annam, soit de Mongols? En effet, en nous servant comme radicaux de monosyllables de la langue annamite, le mot cousin peut ainsi se décomposer : *sin*, enfants, issus de.., *co*, de tantes, d'anciens, de gens de même famille, c'est-à-dire *cosin* : parents. Un autre mot de ce continent, qui tombe sous nos yeux, *coca*, l'arbrisseau du Pérou, est absolument annamite et mandé : *Ko*, herbe, plante; *Ka*, supérieure, qui possède de grandes propriétés.

1. L'une des tribus mongoles de l'Asie septentrionale s'appelle les *Toubalares* : traduction, en annamite, *touba* ou *toubab*, tribu de blancs; *la*, inconnus; *re*, errants. Tou, en annamite, en muong, en malais; bou, en arabe, ont le sens de : être animé, animal. Le pronom personnel annamite *toï* (je, moi),

Une autre signification du mot *bak* en ouolof et en peulh est contribution, impôt, coutume, qui a sans doute la même origine que le mot annamite *bak*, argent. Ces mots ont la même racine que le mot celtique *bak* et le mot français *bac*, un bac, lieu où le passant paye un droit de péage, et que le mot baccarat. Ils nous indiquent que, dès les temps les plus reculés, un tribut était payé par les indigènes de la côte occidentale d'Afrique, à des gens de race supérieure, de race blanche, en relations avec eux. Le mot *bak*, qui, en ouolof ou en sérère, signifie encore : hache; cordage; baobab (arbre désigné, en ouolof, particulièrement par le mot celtique *guy*); le mot *ba*, qui signifie rivière, rivage, n'attestent-ils pas que ces *Blancs* étaient des navigateurs, armés de haches; sans doute des Celtes, dont le nom, *cœltes*, signifie également hache?

Attaque de guerre se dit en annamite *Xong vao*, qui se prononce *Songue vao*, et en ouolof *Songue*; Pendant se dit en annamite *ban* et en ouolof *ba*; Clou se dit en annamite *dinh kuc* et en ouolof *dinkuetit*.

La, en annamite, exprime le verbe *être*. *Je suis* se dit

a le même radical que ce mot *tou*; en annamite, primitivement, *toï là* qui signifie : je suis, devait vouloir dire : animal être; moi être.

Rapprochons cette remarque des deux suivantes : 1° dans le pronom personnel latin *ego*, je, moi, on trouve le radical *go* qui, en peulh, exprime l'unité et, dans cette langue et dans un certain nombre d'autres, est le radical du mot qui sert à désigner l'animal (homme ou singe); ainsi : *go*, *gor*, l'homme; *goré*, *gour* (idem); *gorille*, etc.; 2° dans le pronom personnel français *moi*, on trouve le même radical que celui du mot *mot* qui, en annamite, exprime l'unité; que celui du mot *moï* qui, dans cette langue, a le sens général du mot ouolof *go*; et enfin que celui du mot *mouoï*, dix, l'homme complet. *Mo* a en outre ce sens de homme, *homo*, dans un certain nombre de langues de l'Afrique. Le mot latin lui-même *homo* — qui primitivement devait signifier *mo*, être, animal; *hó*, qui flaire (de hön); ou bien *hó*, qui fait usage du feu; qui a trouvé le feu — a son terme correspondant dans la langue annamite où l'on trouve *hô nhung*, qui signifie hommes barbares, sauvages, et dans lequel *nhung* a le même sens que *mo* du mot latin *homo*.

Toï-la. En ouolof, *être* se dit *na* et *je suis*, *la*. En soninkhé, *être* se dit *la*.

Tchiong, en annamite, indique la préposition dans, sur; cette préposition s'exprime en ouolof par *tchi*.

Mourir se dit *Tiet* en annamite; *dée* en ouolof; en substituant la dentale *d* à *t*, on trouve le mot annamite *diet*, qui a quelque analogie avec le mot ouolof et dont le radical est sans doute *dat*, *terre*, en annamite, ou bien *nda*, du mot *canda*, terre, en mandé.

L'expression : debout, levez-vous, se dit en annamite *nioglen* et en ouolof *diogol*, et *dioglen*, au pluriel.

Le mot annamite *Hong* signifie rouge; l'*h* fortement aspirée devient en ouolof *Kh*; dans cette langue, rouge se dit *Khong* : leur radical commun est *Khès*, qui en ouolof signifie les Rouges, les Peulhs, gens probablement de la même race que les Het ou Khet, ancien peuple de Syrie.

En Annam, l'expression *Tiara! Tiara!* (Garez-vous! Vivement) est très souvent employée par les porteurs de palanquin, ou par les coolies conducteurs de pousse-pousse pour faire ranger la foule des indigènes sur le passage d'un chef. Au Sénégal, l'expression *Diakha! Diakha!* qui se prononce *Diara! Diara!* est employée par les indigènes non dans le sens de : Garez-vous; mais dans celui de : Vivement! L'analogie de sens sera complète, quand nous ajouterons que le mot *diara* est le nom d'un certain nombre de rois de race mandé; et que, primitivement, il suffisait probablement que les hommes d'escorte de ces chefs prononçassent ce nom, dans le but d'annoncer l'arrivée d'un personnage, pour que toute la foule se rangeât vivement sur leur passage.

Le mot *aller* a la même racine dans les deux langues : *di*, *dem*; *demal*, *demlen*.

Tant pis se dit en annamite *ndokgy* et en ouolof *ndok*;

Corde se dit en annamite *boum* et en ouolof *boum*;

Quoi? qu'est-ce que? se dit en annamite *naikom* et en ouolof *nakamou*;

Comment? de quelle manière? se dit en annamite *thé-nao* et en ouolof *naka, na, nam*;

Un peu se dit en annamite *titi* et en ouolof *tuti* (à rapprocher du mot français petit);

Maigre se dit en annamite *om* et en ouolof *om*;

Infirme se dit en annamite *op*; et malade se dit en ouolof *op*.

Mauvais se dit en annamite *bön*, en ouolof et en peulh *bön*;

Regarder se dit en annamite *xen* et en ouolof *sen*.

Ce, celui qui, se dit *ké* en annamite et *celà, kénaï*. En ouolof *ké, ki* et *ka* signifient celui-ci et en soninkhé *kenni* signifie *cela*.

Ceux-ci se dit en annamite *dei-nilé* et en ouolof *nilé*;

Maison en paille se dit en annamite *ka-nia*. En ouolof la *paille* se dit *niar*; en soninkhé *maison* se dit *ka, kani* [1];

Grand récipient se dit en annamite *gué*; Maison, ou chambre, se dit en ouolof *négué*; et *vase, gué*;

Froid se dit en annamite *zette* ou *sette* et en ouolof *sedde*; même racine que celle du mot latin *sedarc*;

Large se dit en annamite *ziaï* et en ouolof *ia* ou *iar*;

Laid, malpropre, se dit en annamite *saou* et en ouolof *saou* (sale en français); ou *khessaou* (qui sent mauvais);

Oui, en langue vulgaire annamite, se dit *aou* et en ouolof *ouaou*; *O ên* provençal, *Oui* en français.

En annamite, débourser se dit *gîa tien*; commercer, *giao-tim*; rembourser, *gîa dzien*, et « faire la commission » (dans le sens de négoce) *giao-cho*, *cho* signifiant marché.

En ouolof, le mot *diaye* signifie vendre; et *diendé*, acheter, commercer. Dans l'une et dans l'autre langue, les racines *dia* et *gia* (qui se prononcent *dja*) expriment bien l'idée « d'échange, de commerce »; *dji* a du reste également dans ces deux langues le sens de : grain, céréale, denrées dont l'échange constituait le commerce primitif.

1. A rapprocher de *Kasa*, case, et du mot grec *skéné*, tente, scène, à moins que scène, obscène, etc., ne dérivent des mots *sen, xen*, annamites et ouolofs, qui signifient voir, ce qui est vu.

Aller à la chasse se dit en annamite *di sann* et la chasse *sann*. Dans les temps anciens, cet exercice devait consister à lancer, pour atteindre le gibier, des pierres, des javelots, etc. Cette dernière action : jeter, lancer est exprimée en ouolof par le mot *sanni*; d'autre part, chasser se dit en arabe et en berbère *saiad*. Dans tous ces mots on trouve la racine annamite *sa*, qui signifie *loin*; on la trouve de même dans *sagitta*, objet lancé au loin et enfin dans le mot annamite *xa* ou *sa*, qui signifie lancer des flèches. Quant à la racine *ni* de *sann* et de *sanni*, elle dérive des mots annamites *nhi*, voir, regarder, ou *nham*, atteindre. De même, dans *sagitta*, *gitta* est dérivé de *dj*, grain, ou de *djieo*, semer; action de *jeter* le grain, d'où *sagitta*, objet que l'on jette au loin.

Chose, affaire, se dit en ouolof *sorla* et en annamite *sou* ou *seu*. Les Annamites et les Ouolofs prononceraient nos mots chose, chasse : *soseu* et *sasseu*.

En ouolof, aider se dit *dimali*; en annamite *deu* [1];

En ouolof, approcher se dit *dieguel*; en annamite *denguen*;

En ouolof, finir, terminer, se disent : *sotal*. En annamite, on a : *seu; so*, chose; *tan*, finie, terminée.

En ouolof, fantassin, soldat, se disent : *lir*; en annamite *linh*. A rapprocher du mot *lit*, qui signifie *flûte*, *sifflet*, dans un certain nombre de langues, notamment en ouolof et en annamite : ce qui indique que les premiers soldats étaient sans doute les joueurs de flûte qui accompagnaient les chefs. Notre mot militaire, le mot anglais *lied*, chant, le mot allemand *lieb*, aimer, ont le même radical.

En ouolof, caïl-cédra se dit *Khay*; en annamite *Kay* est l'appellatif des arbres;

En ouolof, couper se dit *dog*; en annamite, *deut*, doser, dose; *seu*, chose; *de*, divisée, coupée, peut en dériver; il en est de même du mot : boule-dogue : *bou*, animal, *dog*, qui coupe, qui enlève le morceau;

1. Le mot français aide peut en dériver : *aï*, celui qui; *deu*, donne ou reçoit l'aide.

En ouolof, débauché se dit *say-say*; en annamite, *say* veut dire *ivre*;

En ouolof, demander se dit *nian*; en annamite, *nai xin*;

En ouolof, ensemencer se dit *dji*; en annamite, *djiong* ou *djieao*; c'est notre mot *jet*.

En ouolof, farine de mil se dit *bol*; en annamite, *bôt* signifie *farine* en général;

En ouolof, les gens; être de la famille de; se disent : *nit*; en soninkhé, *ni*, en annamite, *nhi*, signifient les enfants, les descendants de; *nha*, la maison, la famille.

En oüolof, un lac se dit *Deg*; un fleuve, *dekh*, que l'on prononce *der*. En annamite, les mots *Bô Dé* signifient « grand fleuve ». C'est ainsi qu'est désigné le Fleuve Rouge par quelques auteurs. La similitude des mots *dé* et *der* est à constater.

Nam, en annamite, signifie prendre; il signifie aussi *poignée* et *cinq*; c'est-à-dire la main entière, les cinq doigts avec lesquels on prend un objet; il signifie enfin *homme*; celui qui prend avec la main. *Am*, en ouolof, signifie tenir, avoir, prendre, attraper. On retrouve là la racine aryenne *na*, prendre : on trouve de même le radical *am* dans *empoigner, embrasser*; prendre avec les poings, prendre avec les bras.

N'gua, en annamite, signifie cheval. *N'gaoura*, en ouolof, signifie cavalier. Là encore, on retrouve la racine aryenne *ghy*, cheval. Le mot cavalier (gavalier) a la même racine que *gaoura*.

Seua, le lait, le beurre, en annamite, se rapproche assez de *soou*, lait, des Ouolofs et des Peulhs; leur racine est *si*, *sou*, *fauve*, des Annamites et des Berbères [1].

Da et *Thach* signifient pierre en annamite. Ce mot *thach* est le mot *dotch*, pierre des Ouolofs. Il suffit de faire la substitution de la dentale *d* à la dentale *t*.

Les mots vêtement, touffu, *sum* en annamite, et le mot

1. Le mot *sein*, *sinous* en dérive sans doute : *Si*, animal; *seu*, chose; *nahou*, qui boit ou qui donne à boire.

ouolof *sumi*, se dévêtir, ont la même racine qui a servi également à composer les mots français *sombre*; *sommaire*, de *summa*, abrégé; *somme* (d'argent); *somme* (charge, fardeau; bête de *somme*); *sommet*, etc.

Hoy signifie soupir, en annamite : *mon-Hoy*, le dernier soupir. *Noy* signifie dire, en annamite. Les Ouolofs emploient le mot *ne* pour exprimer le verbe dire et le mot *noy*, sans doute altération de *né-hoy*, pour exprimer le mot soupir.

Les mots annamites *Kao*, en haut, *soun*, en bas, *tin*, puits, se prononcent en ouolof *kao*, *souf*, *ten* et ont absolument une signification identique aux mots annamites. En peulh, *kao* a la même signification qu'en annamite et en ouolof [1].

1. Dans un nombre considérable de mots français, latins et d'autres langues, le mot *kao* ou *cao*, élevé, qui est en haut, tête, pointe, extrémité, grand, etc., entre comme radical. Nous n'en citerons ici que quelques-uns : le mot *cap*, extrémité d'une terre; le mot latin *caput*, tête; *cao*, extrémité, *pou*, de l'animal (ce mot *pou* se dit en sérère *pis*, *pi* et exprime la même idée que *pou*, *bou*, etc., *être*, *animal*, *fauve*; de *pou*, animal; *is*, *sou*, fauve, en berbère, en mandé, en annamite, etc.; *hippos*, cheval; *pes*, pied; le mot annamite *bo*, pas, pied, bœuf, ont le même radical que les mots *pou*, *bou*, fauve, etc.).

Cataracte, dont l'étymologie universellement acceptée est la suivante : *Kata*, en bas; *rhein*, couler, s'explique de même ainsi par l'annamite : *Khé*, ou *rhé*, ruisseau, torrent, chose qui coule; *Kao*, de haut; *tā*, mauvais, inférieur, d'où *bas* (ce qui nous donne bien l'étymologie du mot grec *Kata*). Dans le mot *catacombe* nous avons encore : *Com* (en annamite, cavité); *Katà*, qui se trouve au-dessous; le mot *Kha* ou *rha* ayant également, en annamite, le sens de : orifice, ouverture. Les mots *Capitole*, *capitaine*, *capitale* ont le même radical *cao*. *Cao*, *Kao*, sert également à désigner tout ce qui est élevé au physique comme au moral : ainsi on trouve ce mot *cao* dans toutes les langues pour exprimer les montagnes et, en général, ce qui est en haut. Exemple : *Caucase* signifie *Koo*, *Caou*, Montagne; *ka*, grande. *Akaokao* est le nom berbère d'un petit mammifère qui vit sur les arbres (H. Duveyrier). *Gaincao* est l'un des noms par lesquels Dieu est désigné en basque et en hébreu,... etc. Nous trouverions de même un

Le mot annamite *Hôm* ou *Hôn*, embrasser, n'est autre, à notre avis, que le mot *fôn* des Ouolofs, des Peulhs et des Soninkhés [1].

Ici nous croyons utile d'ouvrir une parenthèse.

Les mots embrasser, baiser, expriment chez les nations de race indo-européenne, l'action de « poser les lèvres sur la bouche, la joue ou le front d'une personne ».

On lit dans le Dictionnaire de Larousse, que cette manière de donner le baiser était usitée dès la plus haute antiquité : on baisait les statues des idoles sur la bouche ou sur les yeux; plus tard, c'est ainsi que le vassal rendait hommage à son suzerain. Enfin, chez la plupart des peuples de l'Orient, notamment chez les Arabes, le baiser d'hommage se donne sur la main ou sur les genoux. C'est en parlant de cet acte (baiser donné au moyen des lèvres) que Voltaire a dit quelque part que « l'homme et certains oiseaux sont les seuls animaux qui connaissent ce moyen de témoigner leurs sentiments les plus tendres ».

Or, une partie de la race humaine, notamment les Annamites, ont une manière toute différente de la nôtre de témoigner « leurs sentiments de tendresse ». En effet, au lieu d'appliquer les lèvres sur la joue ou sur la main de la personne qu'il embrasse, l'Annamite emploie un moyen plus primitif et qui paraît plus simiesque qu'humain. Il y pose le nez et flaire la peau; la bouche restant complètement étrangère à cet acte. Le mot *hôn* qui l'exprime a, au reste, la signification de *sentir*, *flairer*, *renifler*.

D'autre part, le Ouolof, le Peulh et le Soninkhé emploient, pour exprimer l'action d'embrasser, le mot « *fôn* » qui, dans leur langue, signifie également « sentir, flairer, renifler ».

grand nombre de mots dans lesquels entrent les radicaux *soun* et *ten* : ainsi *sous*, *au-dessous*, *souterrain*, *soute*, *soutirer*; *tine*, *tinette*, etc.

1. Dans poupon nous trouvons *pou*, nom générique des êtres animés; *pon* ou *fon*, que la mère flaire, embrasse : de même que poupée vient de *pou*, animal, être; *pée* ou *bée*, enfant, bébé.

On lit dans la plupart des vocabulaires de la langue ouolove : « *Les noirs n'embrassent pas*; ils ont exprimé par le mot « *fôn* » (sentir, flairer), l'action d'embrasser de l'Européen ». Cette explication du mot « *fôn* » nous a été également donnée par des personnes qui ont longtemps séjourné en Sénégambie [1].

Notre opinion est tout autre; nous croyons que c'est dans le souvenir d'actes primitifs de leur race, c'est-à-dire dans un effet d'atavisme qu'il faut chercher l'adaptation, par les Ouolofs, du mot « *fôn* » à l'acte d'embrasser.

En effet, si les Ouolofs de la Côte, depuis plus de cinq siècles en contact avec les Européens et avec les musulmans, ont pu oublier leur mode primitif d'embrasser, il ne doit pas en être de même des peuplades de l'intérieur, qui n'ont pas subi les mêmes influences, notamment des races de l'Afrique centrale, et, si l'on faisait des recherches chez ces dernières, on retrouverait probablement des tribus qui ont conservé le baiser primitif; la constatation de cette particularité bien caractéristique chez un grand nombre de tribus habitant les différentes parties de ce continent aurait un certain poids dans l'assignation d'une commune origine à toutes ces races [2].

1. Il résulte de nouveaux renseignements reçus par nous, que le baiser cérémoniel des Maures du Sénégal se rapproche un peu de la manière annamite que nous croyons la manière primitive d'embrasser. La personne qui embrasse applique la joue contre la joue de l'autre personne; ainsi que cela a lieu pour le baiser de prêtres, qui était probablement aussi le mode d'embrasser des Hébreux.

2. En généralisant ces recherches et en les étendant aux peuplades de l'Asie, de l'Océanie et de l'Amérique, on pourra obtenir vraisemblablement des indices confirmant ce que nous avançons ci-dessus : que l'acte de *flairer* était le mode d'embrasser commun à toutes les races primitives. Les renseignements ci-après que nous avons puisés à des sources diverses, corroborent, en partie, notre assertion.

Les Indiens s'embrassent de la même manière que les Ouolofs et les Annamites; les Esquimaux, écrit le père Petitot, s'embrassent d'une manière analogue, en appuyant nez contre nez. Cet usage, qui a été retrouvé au Groënland et parmi les îles

Passons à un autre mot dont l'étymologie a, également, une certaine importance. Le mot : *thouok*, qui en annamite signifie : herbe, plante médicinale, sert également à exprimer l'action de fumer, lorsque l'on fait précéder ce mot de l'un des verbes : *hout* ou *an*. Ainsi : *hout thouok* signifie littéralement : aspirer l'odeur de la plante, fumer; *an thouok* signifie : manger de la plante ou chiquer.

Le tabac, on le sait, n'est connu en France que depuis la moitié du XVIe siècle, et a été importé d'Amérique, où on le désignait sous le nom de Tabacco. Or, bien avant cette époque, l'usage du tabac était répandu parmi les races du Soudan occidental et, point important à constater, au Sénégal, l'action de fumer du tabac est exprimée par ce même mot *thouok* ou *thour*, employé par les Annamites pour désigner la plante médicinale dont ceux-ci se servaient pour cet usage. (Les Annamites de Saïgon prononcent *thouor*.) Quant à la plante elle-même, les Sénégalais n'ont conservé aucun souvenir de sa propriété médicinale; ils ont pris le nom de cette plante annamite pour l'action elle-même de fumer du tabac. Si cette habitude avait été importée dans le Soudan, par la voie d'Amérique, elle eût été exprimée par le mot : tabacco. Elle est donc de provenance asiatique et l'importation a dû en être faite à une époque certainement très reculée.

En ouolof, *tangay* signifie chaleur. En cambodjen, ce même mot signifie exactement soleil. Les radicaux de ce mot sont le vocable annamite *tao*, foyer, matin; *ta* ou *tal* (mot annamite et ouolof qui signifie allumer, lumière, feu); le

de la mer Polaire, est également propre à un certain nombre de tribus d'Amérique (Peaux de Lièvre et Loucheux); il a cours dans la Nouvelle-Zélande, dans les îles Philippines, à Taïti et, enfin, est aussi usité en Égypte.

D'autre part, en ne considérant que la langue des Bretons, ne trouve-t-on pas le radical du mot *fon*, embrasser, flairer, dans leurs mots *fler*, odeur; *fri*, nez; *afet*, baiser, d'où est venu sans aucun doute notre mot *affection*.

mot breton *tan*, feu; et le mot annamite *gay*, jour, clarté, brillant; d'où est venu le mot annamite *gay-gay*, chant du coq; et notre mot gaieté. C'est probablement dans ce même radical *ta*, allumer, feu, etc., qu'il faudrait chercher l'étymologie du mot tabac.

Nous avons déjà signalé l'analogie qui existe entre les mots annamites *gao*, riz; *ma*, plant de céréale, et particulièrement : plant de riz, avec les mots *gao*, *garo*, *mo* des Mandé; *malo* et *maro* des Peulhs. Ne pourrait-on pas établir aussi un rapprochement entre quelques-uns de ces mots et le mot sanscrit : *ma*, mesure, duquel dérive le mot français : mètre? Nous le croyons d'autant plus que le mot annamite : *ma*, désigne également : un arpent de terre cultivé.

Les Peulhs appellent le Haut-Niger : *Mayo* ou *Meïo*; les affluents de ce fleuve, les coulées formées par ces derniers ont une dénomination tirée des mots précédents; ce sont des *mayels* ou *mahels*. On sait que dans le Soudan les cultures de céréales se font particulièrement dans les vallées formées par les fleuves et par leurs affluents.

Ces *mayo* ou *meïo*, *mayels* ou *mahels* désignent donc les cours d'eau dont les plaines riveraines sont cultivées; leur nom dérive du mot annamite *ma*, plant de céréale. Cette explication ne pourra être mise en doute lorsque nous aurons ajouté que le mot *maloyo*, corruption de *mayo*, signifie, chez les Berbères, rizière. — Nous trouvons ainsi l'étymologie du mot annamite *arroyo*, qui doit signifier cours d'eau dont les rives sont cultivées; de *arare*, cultiver, défricher; *raï*, défricher, berger.

En ouolof, le soleil se dit : *djante*; flamber, *jendj*; feu, *djengol* (sans doute de *go*, bois; *djen*, qui flambe, qui brille); poisson, *djen* (chose qui brille). En peulh, soleil se dit *nangé*. On trouve le radical *ng* ou *gn* dans les mots annamites *nong*, chaleur; *nhout*, soleil; *nang troï*, chaleur du soleil; *nhang noï*, marmite à cuire le riz; *sang*, éclairé, luire; *sanh*, brique; foyer. On le trouve également dans le mot sérère *ignakhol*, éclair (feu en haut); dans les mots

latins *ignis* et *lignum*; dans le mot *agneau*, *ange*, *gnomon* (cadran solaire).

Mentionnons encore quelques similitudes de mots peulhs et de mots annamites :

En peulh et en soninkhé, *manh* signifie : grand; en annamite, *manh* signifie : fort, robuste, grand (c'est le mot magnus des Latins); c'est le mot *mag*, l'aîné, le plus fort de la famille, (en ouolof) et *man*, pouvoir, puissance; c'est le mot annamite *man*, faire, agir; *man*, complet; l'être complet, c'est-à-dire l'homme, désigné par le mot *man* dans un certain nombre de langues.

En peulh, bœuf porteur se dit : *loò*; en annamite, mulet, âne se disent : *loua*; et cerf se dit *loc*.

En peulh, aisselle se dit : *nafki*; en annamite, *nach*.

En peulh, assailli se dit : *dianou*; en annamite, *danh*.

En peulh, gale se dit : *gaé*; en annamite, *ghé* ou *gué* (c'est absolument le mot celtique *gale*).

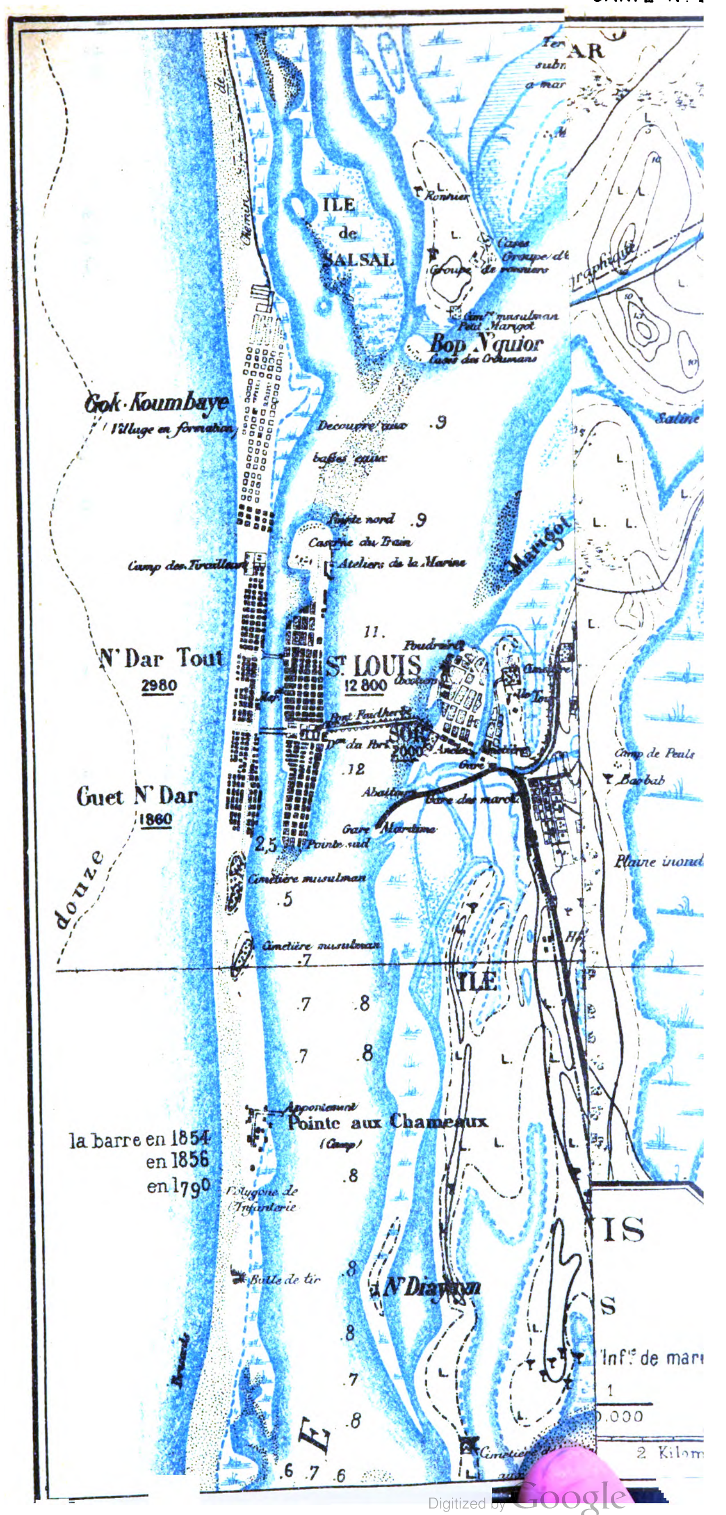
Étymologie de noms de localités du Bas-Sénégal, par le moyen de radicaux annamites.

Pour mieux faire saisir les rapports de parenté qui existent entre l'annamite et les dialectes du Sénégal, nous prions le lecteur de jeter les yeux sur une carte des environs de Saint-Louis; nous allons donner, par le moyen de racines annamites, l'étymologie des noms principaux qui sont inscrits sur cette carte. (Voir la Carte nº 1.)

La ville de Saint-Louis est appelée par les Sénégalais, *Ndar*. La racine de ce mot est *da*, trou, creux, ouverture (habitation des troglodytes) et, par extension; 1º habitation, ville (en berbère); terre, pays (en annamite et en mandé); 2º bouche, baie, gorge, vallée (dans les mêmes langues); notre préposition *dans*, à l'intérieur de, en dérive.

Saint-Louis est le point où, primitivement, le fleuve le Sénégal se jetait dans la mer : *Ndar* signifie ainsi ville établie à l'embouchure du fleuve.

CARTE N°1



ILE
de
SALSAL
Bop N'quior
Gok-Koumbaye
(Village en formation)
Decouvre aux
basses eaux
Pointe nord
Caserne du Train
Ateliers de la Marine
Camp des Tirailleurs
Marigot
Poudrière
N' Dar Tout
2980
St LOUIS
12 800
Guet N' Dar
1860
douze
Abattoir
Gare Maritime
Pointe sud
Cimetière musulman
Cimetière musulman
ILE
Saline
Camp de Peuls
Baobab
Plaine inond
Pointe aux Chameaux
(Camp)
la barre en 1854
en 1856
en 1790
Polygone de
l'Infanterie
Butte de tir
N'Diayam
IS
Inf. de mar
2 Kilom

La ville du Sénégal la plus importante après Saint-Louis est *Dakar*, qui est située au fond de la grande baie de même nom. *Da-ka* (*r*) n'a pas d'autre signification que celle que nous venons de donner : ville établie au fond d'une baie : *ka*, grande (en annamite).

A six kilomètres au nord-est de Saint-Louis, se trouve le confluent du fleuve et de l'un de ses grands affluents : ce point est nommé *Dakar-Bango*, qui signifie : grande trouée, ouverture; *Ba*, produite par le confluent de la rivière; *Ngo*, des bois; qui traverse les pays boisés.

La ville de Leybar, située au sud de Saint-Louis, au confluent de trois marigots, est le lieu où des agents du roi du Cayor prélevaient, naguère encore, sur les marchandises et les denrées venues de l'intérieur, les droits, les impôts qui, sous le nom de *coutumes*, étaient régulièrement payés à ce roi. En annamite, *Leybar* signifie : *ba*, rivière (*nya-ba*, confluent), *lé* ou *ley*, règlement; où sont réglés, payés les présents, cadeaux, offrandes, coutume.

Les deux grands faubourgs de Saint-Louis sont : *Ndar-tout* et *Guet-Ndar*. En annamite, *Ndar titi* signifie le Petit Saint-Louis.

Guet-Ndar s'élève sur une grande butte du haut de laquelle un *guetteur* peut observer, au loin, la mer et les sentiers qui relient le pays des Maures (autrefois le pays ennemi) à la ville de Saint-Louis; *Guet N'dar* signifie ainsi le *Guet* de Saint-Louis.

Ces guets ou guettes existaient en Champagne, au temps des Celtes, sous le nom de *houppes*, de *hupp*, crier; en Bretagne, sous le nom de *guel*, de *guellet*, voir. Les tourelles que le navigateur aperçoit sur les crêtes des collines qui bordent certaines parties des côtes de l'Espagne et du Maroc, ne sont autres que d'anciens guets. Ces guets étaient établis à portée de la voix les uns des autres; en cas d'alarme, les guerriers du guet qui apercevaient l'ennemi, criaient la nouvelle à ceux du guet voisin : celle-ci aussitôt transmise à la voix, volait dans l'air et parvenait à destination avec une rapidité extraordinaire. Le mot

annamite *nghe*, entendre : *nghe-tay*, entendre, ouïr, est le radical des mots *Ghét*, *Guette*.

Au nord de Ndar-tout, au point où jadis se terminait la langue de Barbarie, c'est-à-dire au nord de l'ancien estuaire du fleuve, est le petit village de *Gokoumbaye*, qui signifie en annamite : *go*, île (formée par le fleuve et par le marigot des Maringouins); *Kou* ou *Kaou*, qui est à l'extrémité, qui termine; *bay*, le rivage, la langue de Barbarie.

Le mot *go* se trouve encore avec cette même signification dans le mot ouolof : *Gorée*, nom d'une île, lequel signifie en annamite : *go*, île; *ré*, à grand relief, à grand vacarme (battue par les flots); ou *rét*, fraîche, rafraîchie par la brise.

La partie nord de la ville de Saint-Louis s'appelle *lodo*; c'est la partie vaseuse, marécageuse; le terme annamite *lodo* a cette signification. La partie sud s'appelle *Sindoni*; c'est la partie élevée, à l'abri des inondations : en annamite, on a : *sin* ou *xin*, jolie. *Sindoni* signifie donc : la partie la plus agréable de la ville.

Nous avons encore les noms de *Bop-Nquior*, la tête de N'quior; de *bountou-Douré*, l'entrée, le *bout* du marigot de Douré, dont le radical est *bo*, qui en annamite et en hébreu contient les différents sens de hauteur, sommet, tête, extrémité, bout, fin, limites, etc.; les noms de village : *Gaye Gaye*, chant du coq, en annamite; *Gandon*, pays des gens courageux; le hameau de *Keur*, *Diaye*, *laïtir*; *keur*, maison; *Diaye*, de commerce, de vente; *lai-tir* (textuellement, en annamite) : du collecteur d'impôts; *Sanar*, *na*, plaine, pays; *Sa*, des serpents, etc., etc., ou *nar*, feu.

Nous ne nous arrêterons pas plus longuement sur ces similitudes de mots de langue annamite et de mots des langues ouolove, sérère et peulhe.

Nous pensons que la langue annamite, que tous les dialectes sénégalais ci-dessus, comme aussi ceux des Mandingues, des Haoussa, des Berbères, et sans doute aussi ceux des peuples des autres continents, ont une communauté

d'origine qu'il sera probablement possible d'établir un jour d'une manière irréfutable, malgré la confusion qui règne entre eux, et qui est le résultat des mélanges considérables produits par les migrations de ces divers peuples et par leurs croisements.

Ce qui est dès à présent certain, c'est qu'un grand nombre de mots de ces langues descendent de l'idiome primitif qui a donné naissance à la langue annamite et à la langue mongole.

Nous nous bornerons donc à citer encore ci-après quelques similitudes de mots se rapportant plus particulièrement à des noms de familles des Peulhs et des Ouolofs; puis nous donnerons quelques preuves, tirées de l'histoire des races de l'Inde antique, qui démontreront l'origine asiatique de ces peuples du Soudan occidental.

Les historiens arabes nous apprennent que c'est vers le xe siècle que les Arabes et les Berbères commencèrent à obtenir des conversions de peuples soudanais à l'islamisme. Le pays de Tekrour est signalé, par les auteurs, comme s'étant converti le premier. La race peulhe ayant été, d'une manière générale, la première à s'identifier complètement avec l'islamisme, le nom de *Tekrouri* lui a été plus spécialement appliqué. Au xive siècle, un État poulh était fondé sur le Sénégal; ces Pouls se convertirent à l'islamisme et se croisèrent avec les noirs. Ces derniers et les Français leur donnèrent le nom de *Tekrouri*, devenu dans leur bouche *Tokoror*, *Tokolor*, *Toukouleur*, de sorte que ce mot veut dire aujourd'hui : poulh croisé de noir (Faidherbe).

En mongol et en annamite : *Tekrou* peut ainsi se décomposer : *krou*, la (*keur*) maison (des Ouolofs, des Peulhs et des Bretons), (le krou des Mandé et de la Côte des Esclaves), qui signifient : ville et, par extension, pays de; *Thé*, en annamite, faire serment, jurer; c'est-à-dire : pays des gens qui ont prêté serment à la religion du Prophète.

Le pays habité par les premiers Peulhs du Sénégal s'appelle le *Toro*; en annamite comme en mandé, cela veut dire : *ro*, qui touche, qui est situé à côté; *to*, de la végé-

tation dense; c'est bien là la situation du *Toro*, qui est entouré de bois épais.

Do, en annamite, ayant entre autres significations celle d'apôtre, de disciple, de défenseur; l'origine du mot : *Torodo*, nom sous lequel on désigne les indigènes musulmans (peulhs et toucouleurs) du *Toro*, en découle naturellement.

Chez les *Toucouleurs* et les *Mandingues*, il existe une caste d'hommes universellement méprisés, les *Finankés*. En annamite, *Finanké* se traduit ainsi : *ké*, celui qui; *nia*, fait partie de la maison; ou *na*, fait partie du pays, de la race; *phi*, des gens faux, ingrats, dissipés et, par extension, méprisés. (Ce mot est à rapprocher de notre expression : faire fi et du mot poufflasse : *pou*, animal, être; *fias*, dont on fait fi, méprisé.)

Les Peulhs appellent la vallée du fleuve du Sénégal, *Dande maïo*, qui, dans leur langue, veut dire exactement : couloir, gorge du fleuve; le pays inondé pendant l'hivernage, le *Walo*; le pays non inondé (la grande terre), le *Djeri*. En mandé et en annamite, *da* a un sens genéral d'ouverture, de bouche, de trou et, par extension, de : gorge. En annamite, on nomme encore ainsi les nasses communes qui ont la forme d'une gorge, d'un entonnoir.

D'autre part, en annamite, *walo* peut se décomposer ainsi : *lo*, inondation; *wu*, pluie, et aussi : saison de l'inondation, ou *wa*, récipient des eaux de pluie. L'analogie est complète ainsi qu'avec nos mots *vallée* et *vallon*, et avec certains noms de villes ou de pays français tels que : *Valognes*; *la Sologne*. Le mot *Ouolof* lui-même doit signifier : *ou*, en annamite, qui demeure; qui habite; *lo*, le pays inondé; c'est-à-dire les vallées et les deltas des fleuves. Notons de même l'analogie de ce mot *lo* avec le mot *eau*; avec le mot français *dalot* (*da*, ouverture; *lot*, eau), qui est en effet un canal servant à l'écoulement des eaux d'un navire.

Quant au mot *Djeri*, *Dji* en annamite et en mandé signifie : ensemencer, épis; le *Djeri* est, en effet, le ter-

rain de la haute plaine sur lequel se font la plus grande partie des cultures.

On sait qu'il y a deux cents ans environ, alors que le *Fouta Sénégalais* était occupé par des Maures, des Peulhs et des Ouolofs, un chef peulh du nom de *Koly*, surnommé le *Grand Koly*, s'empara du Fouta Sénégalais à la tête de captifs révoltés, sérères et ouolofs, les *Kouliabés* [1], dont il sut faire une armée, dit une tradition; — à la tête d'une nation poulhe, les *Déniankés*, refoulée du *Fouladougou* par une émigration de Malinkés, dit une autre tradition; il prit le titre de *Sartigué* ou de *Sératih*. Le *Dénianké* qui fut chargé, par le *Sartigué*, de gouverner le *Toro* reçut celui de *Lam-toro*, titre qui vient du mot sérère : *lam-an*.

Nous trouvons, dans la langue annamite, la signification de tous les mots qui précèdent.

Co est un titre de respect; *li* signifie : chef; ainsi le chef de village s'appelle le *li* ou le *lithuong*. D'autre part, *coly* signifie : *patrie*.

Dénianké signifie : *ké*, gens de ; *nia*, la maison, la famille ; *dé*, répudier, rejeter, repousser (qui ont été chassés de leur pays, le *Foula Dougou* ; ou bien gens de caste inférieure, les *Kouliabés*).

Sartigué signifie : *gué*, celui qui; *ti*, diriger, instruire, commander; *sar* ou *ser*... signifie, en mongol, en mandé et en peulh : chef, et, en outre, dans ces deux dernières langues : race blanche; les Peulhs dont il est question se disent, en effet, de race blanche. Sartigué signifie donc : « le chef supérieur ». Quelques auteurs traduisent le mot *sartigué* par : collecteur d'impôts. En annamite, on a le terme *lay thi*, qui signifie : qui perçoit le *lay*, l'impôt du marché. En substituant le mot *sal*, sel, au mot *lay*, on trouve : qui perçoit le sel (le sel devait être l'un des impôts primitifs). La perception de l'impôt était le privilège du chef : de là, l'étymologie des mots *sar*, *ser*, chef; *sa*, de couleur blanche (de la couleur du sel); *sa*, mot an-

1. A rapprocher du mot *coolie* (*Kol* ou *go*, bâton, porte-charge).

namite signifiant *sa*ble (également de couleur blanche); autant de mots par lesquels les Blancs, les Chefs, étaient désignés aussi bien au Sénégal qu'en Indo-Chine, car le mot *xa* ou *sa* signifie également *chef*, chez les Annamites et chez les Mandé.

Le nom du roi des *Hyksos*, qui conquit l'Égypte, en l'an 2080 avant notre ère, ne s'appelait pas autrement que le grand Koly des Peulhs : son nom était en effet *Salathis*, percepteur de l'impôt, ou bien chef supérieur.

Laman, en mongol et en annamite, peut recevoir cette signification : *man*, homme; *la*, qui a fait des choses extraordinaires et, par extension, chef. D'un autre côté, les Annamites donnent le nom de *lam*, chef, du mot *lam*, faire, exercer, à certains fonctionnaires; ainsi : *Lam binh*, chef de bataillon. C'est exactement le mot *lam*, chef, des Peulhs et des Ouolofs, que l'on trouve, par exemple, dans *lam Toro*, chef du Toro; *lam Terner*; *lam Tega*, chef des maures du Fouta, etc. Ce nom de *Téga* ou *Séga* est un nom propre très usité dans le Soudan; il est à rapprocher de celui de *Sécha* (*Séga*) *Naga*, ou le serpent *Séga*, nom du chef de la tribu des *Takkas* ou *Sakkas*, de la race des *Sèra* (Scythes et Mongols), qui envahit l'Inde vers l'an 600 avant Jésus-Christ.

Le mot *Tiédos*, qui désigne les gens dévoués, les soutiens, les défenseurs des rois ouolofs du *Cayor*, peut être également ainsi décomposé, en annamite : *do*, apôtre, défenseurs; *tié*, qui ont prêté serment (de fidélité).

Le mot *Laobé* désigne, chez les Ouolofs et chez les Peulhs, une classe d'hommes inférieurs, réprouvés, vagabonds. Ce mot vient du mot ouolof *law*, qui veut dire sentier, et du mot peulh *lao*, qui a la même signification. En annamite, *laó* ou *lô* veut dire aussi chemin: *leo*, ramper; *lao*, être fatigué; menteur : ce sont là autant de significations du terme : coureur de grands chemins, vagabond. Le mot *Laos*, qui désigne l'une des provinces de l'Indo-Chine, a sans doute la même origine.

La tribu peulhe par excellence, les *Wodébé*, prétendent

que leur nom signifie : hommes rouges. En effet *Wo* ou *bo*, en annamite, signifie *rouge*. C'est, croyons-nous, un mot qui a la même signification que les mots *Het*, *Hettin*, *Kheta*, sous lesquels était désigné ce peuple de l'antiquité établi dans la Cappadoce et la Syrie orientale dès l'année 1600 jusqu'à l'année 717 avant notre ère. En ouolof, le Peulh et le Maure et, en général, les gens qui ont le teint clair tirant sur le rouge sont appelés *Khes* dont la racine, nous l'avons déjà démontré, est la même que celle qui a servi à faire le mot *Khong*, rouge, en ouolof et en annamite. Ce mot *Khes* est absolument le mot *Khet* ci-dessus ou *Het*, dans lequel la lettre H se change en Kh, comme cela a lieu dans les langues sémitiques. Notre opinion est que ces Het, que les Poulhs et les Peaux-Rouges de l'Amérique ont une *origine* commune. Ce sont des races asiatiques ayant le type indien.

Origine asiatique des Peulhs, Ouolofs, etc.

Les faits ci-après nous confirment dans cette opinion, en même temps qu'ils établissent la parenté des Peulhs, des Sérères, des Ouolofs et des Saces (Scythes ou Mongols; les adorateurs du Serpent).

1° Les Ouolofs expriment par le mot *Khêt* ce qui se rapporte à la descendance du côté de la mère : ce mot désigne ainsi que la mère qui a donné lieu à la race ouolove était une *Khêt*, c'est-à-dire une femme de la tribu des *Hêt*, des Rouges.

La descendance du côté du père est désignée, chez les Ouolofs, par les mots S*ant* ou *Askan*. En annamite, *Kan* signifie origine, famille. Le père de la race ouolove était donc un homme de la tribu des *As* (un *as*iatique); ou des *Sa* (de la race de Sem), c'est-à-dire, ainsi que nous le verrons plus loin, un adorateur du grand serpent, *Sa*.

2° Les *Khet* et les *Kha* sont aussi des noms de tribus siamoises du haut Mékong : *Pnom*, *Moï*, *Muong*, etc.

Kha, dans l'Indo-Chine, avait primitivement le sens d'esclave; ces tribus, perpétuellement en guerre, fournissaient jadis de captifs les marchés du Cambodge.

Khek ou *Khet*, chez les Siamois, a aussi un sens général d'étranger; il sert toutefois à désigner plus particulièrement les Malais et les Javanais.

Au Sénégal, nous avons également le *Khasso* (pays des *Kha*), et, dans l'Asie orientale, les nombreuses tribus mongoles des *Kha*.

3° Au nombre des tribus que l'on considère comme aborigènes de l'Inde, sont les *Poulindas* ou *Pouly* ou *Pilly*, noms qui signifient montagnards, chasseurs, barbares. Sous l'appellation de *Poulindas*, sont encore désignés les *Koles* (de *Kol*, bâton); et les *Gonds* ou *Konds* (gens armés de piques). Ces tribus comprennent les divisions suivantes : les *Kus* (sans doute, des descendants de Kus; d'anciens Ethiopiens); les *Kherias* et les *Khétri* (c'est-à-dire des gens de la race de *Khet*); les *Kolis*; les *Hos* ou *Hors*, mots qui signifient hommes chez ces peuplades; les *Souras* (nom que les Soudanais donnent également aux Maures).

La racine de la plupart de ces mots *Kol*, *Gonds*, *Kolis*, *Hors*, est le vocable *Ko* ou *Go*, qui en annamite, en ouolof et en indien signifie bâton, insulaire (en all. *holz*, bois).

Quelques-uns de ces *Gonds* sont grands, bien faits, vigoureux; d'un teint clair; mais ceux qui habitent les montagnes sont petits, d'un extérieur hideux; ils ont le nez large et plat, les lèvres épaisses, le teint noir, les cheveux crépus dans leur jeunesse; caractères physiques qui sont aussi ceux des peuplades soudanaises.

Le mot *Djan*, qui en ouolof signifie serpent et serait prononcé *dza* ou *sa* par des Annamites, est un mot importé d'Asie. Ce mot nous donne l'explication vainement cherchée par plusieurs auteurs, du mot *Djanaïsme*, nom de cette secte religieuse qui a joué, vis-à-vis du culte brahmanique, le rôle du protestantisme à l'égard du catholicisme.

Dans les temps les plus reculés, écrit un savant, M. Dubois, en se faisant l'interprète des prétentions des *Djaïnas*,

il paraît que les Hindous avaient une religion assez conforme aux principes de la religion naturelle et aux traditions primitives. Par la suite des temps, cette religion fut peu à peu considérablement corrompue dans plusieurs de ses points essentiels; à sa place furent substituées les falsifications, les idées détestables du culte brahmanique. Les Djaïnas, qui jusque-là avaient formé avec les Brahmes une même corporation, cimentée par la même foi et les mêmes principes, ne cessèrent, dès l'origine, de s'opposer de tout leur pouvoir à ces changements; mais voyant que le système des novateurs faisait chaque jour des progrès parmi la multitude, ils se virent réduits à la nécessité d'une rupture ouverte. Cette rupture éclata en l'an 545 avant J.-C. Les défenseurs de la religion primitive prirent alors le nom de *Djaïnas* (d'après nous, *dja*, serpent; *na*, feu).

Il s'ensuivit de longues luttes soutenues par ces derniers contre les Brahmes, luttes qui durèrent jusqu'au xve siècle, avec des alternatives de succès et de revers, et qui revêtirent ce caractère particulier de cruauté qui marque toutes les guerres de religion.

A croire les Djaïnas, leur culte serait la religion primitive du genre humain. Leur Dieu *Djina* est l'Être parfait l'Être éternel, le Créateur du monde. Au nombre des Êtres, Émanations de la Divinité suprême et qui sont honorés comme des dieux, sont les Jassandévis, divinités femelles qui correspondent aux *Saktis* des dieux brahmaniques. Les statues des dieux des Djaïnas sont entièrement nues dans leurs temples. L'une des sectes des Djaïnas fait encore profession d'aller entièrement nue. Cette nudité, disent certains écrivains, qui était pratiquée par quelques-uns des disciples de *Sakya-Mouni* (Bouddha), paraît avoir été l'une des causes de la scission qui forma la secte des Djaïnas. Enfin, d'autre part, les anciennes chroniques de Maduré font mention de bonne heure d'une secte d'hérétiques qu'elles appellent *Kshapanas Kshamanas* dans lesquels on voit, non sans raison, les *Samanas*, les *Samanœi* de divers auteurs antiques. Quoi qu'il en soit, pour nous, ces

Djaïnas sont les adorateurs, les fils du Grand Serpent (*na* ou *ra*, race ou feu; *Djan* ou *zan* ou *sa*, serpent); les continuateurs de la religion des *Nagas*, adorateurs du serpent, issus eux-mêmes des *Sakas* ou *Saces* (Scythes) et qui faisaient profession d'aller tout nus. Quant aux noms *Jassandévis* (ou *Ga-san-dévis*), *Saktis*, *Shapanas*, *Samanas*, énumérés ci-dessus, ils servent tous également à désigner le serpent *Sa*, qui a donné lieu au culte du *chamanisme* ou *samanisme*, basé sur l'adoration du Grand Serpent.

Et ces autres tribus, les *Danjas*, que les anciennes légendes sanscrites mentionnent encore sous les noms de *Danus*, *Danyas*, *Davanas*, et représentent comme des démons ennemis des dieux brahmaniques; comme possédant de formidables secrets de magie; tribus d'origine scythique, et qui passent aussi pour aborigènes de l'Inde, sont-elles autres que des adorateurs du serpent (*Jas* ou *Gas*, gens; *Dan*, du serpent)? Les mots *da*, *dan*, en effet, signifient, dans les dialectes du Dahomey, serpent, et seraient prononcés *dza*, *dzan*, *djan*, *za* ou *sa* par des Ouolofs, des Mandé ou des Annamites.

4° Chez les Ouolofs, chez les Sérères, comme chez le plus grand nombre des peuples du Soudan, la succession au trône a lieu non par voie directe, mais par voie collatérale.

Cette coutume, nous la retrouvons chez les *Nairs* ou *Nayars*, qui forment la classe propriétaire et militaire du Malabar, qui était désigné dans les anciens livres sanscrits sous les noms de pays de *Kérala*, ou pays de *Chéra*, ou de *Séra* (à rapprocher du mot Sérère). Les Nairs forment probablement la race conquérante du Malabar. Ils ont sous leur domination les *Polyars*, *Pellars* ou *Polars* (Peulhs?), esclaves attachés à la glèbe. Ces Nairs se marient de bonne heure. La cérémonie du mariage terminée, les époux se séparent et ne vivent pas ensemble; la femme demeure chez son père ou chez son frère aîné, dont elle tient le ménage; c'est là que son mari peut la voir quand il lui plaît. Pour le reste, chacun d'eux reste libre de ses relations. En conséquence de cet arrangement, aucun Nair

ne connaît certainement son véritable père, et chaque homme considère comme ses héritiers les fils de ses sœurs; à sa mort toutes ses propriétés sont également partagées entre eux. (*Nayar* est sans doute synonyme de *Nagas.*)

Le même usage existe dans les familles souveraines de Calicut, de Cochin et de Travancore : ce sont les fils du souverain régnant, et non ses propres enfants, qui héritent du droit de lui succéder, selon leur rang d'âge. (*Le Brahmanisme;* Mgr Laouenan.)

Des nombreuses similitudes de mots qui précèdent, il se dégage la règle phonétique ci-après qui nous a été signalée par M. l'éminent professeur Bréal, membre de l'Institut, qui a bien voulu examiner avec intérêt les éléments, à ce moment très incomplets, de cette étude que nous lui avions communiquée au mois de novembre dernier : les désinences de certains mots annamites sont altérées dans les mots correspondants peulhs et ouolofs, par l'addition de consonnes gutturales. Exemples : *tio, dior — gao, garo — niah, niar — nguoi, ngour — nuoc, ndor — thuoc, thour — ma, maro.*

On peut constater déjà cette dernière altération dans un certain nombre de mots tonkinois lorsque ces derniers sont prononcés par des Annamites du Sud; par exemple par les Saïgonais. Ainsi, il *connaît* se dit *biet* au Tonkin et *bierk* à Saïgon; *Plante* se dit *thouoc* au Tonkin et *thouor* à Saïgon; écrit se dit *viet* au Tonkin et *vierk* à Saïgon; *un, mot* au Tonkin; *mok* à Saïgon.

Nous avons constaté de même les fréquentes mutations entre elles des consonnes *t, d, b, p, f, v, s,* dans la même langue ou dans le passage d'une langue à l'autre. Ainsi, en annamite, l'adjectif *bruyant* se dit indifféremment *lôp, côp, dôp, sôp*; et le mot muọng, *tou,* qui est le préfixe des animaux, se dit en annamite, en berbère, en français, en arabe, etc., *tou, sou, pou, fou, bou.* D'autre part les mots annamites *tio,* donner; *toï,* assez; deviennent, au Sénégal, *dior*; *doï*; etc., etc.

CHAPITRE II

SIMILITUDES DE MOTS DES LANGUES SON-RAÏ MANDÉ, ETC., ET DE MOTS DE LANGUE ANNAMITE

D'après les relations des historiens arabes, celles de Barth et de Caillié, les livres du général Faidherbe, la Géographie de la côte occidentale d'Afrique de M. Élisée Reclus et le récent ouvrage de M. le capitaine Binger, un immense empire a existé, pendant plusieurs siècles, sur les deux rives du Niger moyen, entre *Tombouctou* et le confluent de la rivière de *Sokoto*, empire qui pénétrait au loin, dans la grande boucle du Niger : « Les voyageurs, dit la tradition, mettaient six mois à traverser ses domaines ».

C'était l'empire des *Song-Haï* (orthographe de Reclus) dont la langue était parlée jusque dans la région des lacs *Djenné.* On sait que les Song-Haï sont comme les *Malinkhés*, les *Soninkhés*, les *Bambaras*, etc., des branches de la grande famille des *Mandé* ou *Mandingues*; les chefs de ces tribus ont, à tour de rôle, régné sur la nation mandé et ont

fondé une grande partie des États entre lesquels le Soudan occidental est divisé.

D'après le général Faidherbe, *Song-Haï* doit se prononcer et s'écrire *son-rhaï*. D'après M. le capitaine Mondon, on ne devrait écrire ni *Song haï*, ni *Son rhaï*, mais bien *Song-caï*, qui en annamite veut dire : grand fleuve (le Niger), ce qui indiquerait que ces hommes sont les habitants des rives du grand fleuve [1].

1. L'altération des consonnes *c* ou *k* (*caï*, *kaï*) en *kh* ou *r* (*raï*) est fréquente dans les langues qui nous occupent. Nous en avons déduit ci-dessus une règle phonétique; ainsi le *nuoc* des Annamites devient *nuokh* et *ndor*; nous trouvons, dans Caillié, d'autres exemples à l'appui de cette dernière. Ainsi il écrit *massihra* au lieu de *massina*; *bahar*, *jenri*, *kissour*, au lieu de *ba*, *jenni*, *kissom*.

Le plus grand affluent du fleuve Amour est appelé, par les Mongols, le *Soungari*; c'est une altération de : *soung*, fleuve; *aï* ou *caï*, supérieur; le Soungari est, en effet, considéré, par les Chinois, non comme le tributaire de l'Amour, mais comme la branche-maîtresse du tronc fluvial de ce bassin.

Nous devons ajouter que le mot *son-raï* peut recevoir une autre signification. En laotien et en annamite, on désigne par ce mot : *raï*, les parties de bois (d'ordinaire à flanc de coteau) défrichées par les indigènes et où ces derniers établissent leurs habitations ; *son* signifiant : colline ou, plus exactement, coteau, *son-raï* aurait ainsi une signification générale de cultivateurs, de défricheurs établis sur les coteaux bordant le Niger. Dans le principe, ces défricheurs devaient être des peuples pasteurs, leurs défrichements opérés par l'incendie des bois et des broussailles (raï, en annamite) ayant pour objet principal de fournir des pacages pour leurs bestiaux, l'eau étant nécessaire soit pour la culture des terres, soit pour abreuver leurs fauves, ces bergers devaient naturellement choisir de préférence, pour leurs établissements, les rives des fleuves; dans ces conditions, le mot *son-raï* peut être très bien expliqué également par celui de *song-caï*, habitants des rives des fleuves. Quoi qu'il en soit, nous avons un mot berbère qui nous donne l'étymologie exacte de ces *son-raï*, c'est le mot *raï*, berger; les *son-raï* étaient donc, tout au moins primitive-

La langue que parlent ces *Son raï* est appelée, d'après Reclus, *Ki song haï* ou *kissom*, ou d'après

ment, un peuple de pasteurs. (Les mots *frayer*, *raie*, *rang*, ont la même racine que le mot *raï*; les noms propres *Frey*, *Fraissinet*, etc., dérivent de la même racine, comme l'attestent les significations que le mot *freï* possède encore dans la langue allemande; *freïheit*, liberté; *freï*, libre, indépendant, qualifications qui conviennent bien à des hommes qui mènent la vie de pasteurs, de nomades; races indépendantes par excellence.)

En Indo-Chine, on trouve le mot *raï* accolé au nom de quelques tribus. Ainsi la tribu des *Chieng-raï* et celles des *Kha-raï*; ces derniers sont probablement de la même famille que la grande tribu des *Kha*, de la Mongolie. Ce mot *Kha*, nous l'avons déjà dit, en muong, signifie esclave.

Aux confins de l'Annam, de la Cochinchine française et du Cambodge sur la rive gauche du *Sé-cong*, affluent du *Mé-kong*, il existe, de même, une race d'hommes remarquables, les *Cha-raï*, que l'on croit être des « sauvages blancs » à type caucasique, et qui ont jadis joué un rôle considérable dans le sud de l'Indo-Chine. Ils paraissent gouvernés par deux personnages mystérieux qui s'intitulent, l'un : le roi du feu; l'autre : le roi de l'eau, et qui conservent, avec soin, une épée sacrée à laquelle s'attache un pouvoir surnaturel. Ce sont là, probablement, des descendants d'anciens Aryens, des agriculteurs. En effet : *chia*, en annamite, signifie : séparer; le mot *cha-ra* signifie : diviser; *chat* signifie : couper en suivant une corde, un alignement; *chan* signifie : mouton; *chien* signifie : brebis. Une idée générale préside à la formation de tous ces mots; ceux-ci se rapportent à des hommes qui divisent, qui bêchent la terre et qui font l'élève de moutons et de brebis; ce sont des tribus à demi sédentaires. On trouve la même idée et presque les mêmes racines :

1° Dans le mot *Pha ra on*; *pha* ayant la même signification que *cha*; *pha ra* signifiant les gens qui divisent, qui bêchent (la terre); et *on* ou *hon*, grâce, bienfait, supérieur, étant sans doute le vocable donnant le titre de : souverain.

2° Dans les mots arabes : *felach*, *falaga*, labourer, fendre; dans le mot hébreu : *palag*, fendre; dans les mots sanscrits : *phal*, fendre; *phala*, soc de charrue; dans les mots kymriques : *palu*, bêcher; ne retrouve-t-on pas ce même radical : *pha*? En outre, on a dans *ra*, chaume; *ra*, sortir, produire, ce qui produit; la racine du mot *raï*, celle du mot *terra* et des mots *arare*, *aratrum*, etc., qui se rapportent au travail de la terre.

3° De même, dans le mot *Celtœs*, qui est le nom de la petite

Caillié : *kissour*. En annamite, *ky sû* veut dire : annales. Leur principale ville était, autrefois, *Gogo* ou

hache ou plutôt du soc de la charrue de nos ancêtres, les Celtes, on trouve les mêmes éléments qui composent le mot : *cha-raï*. En annamite, *xe* signifie : fendre, couper en deux, scier (d'où dérivent probablement le mot ciseau; *so*, chose, et *xi*, qui divise; et les mots *Siam* et *Scythe*, qui désignent aussi des peuples d'agriculteurs); *tho* signifie : terre; *xetho*, diviser la terre; *theu*, bêche; *xetheu*, instrument qui divise (la terre); *xe theo* signifie encore : couper par tranches; *xe ranh*, couper selon une raie, un rang, faire une rigole, couper par tranches. Les Égyptiens appelaient les Scythes : *Schéto*; Celtes.

Tous ces *Raï*, *Celtes*, etc., sont *Aryens* au même titre, si l'on veut bien comprendre sous cette dénomination générale, non pas seulement les peuples de race blanche mais encore tous ceux qui, comme ce nom de *raï* l'indique, étaient à demi pasteurs, à demi sédentaires, et s'occupaient ainsi à la fois de l'élève des bestiaux et des travaux de la terre, par opposition avec ceux qui étaient de purs chasseurs, de purs pasteurs, de purs nomades. Il doit en être de même des habitants de *Raï*, l'ancienne grande ville de Perse; des *Raï* de l'Inde et des *Caraïbes*, les anthropophages des petites Antilles (en annamite : *ca*, grands, *raï*, défricheurs et pasteurs).

Nous citerons à l'appui de l'avis que nous émettons sur la signification de ce mot *raï*, duquel doivent dériver les noms *Arya*, *Aryen*, la description suivante que Mgr Laouenan fait de la vie des premiers *Aryas*, appelés aussi *Araï*.

« L'impression, dit-il, que laisse la lecture des hymnes védiques, d'accord avec les traditions anciennes, fait naître la pensée que les Aryas, quand ils pénètrent dans l'Inde (vers l'an 2600 avant J.-C., d'après quelques auteurs; vers l'an 2000, d'après d'autres), n'avaient pas encore d'organisation politique proprement dite, et qu'ils constituaient une association de familles, indépendantes les unes des autres, dont chacune était gouvernée par son chef, plutôt qu'une nation dans le sens qui est ordinairement donné à ce mot. Ils rappellent d'une manière frappante l'image des institutions et des usages que la Bible décrit chez les familles patriarcales de l'Ancien Testament.

« Les Aryas étaient alors un peuple de pasteurs et d'agriculteurs, allant d'un lieu à un autre avec leurs familles et avec leurs troupeaux, selon qu'ils trouvaient des pâturages abondants, des terres fertiles. Ils n'étaient cependant pas nomades à proprement parler, ils cherchaient des établissements, et,

Gao ou *Garho*, d'après les mêmes auteurs. L'origine annamite de ce mot ne fait aucun doute, c'est le mot : *gao*, riz. Aujourd'hui, leur principale ville est *Tombouctou*, que les habitants prononcent *Tin bouctou* ou *Tin boutch* (d'après Reclus). Le même auteur ajoute que, dans la langue de ces derniers, *tin* veut dire puits et se rapporte à la cuvette dans laquelle la ville est construite.

Or, ainsi que nous l'avons déjà indiqué, *tin* en annamite, comme *ten* en ouolof, veulent dire puits. *Tin* veut dire aussi en annamite : capitale de province. Reste à trouver la signification de *Bouctou* ou de *Boutch* (orthographe de Reclus). *Bou* en arabe signifie animaux; *tou* désigne, dans différentes langues (en annamite et en mandé), des animaux qui courent, qui sont en liberté, des fauves; *sou*, dans les mêmes langues, a la même signification; *Tombouctou* désignerait ainsi la capitale du pays des fauves. Ajoutons qu'en berbère, *boutche* aurait à peu près la même signification; *che* ou *iche* ou *is* désignant le cheval, le fauve, et *bou*, animaux.

Et *Djenné*, le lac situé au nord de Tombouctou, n'est-ce pas le mot annamite : *chim*, qui veut dire lac? Il suffit de faire prononcer ce dernier mot par

quand ils en avaient trouvé qui leur convenaient, ils s'y arrêtaient; c'était le trop-plein de la population qui, de temps à autre, quittait les demeures paternelles, où il ne pouvait plus vivre, pour se procurer de nouvelles terres et former de nouvelles colonies. Le lait et le beurre qu'ils tiraient de leurs troupeaux formaient, avec les grains qu'ils récoltaient, le fond de leur nourriture. »

Cette description peut s'appliquer tout entière à l'organisation et à la vie des tribus peulhes et maures du Sénégal.

un Annamite pour retrouver le son de *Djenné*, de Reclus. Nous devons ajouter que ce mot doit se prononcer brièvement, puisque cet auteur croit avoir affaire sinon à des nègres, du moins à des Malais.

Tombouctou a un port que les Song-haï appellent, d'après Reclus, *Kabra* ou *Kabara*. Ne s'agirait-il pas de ce que les Annamites appellent *Cu'a ra* ou *Cu'a rach*? En annamite, *cu'a* est employé pour indiquer un port; *ra* est très souvent employé pour indiquer les marchés de paille, ainsi : *Cho ra*. D'autre part, *rach* veut dire : ruisseau. *Cu'a rach*, prononcé rapidement par un Annamite, donne sensiblement le mot *kabra*. Ce mot, à notre avis, signifie donc : marché du port, ou bien port sur la rivière.

A côté de *Kabra*, il y a le *Day*, vaste étendue de terre inondée, à certaine époque de l'année, par des débordements du Niger. Cette expression est très commune, en annamite, pour désigner : soit le flux et le reflux, soit de grandes plaines d'une certaine importance, soit enfin de vastes étendues de terres inondées[1].

Quelques-uns des anciens rois song-haï portaient le titre de *Kia*. Ainsi, celui d'entre eux qui étendit le plus les limites de ce royaume, s'appelait Askia. En ce moment, il y a, à Tombouctou, une sorte de maire qui prend le titre de *Kia-hia*. Pour nous, ce mot de *kia* n'est autre que le mot annamite légèrement altéré de *Chua*, qui veut dire : seigneur. *Kia-hia* est le

1. Les Mongols appellent *Da laï*, mer sainte (des mots annamites *daï*, vaste étendue d'eau ; *laï*, digne de vénération), le grand lac qui se trouve près de la source du fleuve Amour.

Chua gia des Annamites, le maître de la maison, le chef du patrimoine.

Et *so ko to*, n'est-ce pas le *so go to* annamite, qui veut dire : lieu des bois grands, élevés? En annamite, on a, en effet : *so*, lieu; *go*, bois; *to*, de haute futaie. De même, *so* en song-haï signifie : village; *to*, végétation dense.

Et cette île que l'on appelle *An song ho*, d'après le général Faidherbe, n'est-ce pas le *Song-cau* (que l'on prononce *Son-ko*), fleuve des Annamites, mal transcrit? *an* étant le qualificatif qui signifie paisible, caché, couvert. Et le lac Débo, ne serait-ce pas un *day-bô*, c'est-à-dire un lac noir annamite, *bô* signifiant noir en annamite et en peulh? Et l'île de *Sam Goï*, n'est-ce pas le *Song coï* (nom du fleuve Rouge) des Annamites? Et le mot *saï* qui signifie, dans la langue des Song-haï : grand fleuve, et par extension : ville établie sur le grand fleuve, n'est-ce pas le *saï* annamite? *Song sai* est le nom bien connu de plusieurs rivières du Tonkin. *Saïgon* a la même signification que le *saï* des Song-haï; il se décompose ainsi : *saï*, fleuve; *gon*, grand, supérieur (de *caong*, *cong*).

Dans de nombreux noms de villages du Haut-Sénégal et du Niger, on trouve, comme préfixe, la syllabe *bâ* qui, entre autres significations, en langue annamite, veut dire : confluent; ainsi : *nya ba song* signifie mot à mot, en annamite : point où confluent trois cours d'eau. Les villes dont il est question sont : *Bamakou*, *Bafoulabé*, *Badumbé*, etc.; elles sont établies sur les bords de rivières du Haut-Sénégal ou du Haut-Niger.

Le mot *bâ* se trouve également juxtaposé à un grand nombre de mots ouolofs, song-haï ou mandé pour indiquer des noms de rivières. Ainsi à Tombouctou, le Niger porte le nom de *Ba har* (Caillé). *Ba oule*, en mandé, signifie : fleuve rouge (Binger). En mandé, *Ba goé* ou *Ba koué* (R. Caillé), *Ba koy* (Reclus et Binger) signifient : rivière blanche.

Or, les mots *bê* et *baï*, en annamite, signifient : rivage et se prononcent bail. *Ba-koué* ou *Ba-koy*, en annamite, est le nom du fleuve Rouge et signifie : rivière grande; nous lisons dans Caillié que les Mandé désignent quelquefois l'Européen, le Blanc, par les mots : *Alman koye*; *koy* ayant à la fois le sens de riche, de grand, de puissant; ce mot, par suite de l'extension de sa signification primitive, a été ainsi donné également à la couleur du teint du Blanc, et a dû signifier de couleur blanche, comme nous l'avons déjà fait observer pour les mots *back* et *sa*, des Annamites, des Ouolofs et des Peulhs. De ce mot *koy*, dérivent les mots *ba koy* et *pa koy*, qui en annamite signifient : rivière grande et mer blanche, et en mandé et en ouolof : rivière blanche[1].

1. Notons, en passant, la parenté de ces mots *ba* et *baï* avec les mots *baï-kal*, ou *baï-khal*, sous lesquels les Mongols désignent le plus grand lac de l'Asie orientale et qui, dans leur langue, signifient : mer riche. En annamite, ainsi que nous l'avons déjà dit, *baï* signifie rivage; *khaï* ou *caï*, grand, riche. En mandé, de même.

Les Mongols appellent aussi le *Baï-kal*, *Da laï nor*, qui signifie : mer sainte. En annamite, *da* ou *daï* signifie : supérieur, très grand; *laï*, digne de respect, de vénération; *nor* est le *nuoc*, eau des Annamites, et le *ndor*, eau, des Ouolofs.

Enfin, au sud du *Baï-kal*, se trouvent le lac et la rivière d'*Issik-koul*. *Koua*, en mandé, signifie : grand cours d'eau;

Nous allons continuer l'énumération des similitudes de mots mandé et annamites, que nous avons trouvées, en comprenant sous la désignation générale de mandé, les mots de pur mandé, ainsi que les mots *bambara* et *malinkhé*; nous indiquerons par les lettres *S. H.* les mots qui sont plus particulièrement de provenance song-haï; et par la lettre *S.*, ceux appartenant au dialecte *soninkhé*; tous ces mots indistinctement sont compris par les indigènes qui connaissent le mandé et sont des dialectes d'une même langue.

En examinant les noms des localités du Soudan occidental visitées par les voyageurs africains, on trouve dans les relations de Caillié, entre autres noms de villages, les suivants (p. 266), le village de *Dô*, sur le Niger. En annamite, *do* veut dire : bateau de passage, bac; *do*, filets de pêche ou de chasse; *do* est ainsi un village où l'on passe le fleuve en bateau, en bac, et qui est habité par des pêcheurs.

Un grand nombre de noms de villages se terminent en *sa*; il y a d'abord le village de *Sa*, près de *Do*, puis ceux de *Couroussa*, *Filinxa*, *Haoussa*, etc., etc. Or, le mot *sa* ou *xa*, en annamite, signifie : commune, et est très fréquemment employé seul ou à la suite d'un autre nom. *Filinxa*, *Couroussa*, etc., signifieraient commune de Filin, commune de Courou.

Nous trouvons encore, dans Caillié : *Débéna*, *Médina*, *Massina*, *Siricana*, *Kirina*, *Maniana*, etc.; en annamite, *na* n'a qu'une signification : vallée, plaine; ces mots signifieraient ainsi : vallée ou plaine de Débé, de Massi, etc. [1].

c'est le synonyme du Koul mongol. Quant à *issi* ou plutôt *issa*, c'est le nom que les Mandé et en particulier les Sonraï donnent au Niger. La similitude est complète.

1. La particule *na* a la même signification chez les Mongols. Ainsi *Léna*, *Pasina*, *Balakhana* sont des noms de rivières qui

Beaucoup de noms de villages se terminent en *ra : Fara, Tangrera, Tiara, Cora*, etc. En annamite, *ra* peut, comme nous l'avons déjà dit, signifier : un port, ou indiquer : des habitations de paille; toutes ces significations se rapportent bien aussi à des noms de villages; ou bien, *ra* pourrait être une altération du mot *na*, plaine; comme nous en voyons un exemple dans *Bamana*, changé en *Bambara*; *Massina*, changé en *Massira*, par certaines peuplades mandé; de plus, *ra* a la signification de sortir, produire : issu de... (les mots français race, racine, etc., en dérivent); l'idée générale reste toujours la même, *Massira* signifiant ainsi toujours : pays de... ou de la race de Massi..

Enfin, un grand nombre d'autres villages se terminent en *so*; tels sont : *Khasso, Douasso, Facibrisso, Bancousso, Sinisso, Tisso, Nibokhasso*, etc., visités par Caillié. En annamite, *so* veut dire : lieu, endroit, pays. Village se dit, en mandé, *so*, et en bambara, *sou*; de là l'explication des mots *Khasso*, pays des *Kha*; *Douasso*, pays des *Doua*, etc., qui ont la même signification en annamite et en mandé; de là également l'explication du mot *Sou dan*, qui en pur annamite signifie : *sou*, pays; *den*, des Noirs. Ajoutons toutefois, qu'en peulh, *dan* signifie, au contraire : blanc; le Soudan signifierait donc dans la langue de ces derniers : pays blanc; terre blanche; probablement par allusion aux immenses étendues de sables qu'ils trouvèrent lorsqu'ils pénétrèrent dans cette contrée [1].

servent, en même temps, à désigner les contrées qu'elles traversent et les peuples qui habitent ces dernières.

Balakhna se décomposerait ainsi, en annamite : *na*, pays ; *ba*, de la rivière; *lak*, des joncs. *Pasina*, qui signifie en mongol : plaines glacées du Nord, veut dire en annamite : *na*, pays, plaines; *si*, âpres, arides; *pa* ou *phá* a, entre autres significations, celle de : terre mélangée (de sable). Enfin nos mots *napée*, le nymphéa des prairies; *nappe*; le mot grec *napé*, vallée, sont des dérivés du mot annamite et mandé *na*, vallée, plaine.

1. Le mot *so* est également un mot mongol qui signifie : pays de.... Au nombre des tribus mongoles de l'Asie septentrionale, nous trouvons les *Soïotes*, les *Soïones*, etc. En anna-

En mandé, hôte se dit : *dia ti* (gué); *ti*, en annamite, a un sens général de : enseigner, de chef; il signifie aussi : accorder une faveur, faire l'aumône, arbitre, famille; *dia ti* doit ainsi signifier : le chef du territoire; c'est toujours chez le chef que se rend l'étranger à son arrivée dans un village, et c'est chez lui qu'il reçoit l'hospitalité; ou bien, il voudrait dire : celui du territoire qui fait l'aumône; ces deux acceptions se rapportent bien au rôle de l'hôte.

En mandé, commerçant se dit : *ko bana*. En annamite, *co ban* exprime l'action de vendre.

En mandé, île se dit : *go ngou*; en annamite, *go*.

En mandé, *boo*; en bambara, *boungo so* signifient chambre et case. En annamite, chambre se dit : *bouong* et fenêtre : *so*.

D'autre part *bon gou* désigne, en mandé, l'arbre à cosse contenant du coton, et le mot coton se dit, en annamite, *bônz*.

En mandé, *gou ma* signifie : bâton; en annamite, une arme (sabre ou épée) se dit : *gouom*. En arabe, le *goum*, gens armés.

Suivre ou obéir se dit, en mandé, *tew*; en annamite, *theao*; en peulh, *rew*; en berbère, *the*.

En mandé, mère se dit : *na* ou *ba*; *ba*, en annamite, signifie : femme, aïeule, maîtresse; *nang* est l'appellatif des femmes; ce même mot s'emploie encore dans la même langue pour désigner une mère qui caresse son enfant.

En mandé (S.), bras ou aile se dit : *kampé*; en annamite, *kank*.

En mandé (S.), l'âme se dit : *ionki* et *aghilé*; en berbère, *agel*; mots qui peuvent se prononcer *aghi* et *aghél*; or, en annamite, *ghi*, *ghen*, ont le sens de passion, de haine; *khia*

mite, *ïot* signifie : tombé de haut, infime, inférieur; c'est le cas des Soïotes, qui sont des tributaires et qui sont renommés pour leur penchant pour l'ivrognerie. En annamite, *ïon* signifie : qui inspire de la frayeur. C'est le cas des *Soïones*, réputés pour leurs effrayantes pratiques chamanistes.

signifie haine; de plus *ki* veut dire : souffle. Ce sont sans doute des onomatopées.

En mandé (S.), cadeau se dit : *kou-yé*; en annamite, *coua lé* signifie : objet offert gracieusement.

En mandé (S. *H.*), bateau se dit : *héi*; en annamite, *gué* ou *guaï*; en ouolof, *gal* (pirogue). La racine de tous ces mots est le mot annamite *ghé*, creux.

En mandé (S. *H.*), dormir se dit : *si-nou*; en annamite, *di-nyou*, aller dormir.

En mandé, *koua* [1] veut dire : grand cours d'eau; en annamite, *queua* signifie : embouchure, et *khoi* signifie : s'en aller, sortir; et masse, quantité en parlant des liquides; d'où l'idée de s'écouler; on a aussi *bien khoi*, haute mer.

En mandé, *couara* est un terme générique qui signifie : rivière (d'après Caillié). En annamite, *tua ra* signifie : confluent, de *tua*, affluer; *coua ra* peut encore se décomposer ainsi, *coua*, objet; *ra*, qui coule.

En mandé, *kondou* signifie : herbe marécageuse; en annamite, *ko* signifie : herbe; *nuoc* signifie : eau. (En peulh, eau se dit *ndiam*, *niam*; en ouolof, *ndokh* ou *ndor*.)

Chary est le nom d'un affluent du Niger; *chây*, en annamite, signifie courir, et désignerait, ici, eau courante; comme le mot sanscrit *sru* ou *ru*, courir, a servi à faire *rivus*, *ruisseau*. Nos mots charrier, char en dérivent peut-être.

En mandé (S. *H.*), *hay* signifie : toi. En annamite, *may* signifie : toi.

En annamite, rhume se dit : *so mui*; s'enrhumer, *chiu ho*; en mandé, la toux se dit : *so jo* (le *j* ayant un son guttural), et en ouolof, *sochio*. Ce sont des onomatopées.

En mandé (S.), bœuf se dit : *na*; en ouolof et en sérère, *nag*. Ces mots ont la même racine que le mot annamite *naï*, cerf et biche; nom sous lequel toute bête à corne, puis, par extension, tout quadrupède devait être primitivement

1. Notons la similitude de ce mot *koua* et du mot *koul*, lac, en langue mongole.

désigné par les Annamites. Chez ces derniers, *naï* servait sans doute à désigner les animaux domestiques, car, en annamite, *naî* signifie encore lié, attaché; on trouve ce mot *naî* dans *heo naï*, la truie; mot à mot : *naî*, animal; *heo*, bas, vil. Le nombre *quatre* se dit, en peulh, *naî*, racine que l'on trouve aussi dans le nombre *neuf* (*dje-naî*) de cette langue, et dans le mot quatre (*nainient*) des Ouolofs. Ce mot *naî* a dû être emprunté au mot annamite *naï*, cerf (quadrupède). En annamite, le nombre quatre s'exprime de même par le mot *tou*, qui signifie aussi quadrupède : il s'exprime aussi par le mot *bôn*, que nous croyons dérivé de *ba*, trois, et *hön*, supérieur (en annamite); c'est-à-dire nombre au delà de trois : le mot arabe *arba*, quatre, nous paraît avoir été formé de la même manière : *ar* ou *harr*, chef, supérieur; *ba*, au nombre trois : enfin nous pensons que notre mot *quatre* peut également être ainsi décomposé : *qua* ou *coa*, au-dessus de : *ter*, le nombre trois, le nombre cabalistique des anciens.

En mandé, *Ngo kho* est le nom d'une ville entourée de massifs d'arbres; *ngo*, en annamite, désigne des arbres et le mot *kho* a la signification de magasin, grenier : *ngokho* a ainsi le sens de : point où sont réunis les approvisionnements d'un village entouré de bois.

En mandé, *soum mou klou* signifie : le pays du sel; en annamite, *kéou* veut dire : patrie; *mou*, sel, et *soum* a une signification de somme, charge, quantité.

Les Mandé ont des *namabong*, cases à idole. En annamite, *bong* signifie : case, chambre; *ma*, fantômes, esprits; *ma bong*, case consacrée aux esprits.

En mandé, *na ma ti* (gué) veut dire : ministre des idoles; en annamite, *tchi*, qui se prononce ti, veut dire : qui dirige, qui enseigne, qui initie. *Ma ti* a, par suite, la même acception que *na ma ti gué*; *na* signifiant : être, et *gué* étant un affixe signifiant : celui qui (ké ou gué).

Le capitaine Binger donne (p. 243), d'après le dire des indigènes, la description d'une bête rare, d'un aspect hideux, qui semble tenir à la fois du caïman et de la tortue.

Les indigènes la nomment *konsonkansan*; au dire des uns, elle vit constamment dans l'eau; au dire des autres, elle vit dans les grottes et dans les anfractuosités des rochers. En décomposant ce mot en syllabes annamites on trouve *kon*, nom générique des animaux; *song*, fleuve; *an*, mangeant, vivant; *san*, d'herbe. On peut également donner cette explication : *kon*, animal; *son*, habitant les collines; *kan*, qui mord, qui attaque; *sann*, le gibier (qui vit de gibier). Ces deux explications se rapportent bien à la description et au genre de vie de cet animal.

En mandé (*S.H.*), *ganda*, *gunda*, signifie : terre; en annamite, la terre se dit : *dat*; la pierre, *da*.

En mandé (S.), fourmi se dit *khim guimé*; en annamite, *kiên ca'nh*.

En mandé, *gô lé* signifie : bois d'ébène; chez les Annamites, le bois d'ébène est employé dans les temples. On peut, par suite, trouver dans les mots annamites *gô*, bois, et *lé*, cérémonie, rite, l'idée des bois précieux, bois employé pour le culte.

Mansa Monça, le grand roi soudanais, dont parlent tous les historiens arabes, entreprit, en 1326, un pèlerinage à la Mecque, à la tête de 60 000 guerriers. Il prit le chemin de *Walata* et traversa le *Touat*. « Dans ce dernier pays, il dut, dit l'historien Ahmed Baba, abandonner beaucoup de monde, atteint d'une maladie dans les jambes qu'ils (les Son-Raï) nomment dans leur langue *touat*. » Il ajoute que c'est parce que les gens de *Mansa Monça* se fixèrent dans ce lieu que celui-ci a conservé le nom de *Touat*. Barth raconte que cette circonstance est bien connue des habitants du *Touat*, dont une grande partie se dit d'origine Son-raï. Or, en annamite, le mot *tât* veut dire : maladie, infirmité; il n'y a pas de doute possible sur l'origine de ces habitants du *Touat*. Ce sont des *Son-raï*.

Le mot *Touareg* n'aurait-il pas une origine analogue (*toua*, Touat); *rê*, racine, origine (originaires du Touat)? Ajoutons que le mot *toua* signifie aussi qui court; et par suite nomade.

Le mot *mansa* que nous avons cité plus haut est le titre par lequel sont désignés les rois mandé : on les appelle aussi *massa* ou *fama*. Ces mots signifient : *sa*, chefs; *ma*, de cavaliers; et s'appliquent principalement à des chefs de tribus de pasteurs : on retrouve ce mot, avec cette signification, dans l'Inde, dans la Malaisie, et aussi dans la Chine occidentale : ainsi le mot *Massagètes*, qui désigne un peuple de la grande Boukharie (le même que les *Jats* ou *Djats* de l'Inde), signifie : *massa*, chef; des Gètes.

En mandé (S.), difficile se dit : *kho toyé*; en annamite, *kho*.

En mandé (S.), embuscade se dit : *mouk ké*; en annamite, *méou ké* veut dire : embûche; et *mou-ou*, stratagème, ruse.

En mandé (S.), emprunter se dit : *sou moundé*; en annamite, *sou*, chose; *moun*, empruntée.

En mandé (S.), enfer se dit : *diananba*; en annamite, *diangouc*. Le mot *diananba* pourrait encore être décomposé ainsi en annamite : *dia*, terre, lieu; *nan*, calamité, infortune, se plaindre, comprimer; c'est-à-dire lieu des gens qui souffrent.

En mandé (S.), étoile se dit : *sané*, peut-être de *né*, ce qui est; *sa*, loin, ou *sa*, blanc; en annamite, *ngoi-sao*; de *o*, demeurer; être; objet qui est; *sa*, loin, et *sa*, brillant.

En mandé (S.), affamé se dit : *doullé*; en annamite, *doi* signifie avoir grand'faim.

En mandé (S.), aider se dit : *dé mayé*; en annamite, *deu*.

En mandé (S.), animal se dit : *tou moudié*; en annamite, *tou* signifie quadrupède; et en muong, *tou* signifie animal.

En mandé (S.), bavard se dit : *dokha niangué*; en annamite, *sou niangué*.

En mandé (S.), combat se dit : *gadian-gué*; en annamite, *sou dagne iac*.

En mandé, l'oiseau se dit, en général, *cono*; en décomposant ce mot, on trouverait, en annamite, *con*, nom générique des animaux; *ho*, lac; *con ho* signifierait oiseau aquatique.

En mandé, *koma* signifie grue couronnée; en annamite, *ko ma* signifie héron.

En mandé, *ia sidda* veut dire : il a raison; *ia* est peut-être ici le *ia*-affirmatif des Annamites et le *ia* des Bretons et des Allemands.

En mandé, *soun-soun* est le nom d'un arbre qui croît auprès des cours d'eau. En annamite, *soun* veut dire en bas, dessous; *soué* veut dire : ruisseau, et *souon*, droit, en parlant d'un arbre. En français, nous avons les mots souchet, nom d'une plante marécageuse; et soude, plante qui croît sur les bords de la mer.

En mandé, *kaï-kaï* est une expression employée pour dire : cesse, arrête, ne fais pas cela. *Caï* ou *kaï*, en annamite, signifie : changer, modifier (une idée, une résolution) et peut être pris dans la même acception.

En mandé, loin se dit *za*; en annamite, *sa*.

Le capitaine Binger dit (p. 403) que les Mandé étaient primitivement troglodytes, que, dans leur langue, ils n'ont encore actuellement qu'un seul mot, *élé*, pour exprimer : soulever, grimper, s'élever; que leur mot *da*, qui signifie : bouche, a également la signification de : porte, trou, orifice; que le mot *sou*, case, signifie également : demeure, creuser, trou, excavation.

En annamite, on trouve la racine *lé*, de *élé*, dans les mots : gravir, *di len*; grimper, *léo*; soulever, *ven len*. Le mot *da*, bouche, trou, orifice a le même radical que le mot annamite *dao*, creuser; que le mot *day*, bourse, sac, et que le mot mandé *daba*, la houe, instrument qui creuse. En ce qui concerne le mot *sou*, qui est traduit par : case, excavation, trou, les Annamites expriment également par les mots *so*, *sou*, *soun*, les différentes idées de localité, village, en bas, dessous; *souf*, en ouolof, paraît avoir perdu une partie des significations et signifie surtout : sable, terre, dessous. Ces dénominations données aux demeures sont probablement des vestiges de l'époque où l'homme vivait dans des habitations souterraines, pour s'abriter contre le froid ou contre les bêtes féroces.

Les Mandé dénomment *fan fan* les grottes naturelles que l'on trouve dans quelques parties du Soudan; en anna-

4

mite : *hang*, avec un *h* aspiré, qui peut se transformer, par altération phonétique, en *f* ou en *ph*, signifie : caverne, grotte. Le mot *Fan* lui-même, donné à plusieurs peuples, n'indiquerait-il pas que les diverses races qu'il désigne en Asie et en Afrique, étaient des troglodytes?

Kassa, en mandé, signifie : une couverture faite probablement de la toison d'un animal; *khan*, en annamite, veut dire : tapis; quant à *sa*, il peut venir de *za*, peau : enfin *Kassa* peut aussi s'expliquer ainsi : *Kao*, ce qui est au-dessus; *sa* ou *za*, la peau; c'est-à-dire ce qui sert à couvrir le corps.

Le capitaine Binger parle d'une industrie spéciale aux gens de *Dafina* (Mandé) qui consiste dans la fabrication d'un grossier tissu de soie appelé *tombo fo ro ko fani*, au moyen de cocons récoltés sur des arbres, l'élève du ver à soie leur étant inconnue; il traduit ces mots par : *tombo*, chenille; *foroko*, trame(?), et *fani*, étoffe. Or, en annamite, *tombo* signifie : chenille; *to*, qui peut se prononcer *fo*, veut dire : cocon, bourse de soie; *rok* est un qualificatif qui signifie : mal tissé; enfin, *via ni* signifie : étoffe et plus particulièrement : étoffe de laine [1].

On pourrait déduire de ce rapprochement que le contact des Mandé et des Annamites remonterait à une époque bien reculée, celle où les Annamites ne connaissaient pas encore l'élève des vers à soie.

Certaines tribus de Mandé construisent leurs habitations en se servant de nattes tressées en gros roseaux qu'elles nomment : *séko*. Les Annamites, particulièrement ceux qui habitent les montagnes, ont des habitations du même genre, dans la construction desquelles n'entrent que la paille et le bambou; chez eux, le mot *séko* pourrait se décomposer ainsi : *ko*, herbe; *say*, vanner, ou *xay*, enrouler, tresser.

1. Les Berbères appellent la chenille *bourebou*, mot qui a ses racines dans la langue annamite : *bou* ou *tou*, animal; *ren*, qui fabrique, qui produit; *boung*, le coton, ou *bo*, une chambre : qui se confectionne une habitation.

En mandé, feu se dit *tá*; en annamite, *thap* signifie allumer.

En mandé, dispute se dit : *kai lai*; en annamite, *kailay*; en ouolof, *karé*, *kher*.

En mandé, *kélétigui* (ou *kaïlaïtigui*) est un chef de guerriers, une sorte de capitaine de compagnie; en annamite, *kaïlay tigui* signifierait : celui qui enseigne la dispute, la guerre.

En mandé (*S. H.*), manger se dit : *lem-lem*, en ouolof, *lek*; en annamite, appétit se dit : *loc-lem*.

Les Mandé appellent *kountan* (Binger, p. 446) un arbre ressemblant à un prunier sauvage; en annamite, *quontan* est le fruit du pommier.

En mandé (*S. H.*), doucement se dit : *doï-doï*; nous retrouvons là le *doï* des Ouolofs et le *toï* (assez) des Annamites.

En mandé, jeûne se dit : *souna*; en annamite, *su an chay*.

En mandé, joue se dit : *tama*; en annamite, *ma*.

En mandé, mousse se dit : *ka gna*; c'est le nom de la maison de paille des Annamites.

En mandé, *sagné*, signifie : palissade, clôture et, par extension, camp; le mot *sanh*, en annamite, désigne le figuier de l'Inde; il signifie aussi verdure en général; enfin on a également *xa* ou *sa*, village; *niên*, cercle : et par extension, entouré d'une enceinte de verdure.

En mandé, rivage se dit : *bada*; en annamite, *baï* signifie : rivage; *da*, pierre, rocher; en mongol, *baï* signifie : lac, mer; en berbère, *bahr* signifie à la fois fleuve et mer et *dar*, ville, maisons en pierre; en ouolof, inondé se dit *bay*.

En mandé, *koulé* signifie : le perroquet; en annamite, *kou* est le nom de la chouette; *lé* désigne les rites, le cérémonial, un animal ou un objet vénéré; la chouette est un des animaux sacrés des Annamites : il en est peut-être de même chez les Mandé.

En mandé, pipe se dit *di da* et *déra*. En annamite, *dieü*, *di* doit être le radical de *dieü*; quant à *da*, il signifie : pierre, ambre, écume ou substance pierreuse; ou bien il

signifie, ici, ouverture, trou, objet qui a un orifice; nous trouvons, en effet, encore au mot pipe, dans le vocabulaire annamite, *cam day*, qui signifie : le serviteur porte-pipe qui suit chaque mandarin; *ké*, celui qui; *an*, tient; *day*, l'objet troué, la pipe.

En mandé, pointe se dit : *noungo*; en annamite, *nhon*, qui se prononce *gneun*, veut dire : pointu.

En mandé, poignée se dit : *koungo*; en annamite, anneau, cercle se dit : *khoen*.

Les Mandé appellent *kon kou lou*, un animal que le capitaine Binger dit être le renard et que les Mandé désignent aussi sous le nom de : chien de petite montagne. On trouve, là encore, le préfixe *con* désignant, chez les Annamites, les êtres animés. Ceux-ci désignent sous le nom de *concouly*, l'animal, « le paresseux », qui vit dans les montagnes, et sous le nom de *con kou lou*, exactement le mot mandé, la gazelle commune. Ces mots, s'ils ne se rapportent pas au même animal, désignent bien, dans les deux langues, des animaux de même espèce.

En mandé *pha ra kha* signifie : embranchement, division; en annamite, *phan* signifie : tronçon, partie; *ra*, sortir, fractionner. On y trouve même les mots *pha ra haï*, qui signifie se briser, se rompre en deux; et *phan ra* : séparer; ces deux expressions donnent ainsi le sens général de division : nous trouvons ce radical *pha* dans le mot français fagot, qui signifie *go*, bois; *pha*, divisé, menu.

En mandé, *naten* (*ga*) signifie : capitale. En annamite, *na* signifie : vallée et peut être pris dans le sens général de plaine, de pays; *ten* signifie : chef-lieu de province; *naten* signifierait ainsi chef-lieu de la vallée, c'est-à-dire : capitale.

En mandé, *yatten* (*ga*) est le nom d'une contrée qui produit beaucoup de chevaux. *Yak*, en chinois, en afghan, en mandé et en mongol, signifie : cheval, ou mieux : fauve. *Yat-ten* ou *ten yak* signifierait chef-lieu du pays qui produit les chevaux.

En mandé, le chamois se dit : *kon ko tongo*; le préfixe

kon, qualificatif des animaux, est ici encore conservé; *toou* voulant, dans cette langue, dire : courir, et *go*, bois; *kotongo* peut vouloir exprimer : habile à courir dans les bois.

En mandé, *ké nié la la* signifie : sorcier, devin. En annamite, le mot peut être ainsi décomposé : *ké*, celui qui; *noï*, dit; *la la* (extraordinaire), des choses extraordinaires.

En mandé, biche se dit : *sina*; faon se dit : *sina-dée*; en mandé, *dée* signifie enfant, petit; *sina-dée* signifie par suite : petit de biche; en annamite, *dée* signifie : accouchement; signifie : descendant de; en breton, *den* signifie homme, et *dinn*, comme le mot mandé *din*, comme les mots français *tin*, *sin*, qui terminent nombre de mots, sont tous des diminutifs exprimant l'idée de : *petit de* ou de : *qui descend de*. Le véritable sens du mot *sina* est : bête jolie.

En mandé, fantassin se dit : *sofa* ou *tôo* ou *sina ma*. Les Mandé désignent le cheval par *sou*; *sofa* ou *soufa* signifierait, d'après certains écrivains, père du cheval. Notre mot *sopha*, siège, signifie *so*, lieu, place; *pha*, du père, c'est-à-dire du chef de la famille ou de la tribu. Le mot mandé *tôo* s'explique bien par le mot annamite *tôo*, qui signifie : courir; quant au mot *sina ma*, il signifie : *ma*, l'homme; *sina* ou *sila*, qui suit les sentiers (notre mot sinueux n'a pas une autre origine).

Nous trouvons, d'autre part, en mandé, le mot *tama* qui signifie : lance, hallebarde, et *tamaba*, courir. En berbère, *tamaké* veut dire qui porte la lance. En annamite, *tama* veut dire : la joue; d'autre part, *ta* a la signification de : être en liberté; *ma* a, entre autres acceptions, celles de cheval et de gent; *tama*, expliqué par des mots annamites, signifierait ainsi : gent, hommes en liberté; ou cheval auquel on donne la liberté; l'idée de lance se rapporterait-elle à l'action du cavalier qui, lorsqu'il doit faire usage de sa lance, *tama*, pousse vigoureusement son cheval vers l'ennemi? Au Japon, le mot *tama* a la signification de hache, pioche, instrument de labour, mais aussi, comme les *cœltès*, arme primitive. La tribu dont est issu Bouddha

s'appelait *gaou-tama* : les Berbères s'appellent *tama zigh* : le mot *tama* a conservé ainsi une signification de race noble.

En mandé, le sel gemme se dit : *baboé*. En annamite, le sel se dit : *moué* ou *moé*; *ba* est peut-être ici le radical de *bak*, argent; le sel servant encore aujourd'hui de monnaie, en Afrique et dans certaines parties de l'Asie, nous en avons déjà déduit cette autre étymologie du mot *bak*, « le Blanc, l'Européen »; ce qui a la blancheur du sel.

En mandé, village se dit : *kana*, chez certaines tribus des Mandé (en Sénoufo); on trouve là la trace du mot annamite *kagnia*, case, habitation; enfin les Soninkés appellent la maison : *ka* [1].

En mandé, le mot *coro*, qui termine certains noms de villages, signifie (Binger, p. 30) vieux et à côté. Ainsi *Sansancoro, Banancoro*, etc., en mandé, signifient : vieux et à côté de *Sansan*, de *Banan*, etc. En annamite, *co* exprime l'idée de vieillesse par excellence; *ro* a, entre autres significations, celle de toucher, de palper. Le village mandé *Tokoro* signifie, en mandé, vieux et à côté de la végétation dense (Binger). *To*, en annamite, signifiant la grande futaie, *tokoro* est, par suite, un véritable mot composé annamite. (Dans le mot Garonne nous trouvons le vocable *ro* : Garonne signifie : *ne* ou *na*, gens, plaine, pays, *ro*, établis auprès; *Ga*, de la tribu des Ga, des Gaulois. Enfin, en breton, le mot *co* a absolument la signification annamite et mandé de *vieux*, *antique*.)

Dans le *Soudan*, nous trouvons un assez grand nombre de villages terminés par le mot *khoto*. En mongol, *khoto*

1. Nous trouvons ce même mot *kagna*, avec la signification de maison, chez les Mongols qui sont établis dans l'Afghanistan. Ce mot dérive peut-être du mot *Kao*, en haut. Les habitations des premiers hommes étaient en effet établies dans les arbres : plus tard on eut les habitations lacustres, conservées encore de nos jours par les Muong de l'Indo-Chine et qui étaient établies sur de longs pieux, c'est-à-dire également placées en haut, élevées.

signifie : ville; ainsi *Khara khoto* est la « ville noire » des Mongols; *Kiakan khoto,* leur « ville blanche ». Kho, nous l'avons déjà dit, a en annamite la signification de grenier, magasin et, par extension, ville. En adoptant cette signification, nous pourrions dire que le village mandé de *Tho ro khoto* signifie, en annamite comme en mandé : ville; *ro*, située à proximité; *to*, de la végétation dense, des forêts.

Ouarga, la capitale de la Mongolie du Nord, appelée aussi *Ta kouren*, « Grand Camp » ou « Enceinte sacrée », succéda, en 1239, comme capitale à l'ancienne *Kharakhorum*. *Kouren* signifie, en mongol, camp; c'est le mot *Ka*, ou *Kou*, maison, des Annamites et des Mandé, le mot *keur*, habitation, des Ouolofs, des Peulhs et des Bretons; nous avons, chez les Mandé, des villages ayant nom *Takhoura*, qui doivent avoir évidemment la même signification que le mot mongol *Ta kouren*. Dans ce mot qui signifie : « grand camp », « enceinte sacrée », le mot *ta* a la signification : d'enceinte, en mongol et en mandé; les Soudanais désignent par *tata*, l'enceinte en pisé qui entoure leurs villages fortifiés. Ajoutons que ce dernier mot dérive, sans doute, de *Ta*, pagode, feu, ou sacré, ou de *tata*, nom des Tartares qui avaient probablement l'habitude de fortifier leurs camps de la même manière que les Mandé.

Enfin, dans l'ancienne capitale des Mongols, *Kharakhorum*, dont les nomades mongols *Khakha* désignent l'emplacement, près des lacs salins de *Kourganoulen* (Reclus), on trouve le mot ouolof : *khorum*, qui signifie : sel (en annamite le mot *rum* exprime aussi l'idée de sel gemme; ainsi *Kho muoi rum* signifie grenier; amas de sel de roche).

En mandé le mot : *fara* accolé à un autre nom de ville, indique la proximité d'un cours d'eau, ainsi : *Farako*, *Faraba*, etc. En annamite, ces mots signifieraient plus spécialement village situé à l'embranchement — au confluent de deux cours d'eau.

Le mot : crue se dit, en mandé, *faraka*; en annamite, *ka* exprime l'idée de grand; d'autre part, *kao* exprime

l'idée de hauteur; on peut déduire, de là, que *farakao* signifie : montée du ruisseau, crue.

En mandé, scie se dit : *kaka, kakala*; en annamite, *kai-keua*; *kékeua*.

En mandé et en ouolof, singe se dit : *gor* et *gong-o*; en annamite, *congioc*; dans l'Inde, le mot *go* a aussi la signification de : homme, singe.

En mandé et en peulh, tête se dit : *koung-o*; *koun*, extrémité; *go*, de l'homme; en annamite, *koung* signifie : fin, extrémité. En peulh, tête se dit aussi *Koêwi* : mot qui, comme les précédents, est dérivé de *kao*, haut, extrémité.

En mandé, tresse (corde, ficelle) se dit : *sio*; en annamite, *gioc*, *zioc*.

En mandé et en berbère, *gnī* signifie enfant, beau, etc.; en annamite on a : *nhi*, enfant; tous ces mots et le mot annamite *sinh*, enfanter, sont dérivés du mot annamite *nhi*, couler, descendre.

En mandé, fort, en bonne santé se dit : *kendé*; en annamite, *khoen*.

En mandé, piment se dit : *fo ron to*; en annamite, *ot phong*.

En mandé, prostituée se dit : *diado*; en annamite, *di thoa*. La traduction littérale, en annamite, du mot *dia do* : *dia*, qui offre, qui présente; *do*, est une expression des plus grossières. *Pro-stituée* peut être décomposé d'une manière analogue.

En mandé, queue se dit : *kou*; en annamite, *cou ong* veut dire : queue d'un fruit.

En mandé, riz se dit : *malo* ou *maro*; en annamite, *ma* veut dire : plant de céréale.

En mandé et en annamite *nké mokho* signifie : celui qui (*mo*, homme), *Kho*, est pauvre, dénué, laborieux; ce mot désigne les familles dont les Mandé se font précéder dans les villages où ils ont le dessein de s'établir; ce sont des sortes de bohémiens, analogues à ces chaudronniers qui s'installent pour un temps sur nos champs de foire ou sur les places des villages; marchands ambulants, ici bien

accueillis; là, tout juste tolérés par les populations. Quand quelques-uns de ces Kémokho sont parvenus à s'établir dans un village, ils s'y livrent au commerce: d'où le nom de *lamokho* (en annamite, gens extraordinaires, inconnus), donné également, dans le Soudan, à tous les voyageurs ou commerçants. Ces Kémokho fondent des écoles, donnent des consultations aux indigènes, se rendent petit à petit maîtres du commerce et de la fortune publique; ils appellent bientôt d'autres Mandé et lorsque les circonstances sont favorables, ils prennent de gré ou de force la direction des affaires de la commune, chassant ou exterminant les anciens habitants, si cela est nécessaire pour l'exécution de leurs projets de domination. Les mots qui se terminent en *mokho*, tels que *Karamokho*, dérivent de *Kémokho* : ainsi *Kara mokho* signifie : homme de la famille des Mandé; *Kara*, de couleur foncée (*gara*).

En annamite, *nké nuoc co* signifie : celui qui a la qualité de notable, aïeul.

Après avoir quitté *Kong*, le capitaine Binger passe à *Khémokho-dianirikoro*. En mandé, comme en annamite, ce mot doit être ainsi décomposé : *khémokho*, notables ou marchands; *koro*, vieux et à côté, c'est-à-dire : établis depuis longtemps auprès; *dia*, du territoire, du domaine; *ni*, des enfants, des descendants, des gens; *ri*, en annamite, a le sens de doux, aimable, accueillant. Ce village a été ainsi appelé par les Mandé en reconnaissance du bon accueil que leur ont fait les habitants de la contrée qui les ont autorisés à s'établir sur ce point.

Après avoir dépassé ce grand village mandé, le capitaine Binger raconte qu'il a aperçu un certain nombre de petits villages de culture comptant de 25 à 100 habitants que les indigènes appellent : *konkosou*. Nous croyons que cet officier a pris, cette fois, pour des noms de villages la réponse négative, en pur annamite, qu'a dû faire son guide mandé à sa demande : « Quel est le nom de ce village? » *Konko sou* signifie, en effet, en annamite : *konko*, pas; *sou*, village; c'est-à-dire : ce n'est pas là un village; ce sont quelques

cases qui servent d'abri aux cultivateurs. Un voyageur ayant la moindre notion de la langue annamite n'eût pu commettre cette erreur.

En mandé, crasseux, gluant, se dit : *noua*; en annamite, *nouong* veut dire : gâté, pourri.

En mandé, difficile se dit *Kho* et *golé*; en annamite, *kho*.

En mandé, gros se dit : *too*; en annamite, gros dans le sens d'épais : *to*.

En mandé, intelligent se dit : *kéou*; en annamite, il se dit : *hiéou*.

En mandé, malhonnête se dit : *sou*; en annamite, *xau siou*, et en ouolof, *saou*.

En mandé, modeste se dit : *niou ma*; en annamite, *net na* veut dire : plein de qualités.

En mandé, mou se dit : *ma*; en annamite, *mêm*.

En mandé, abandonner se dit : *bou*; en annamite, *bô*.

En mandé, le haut fourneau indigène se dit *négué boun toungo*. En annamite, ce mot peut être ainsi décomposé : *boung*, maison, chambre dans laquelle est : 1° *gué*, un grand vase; *né*, contenant la matière à désagréger, à diviser (le minerai); 2° *toung* est un récipient; *go*, contenant du bois à brûler (le foyer).

En mandé, écarter se dit *dia*; adieu, *diam*; en annamite, s'écarter, s'éloigner se dit : *diliara* : et dire adieu à...; prendre congé de... se dit *gia* ou *dia*.

En mandé, engraisser se dit : *mou*; en annamite, *mô* et *meou* veulent dire : graisse.

En mandé, étourdir se dit *koungo*; en annamite, *noï coung ngô* signifie : parler sottement.

En mandé, entrer se dit : *dong*; en annamite, le vocable *dong* veut dire : fermer; il y a analogie d'idées.

En mandé, plaire se dit : *dea*, et délicat, agréable, *di*; *deap*, en annamite, veut dire : joli, susceptible de plaire. En ouolof, *djek* signifie : être beau et, en peulh, *djihdé*, aimer; nous avons aussi en français un vieux mot, *duire*, qui signifie : plaire.

En mandé, ployer se dit : *di gué*; en annamite, *gué* (*ghé*) *di-gué* veut dire : action de ployer, de courber; la coïncidence est complète.

En mandé, se promener se dit : *nia la*; en annamite, *lân la* veut dire : marcher lentement.

En mandé, suspendre se dit : *dou*; en annamite, *deao*.

Dans la relation de son voyage, Caillié dit que *kong*, en mandé, est le sens générique des montagnes, des hauteurs; et que Barth avait fait erreur quand il avait écrit que ce mot était le nom d'une chaîne particulière de montagnes du Soudan occidental. Ce même mot *kong* exprime, dans la même langue, une idée générale de supériorité, d'élévation au sens physique comme au figuré. Ainsi par *Sofakong*, on désigne le chef des Sofa (soldats); par *kontigui*, un grand personnage (Binger). En annamite, comme en mandé, ce mot signifie : celui qui est à la tête des chefs, c'est-à-dire un commandant supérieur. D'autre part, la tête de l'homme, un sommet, l'extrémité d'un objet, tous ces mots sont exprimés, en mandé, par le mot : *koung*, altération de *kong*.

En annamite, le mot *kong* ou *caong* est pris dans ces diverses acceptions. Il signifie : hauteur, sommet, élévation, montagne; il exprime l'idée de grand, de supérieur. Dans le Laos et dans le Siam, nous dit M. le lieutenant Dugast, qui vient de faire une exploration dans ces contrées, les montagnes sont désignées sous le nom générique de *kong*.

Le mot chinois ou annamite *Hong Kong* est formé du mot : *Hoang* (partie de territoire) et du mot : *Kong* (caong), qui exprime l'idée d'élévation; l'îlot sur lequel s'élève *Hong Kong* est, en effet, un îlot montagneux et la ville elle-même est bâtie en amphithéâtre. *Kong* exprime également l'idée de grand; par exemple dans *Mékong*, qui signifie : fleuve grand, supérieur.

Le radical de ces mots *kong*, *koung*, *caong* est le mot *kao* ou *cao* (en haut) qui, en annamite, en mongol, en

ouolof et en mandé et, nous pourrions ajouter, dans toutes les langues a la même signification [1].

1. Les tribus mongoles des *Hézareh* ou *Hazarah* (les mille) sont établies dans l'Afghanistan depuis les temps les plus reculés, d'après certains auteurs. Au XIII[e] siècle, elles ont été soumises à une nouvelle invasion, sans doute de gens de même race. Ces flots humains n'ont pas dû s'arrêter dans l'Afghanistan; une partie a nécessairement poursuivi sa marche et pénétré en Afrique, par l'Égypte, chemin que des invasions précédentes avaient dû également prendre, au III[e] siècle, et à des époques antérieures.

Ces *Hézareh* ont plusieurs points communs avec les Peulhs ou les Mandé.

Les *Hézareh* vénèrent le serpent, qui est le gardien des trésors sacrés. Ils sont nomades, s'adonnent à l'élevage du bétail. Ce sont de très habiles cavaliers. Ils désignent les montagnes sous le nom de *koh*. Ainsi, *Koh y baba*, le père des monts; le nom de pays *Nangnahar*, qui signifie : les neuf rivières ou les neuf monastères (Reclus), peut être ainsi traduit en peulh : *naï*, neuf; *kana*, maisons; *ahar* ou *bahar*, fleuves. On trouve encore le mot *kao* dans *Hindou Koh*, montagne des Indous; dans Caucase (*kaou-Ka*), grande montagne des Grecs. On trouve des mots annamites dans leurs noms de tribus : ainsi *Aï mak* signifie, en hézareh, en mongol et en annamite : tribu principale; de *mak*, bourg, et *aï*, supérieur, qui dirige. De même, le mot *Taï mouri* ou *Taï cha*, prince, seigneur, vient de *taï*, le maître, celui qui dirige ; et *cha*, le chef, le supérieur; ou *chau*, la division territoriale; ou *mo*, le monceau de terre, ou *mou*, les hommes.

Dans l'Afghanistan, en présence de l'élément mongol, se trouvent d'anciennes tribus, de race aryenne, conquises par les Mongols et qui, repoussées de plus en plus de la plaine vers les hautes vallées, ont gardé relativement leur type pur et leur langue. Tels sont les *Fans*, les *Garis*, les *Wakhis*, etc. Ces tribus sont sédentaires, à l'exception de celle des *Tziganes*, qui est nomade. Dans un extrait des bulletins de la Société d'Anthropologie (séance du 18 avril 1889), nous trouvons un vocabulaire *wakhi* (habitant de Wakhane), où nous lisons : bois se dit : *ghouz*; maison, *khan*; mère, *nân*; grand'mère, *moum* (en annamite, *mou* est l'appellatif des vieilles femmes); cheval, *iach*; montagne, *kouh*; ruisseau, *der*; blanc, *ser*; le nombre neuf, *naöu*; le nombre mille, *hazar*, d'où vient la tribu des *Hazarah*. A l'exception de ces deux derniers, tous ces mots sont peulhs, ouolofs ou mandé et à la fois annamites.

Notons un rapprochement entre les mots *Garis* et les villes

L'une des tribus importantes des Mandé a formé les *Sarracolets* ou *Sérécolets*, qui disent que la signification de leur nom est : homme blanc. En mandé, les mots : coutume, impôt, contribution, paiement, cadeau, sont tous exprimés par le même mot *saalé* qui, par altération phonétique, se prononce également *sakhalé, sagalé.* — *Sa* étant le titre des rois son-raï; *lé* signifiant, en annamite, cérémonie, rites, coutume, habitude, le mot *salé* devait vouloir dire primitivement : coutume payée au chef *Sa;* d'où l'extension de cette idée à toutes les autres significations du même mot.

Les mots *sara* et *saré* ont pour étymologie : *ra* ou *ré*, qui est de la race de; *sa*, chef, roi; ils expriment ainsi l'idée de seigneur et enfin celle de « Blanc ». Pour nous, *Sahara*

Gao, *Garho*, du Niger, etc.; entre le mot *Wakhane* et les mots *Wakoré*, *Wangora* sous lesquels sont également désignés les *Mandé*; entre le mot *Tzigane* (habitants de Gane) et le royaume peulh de *Ghana*. La citation suivante que nous empruntons à l'ouvrage si remarquable de M. A.-H. Sayce, *Principes de Philologie comparée*, mettra encore davantage en relief les liens de parenté qui nous paraissent unir les *Peulhs* à ces *Hazareh*, c'est-à-dire à ces Mongols. « Dans ces dernières années, on a découvert en Perse des inscriptions de l'ère des Sassanides écrites, semble-t-il, en deux dialectes qu'on appelle généralement le *chaldéo-pehlvi* et le *sassanien-pehlvi*. Des transcriptions grecques y sont parfois ajoutées; grâce à elles, on a pu découvrir que ces dialectes inconnus ressemblent fort à la langue des livres encore conservés chez les Parsis de Bombay, auxquels on donne d'ordinaire le nom de *Huzwaresh* ou *Pehlvi.* »

Ajoutons, au sujet du radical *cao*, que ce mot n'indique pas seulement, chez les Annamites, une idée de hauteur. Il signifie surtout forme et, comme le mot hébreu *cav*, il sert à exprimer toutes les idées relatives de forme, de dimension : haut, bas, creux, rond, etc. Ainsi l'idée de creux et, par suite, celle de boîte, de maison, de contenance, sont renfermées dans les mots cave, caïque, cale, caque, cabas, calice, carafe, cavée (*vée*, chemin; *ca*, creux); canal, etc.; dans cabane, cage, cachot, cantine, etc.; l'idée de relief ou d'objet qui recouvre, dans cal, camée, gale; et dans caban, cape, cagoule, caro (chair); l'idée de forme, de dimension, dans cadre, carré, canne, cadène, etc.

signifie : plaines blanches (du mot : *sara*); de même que le mot *Sou dan* signifie en peulh, ainsi que nous l'avons déjà dit : *souf*, terre; *dan*, blanche, et que notre mot dent signifie : blanc, comme le serpent (*dan*). Les Mongols appellent aussi leurs princes : *serki*; les tribus mongoles de l'Afghanistan, les *Haoussa*, qui sont aussi des Mandé, appellent les leurs : *serki*. Les Ouolofs appellent *sérigne* les Chefs, les Marabouts. Le radical : *ser* existe encore dans le nom de : *sér-ères*. Le mot *Saracolet* ou *Sérécolet*, qui devrait s'écrire *sérécolé*, est traduit par ces indigènes : *séré*, hommes de couleur blanche. Le mot *zéro* est une altération du mot *sara* ou *sera*, blanc; c'est le chiffre qui exprime, dans la numération écrite, l'idée de : place nette, blanche.

Les mots *sa*, *se*, *sara*, etc., se retrouvent également dans presque toutes les langues avec ces diverses acceptions (de chef; de race supérieure); ou exprimant une idée d'élévation; notamment dans les mots hébreux Sara, Saul, Salomon, etc.; dans le mot Sarrasins (*sinh*, issus de : *Sarra*, race blanche); dans le mot *Sar* (mage); dans Sardanapale; dans tzar; dans sérail (*haï*, famille; *ser*, du seigneur); dans le mot qui sert à exprimer les montagnes, en espagnol; *sierra* (idée d'élévation), etc., etc. [1].

De même, les Annamites, les Ouolofs et les Peulhs ont donné au mot : *bak*, coutume, contribution, les significations qui précèdent et, par extension, celle de : couleur blanche et enfin celle de Blanc ; les Annamites et les Mandé ont opéré d'une manière analogue pour le mot : *Koy*, qui signifie : riche, grand, seigneur et, enfin, ce qui a la couleur blanche. Chez les Sérères *koy* a aussi la signification de singe, ce qui ferait supposer que ce mot n'est qu'une altération du mot *gor*, homme ou singe, dont il a été longuement question dans les pages précédentes.

1. Nous verrons que la racine de ces mots est *sa* ou *as*, serpent, blanc, brillant comme les *as*tres, *sa*cré et, par altération, *ta*, feu, sacré, qui a de l'éclat, qui produit de la chaleur, comme les astres.

CHAPITRE III

ORIGINE DES MANDÉ, PEULHS, FELLAHS, BERBÈRES MAURES, DES GAULOIS, ETC.

Considérations générales.

Les historiens arabes font remonter à l'an 776 de notre ère l'avènement du premier roi song-haï. A cette époque, rapportent El-Edrizi et El-Békri, les populations du Niger étaient païennes; elles adoraient un serpent. Un étranger, du nom de *Ka si*, tua le serpent et devint roi des Song-haï, avec le titre de *Za* ou *Sa* (en mandé, serpent) que portèrent, après lui, tous les successeurs de la même dynastie. En annamite, le serpent se dit également *sa* et *ran*, *zan* (d'où est venu le mot *ramper*, d'où est encore venu le mot *Iran* qui désigne les Perses, les adorateurs du Serpent); en outre les mots désignant le crocodile, le ver et, en général, tout ce qui rampe, a le même radical : *sa*; *sau* (notre mot *saurien* en dérive). Il

n'y a pas de doute possible sur la cõmmunauté d'origine de tous ces mots [1] et aussi, comme nous le ver-

1. Cette légende se rapporte évidemment à des faits remontant à une époque beaucoup plus reculée que celle dont il est question ci-dessus; l'exploit héroïque auquel elle fait allusion est attribué, par les habitants du Niger, à l'étranger *Ka si*, sans doute pour donner l'explication des mots *sa*, *zan*, qui précèdent, titres des rois son-raï.

Nous retrouvons, dans cette légende, la fable d'Hercule étouffant des serpents dans son berceau, terrassant les Saturniens, les Titans et l'hydre de Lerne; celle d'Apollon terrassant le serpent Python; celle de l'Écriture Sainte relative à Satan, l'Esprit tentateur (en annamite: *sa*, serpent; *tan*, détruit, anéanti), et les nombreuses légendes de l'Inde et de l'Asie dans lesquelles le serpent et le dragon jouent un rôle si considérable.

Comme toutes ces fictions mythologiques recouvrent une vérité, on peut penser qu'elles se rapportent à l'époque où la terre était peuplée de monstrueux reptiles contre lesquels l'homme a eu à combattre pour assurer sa sécurité et sa subsistance, et qu'elles personnifient ainsi l'homme primitif. Celui-ci, on le sait, adorait le soleil, la lune, les divers éléments, etc., qu'il comparait, selon son degré d'intelligence, à des monstres ou à des dieux (les Annamites font encore, aujourd'hui, précéder le nom du soleil, de la lune, du tigre, etc., du titre respectueux de *ong* : monsieur). Le serpent était, partout, l'objet d'un culte religieux dont les vestiges subsistent encore de nos jours dans un grand nombre de peuples de l'Asie et de l'Afrique : en Égypte, en Indo-Chine, chez les Mongols, chez les Dahoméens, etc. Toutes les nations se sont accordées à caractériser ces divinités par l'idée de puissance, de supériorité; puis par celle d'élévation, de grandeur, etc., sentiments dont la réunion servit ensuite à la qualification de l'Être suprême.

L'idée de ce culte primitif du serpent nous paraît aussi devoir être rattachée au culte des étoiles. Par le mot *sa*, les Annamites et les Soudanais expriment à la fois les idées de serpent, étoile, blancheur, éclat, puissance, divinité, adoration, vénération. Ainsi notre mot *salut*, qui devrait signifier : *sa*, serpent; *lut* ou *lua*, feu, lumière, éclat, a pris par extension ce sens de vénération; il sert, en effet, à marquer, à témoigner le respect, la vénération. Primitivement, à notre avis, le mot *sa* devait particulièrement désigner la voie lactée, dont la traînée scintillante a dû frapper vivement l'imagination des premiers êtres; sa trace sinueuse, tantôt brillant d'un

rons plus loin, sur la communauté d'origine de ces *Sa*, chefs des Song-haï, et des *Nâgas*, ou *Takkas*, ou

vif éclat, tantôt obscurcie, dans le mouvement incessant des nuées qui sillonnent le ciel, était pour ces derniers l'image du serpent, l'ennemi puissant qu'ils avaient à combattre sur la terre, livrant de perpétuels assauts au soleil et à la lune, c'est-à-dire aux autres divinités du firmament.

Ce qui nous confirme dans notre opinion, c'est que nous croyons voir la reproduction de cette idée, la représentation de cette lutte fantastique, dans la plupart des dessins annamites ou chinois où sont figurés des dragons; ceux-ci apparaissent ordinairement au milieu de nuages, qui semblent les soutenir, et livrent au soleil et à la lune de furieux assauts.

Nous citerons encore, à l'appui de notre assertion, le petit fait suivant qui nous revient en mémoire. Pendant notre séjour au Tonkin, nous prîmes à notre service un aquarelliste indigène, surnommé Gambetta, artiste d'un réel talent, qui a composé pour nous un certain nombre de scènes tonkinoises que nous présenterons sous peu au public. Fatigué de lui voir reproduire invariablement le dragon dans la même attitude, le corps aplati et allongé, nous lui demandâmes un jour de nous figurer cet animal, lové, dans la position du serpent qui est prêt à fondre sur son adversaire. Gambetta nous répondit que c'était là une idée d'Européen, car il ne viendrait jamais à l'esprit d'un Oriental de concevoir un dragon autrement que sous la forme et dans l'attitude qu'il lui avait données.

Nous trouvons, encore, cette racine *sa* ou *za* dans les mots hébreux : *day* (quantité, abondance); *jah*, l'un des noms de Dieu, qui a la signification de puissance; *zeus*, autre nom synonymique de Dieu, en Grèce; et le mot *za*, qui est un augmentatif dans la même langue; *phta*, nom de Dieu, en copte; *che*, *cha*, mots chinois et annamites ayant cette dernière signification et enfin les mots : *sa*, *sar*, *tzar*, *ser*, *sir*, etc., ayant la signification de : chef, seigneur, dans toutes les langues. On trouve ce mot *Ser*, avec cette signification, par exemple dans les mots *chêra* et *séra*, qui sont les noms des ancêtres des tribus scythiques dont nous venons de parler, et qui se disaient issues des Serpents.

Dans la liste des anciens rois de l'Abyssinie, on trouve souvent le prénom *za* ou *zo* propre aux rois pasteurs de l'antiquité la plus reculée. Ajoutons que le mot *sa* a une très grande analogie avec le mot sanscrit *sarpa*, qui signifie : serpent, le père (de la race); du mot : *s* (*r*) *ip*, qui exprime, dans cette langue, l'idée générale de ramper. Le serpent était encore

Sakas (les Saces), peuples scythiques, qui adoraient le serpent et s'en prétendaient issus. (Au nombre des *Sakkas* était la tribu des *Mallii.*) Le nom de Dieu, en sanscrit, est dérivé du nom de ces tribus scythiques : c'est *Tatcha*, ou *Satcha*, dans lesquels *tcha* signifie père, chef; *Ta* ou *Sa*, du Serpent.

En 1351, le territoire des Song-haï fut divisé en trois provinces; les sultans placés à la tête de ces dernières prenaient le titre de *Koy*, qui signifie : maître, seigneur, puissant, riche et aussi, nous venons de le voir : Blanc, etc., ainsi *Ouarraba Koy*, *Koma Koy*, etc. Or, le mot *koy* exprime, en annamite, les idées de force, de vigueur, de puissance, de quantité.

Enfin, en 1492, le chef song-haï *As-kia*, dont nous avons fait mention, étendit la domination de ce peuple sur toute la race des *Malinkés*.

Dans la langue des *Mandingues* ou des *Mandé* qui habitent le même pays que les *Song-haï* et qui ont la même origine, les mots : *mandi-nké*, *mandi-nga* signifient : gens des Mandé.

Ké, en annamite, veut dire : homme de, habitant de.... Ainsi *Ké o go*, habitant d'une île. *Kué*

désigné, en sanscrit, par un autre mot : *ahi*, qui n'a pas d'analogie avec *zan* ou *sa*, mais qui peut en avoir avec *as*, particule qui précède, également, le nom de certains rois des Song-haï, tel que : *As-kia*. Au nombre des rois éthiopiens qui régnèrent sur l'Égypte, l'un d'eux se nommait *Asphrt* (25e dynastie). Notons enfin qu'en bas breton le serpent se dit *hac* et *hags*, et que cet animal était adoré par les anciens Bretons, et qu'en français nous avons aspic, qui doit signifier : *as*, qui étreint, *pis*, les animaux.

exprime à peu près la même idée et signifie : patrie, pays [1].

Quant à *nga* de *Madi nga*, c'est probablement le *ngâ* des Annamites dont la signification est : glisser, tomber, et qui exprime ainsi l'idée de descendance, ou bien le mot annamite *ga*, celui, celui qui, ou enfin le mot *ga*, de la même langue, qui signifie *garçon*; *gars*, *gas*. — *Mandinga*, en annamite, signifierait ainsi : les descendants, les gens des Mandé.

D'autre part, en langue mandé, comme au reste en ouolof, le mot *ndé* signifie : pays de, endroit de... (Binger), ainsi *Dioula ndé*, pays des *Dioulas*. En annamite, cette expression serait donnée par le mot : *dao*, circonscription, ou par les mots : *dê*, *don*, qui signifient mettre au monde, fils, père, et indiquent ainsi l'idée de descendance, ou de gens faisant partie d'un même territoire; enfin ce *ndé* ne nous paraît être autre encore que le *ndzi* mongol qui s'écrit également *n'ki* et devient ainsi le *nké*, homme de..., dont il vient d'être question ci-dessus.

D'après le même officier, *Ma-ndé* signifierait : gens venant du pays où l'on adore le lamantin (*manatus*), désigné encore aujourd'hui sous le nom de *ma* par les Mandé.

Quel est ce pays? Les recherches que nous avons faites pour le déterminer nous ont, pensons-nous, pleinement éclairé sur ce point. Le lamantin existe,

1. Dans le mot *Ouriankés*, qui est le nom d'une tribu mongole, on retrouve le *khé* (gens de...) des Annamites et des Soudanais; les Berbères se servent également du mot *ké* pour exprimer : gens de.

on le sait, dans l'océan Indien, sur la côte occidentale d'Afrique et dans les Antilles sous le nom de *lamantin* ou de *dugong* ou *duyong* (en annamite, on a : *long* ou *zong* : dragon; *dou*, gagner, séduire, attirer par des caresses; c'est le nom de la sirène); il existe, paraît-il, aussi dans la mer Rouge; en outre, le phoque (en annamite, on a : *phuon*, nom de poisson), qui est de la même espèce que le lamantin, sinon scientifiquement parlant, au moins comme apparence extérieure, est répandu à peu près dans toutes les mers, de préférence dans les mers polaires. Enfin on a découvert, sur plusieurs points, dans le midi de la France, des fossiles de lamantin et de dugong et, dans la caverne de Duruty, à Sordes (Landes), un lamantin gravé sur un caillou.

Le nom, dit Buffon, sous lequel les naturels de l'Amérique désignaient le lamantin est *manati* qui, on le voit, a la même racine que le mot *mandé*. D'après quelques voyageurs, les nègres de la Guyane française et les Malais, en parlant de cet animal, le désignent par le terme de *mama-di — l'eau* (*di* est un mot annamite qui signifie : aller); *mama*, mère, femme; *di — l'eau*, qui va à l'eau; c'est le poisson femme des Espagnols, des Portugais; ce sont les êtres fantastiques, moitié homme, moitié poisson, des Grecs et des Romains (tritons, sirènes, etc.). Le nom de *manati* sous lequel le lamantin est désigné, en Amérique, est, paraît-il, emprunté aux Espagnols et serait une corruption du mot *mano, mana*. Les Espagnols doivent tenir ce mot des Maures ou des Berbères qui le tiennent des Mandé ou l'ont pris à la même source que

ces derniers. En tout cas, les Peulhs nous le disent, le lamantin était l'animal fétiche, vénéré, d'un peuple habitant le nord de leur pays; car son nom, en langue ouolove, *lereou*, signifie : *lê*, vénéré, chose ou être fétiche; *reou* (le Nord, en peulh) [1]. D'autre part, le

1. Nous ne croyons pas qu'il puisse y avoir de doute sur cette étymologie; nous trouvons de même, en ouolof, que l'hippopotame, qui se dit *leber*, signifie également *lé*, animal fétiche, *ber*, d'une tribu de pâtres et d'agriculteurs et aussi de marchands. Nous sommes mis ainsi sur la trace de l'étymologie d'un certain nombre de mots dont l'origine était inconnue, par exemple de celle du mot lièvre, *lepus*. Comme nous l'avons dit pour le mot poulet, le mot *lepus* signifie que cet animal est le fétiche, le tenné d'une nation; *lé*, fétiche; *pou*, animal; cette nation est, croyons-nous, les Bretons, car nous savons, par Jules César, que les Bretons ne mangeaient pas la chair de certains gallinacés ni celle du lièvre; en ouolof, le lièvre se dit *leg*; il paraît désigner ainsi également l'animal fétiche particulier à ce peuple qui aurait eu le même fétiche que les Bretons. Quant au mot : *lapin* ou *lapis*, il doit signifier : *pis* (en sérère, même signification que *is*, *sou*, *pou*, *animal*), *la*, extraordinaire, inconnu, ou bien *la* ou *lé*, fétiche.

Le mot *lépreux* n'a-t-il pas aussi une signification de *preux* (même racine que nos mots preux, prêtre, etc.), et *lé*, vénéré? Si les lépreux ont inspiré à la plupart des nations et principalement aux Sémites, une horreur et une épouvante considérables, ils étaient, au contraire, dit l'historien Josèphe, l'objet d'une vénération toute particulière dans plusieurs contrées orientales.

Enfin, le nom de ville : Bethléem pourrait être ainsi décomposé : *bé*, jeune, nouveau-né; *lé*, qui est vénéré, qui est adoré; *em* n'a que ces deux significations : frère cadet, ou bien, doux, qui cause de la joie, de l'enchantement. Ce nom semble ainsi avoir été crée, au moyen de vocables annamites, après la naissance de Jésus-Christ, pour perpétuer le souvenir de cet événement. En réalité, Bethléem est le lieu où le grand roi David était né, et celui où, d'après la croyance universelle des Juifs, devait naître également le Messie, fils de David, auquel des représentants des peuples lointains viendraient, dès sa naissance, rendre hommage, et apporter des présents.

C'est pour ces motifs que la légende fait naître Jésus-Christ à Bethléem au lieu de Nazareth, qui fut cependant le véritable lieu de la naissance du Christ. (Renan.)

mot *ndé* désigne, en ouolof, les pays du Sud, ceux par lesquels sont venus les étrangers, les Mandé. Le pays de ces derniers est donc situé au nord du pays d'origine des Peulhs et au sud du pays des Ouolofs.

Or, les *Ouolofs* et les autres races qui peuplent aujourd'hui le Soudan occidental ont séjourné longtemps dans l'intérieur de ce continent, avant d'atteindre les points qu'ils occupent actuellement; de toutes ces indications, on peut déduire que la position du pays des *ma*, dont les Mandé se disent venir, serait le haut Nil, la haute Égypte. Et, en effet, cette contrée est appelée *Saïd*, pays des *Sa*, par les Arabes; quant à l'Égypte, elle est nommée *Mahs* par les Arabes; *Ma* est encore le nom d'une déesse égyptienne, fille du Soleil, à laquelle on attribue un rôle dans les jugements funéraires; on la représente parfois avec des ailes qu'elle étend en signe de protection. En outre, comme un écrivain l'a avancé, le *Sphinx*, adoré par les anciens Égyptiens, ne serait-il pas ce même lamantin? En tout cas, le mot breton *Maour*, qui signifie Éthiopien, lève tout doute sur l'origine de ces *our*, ou *gour*, gens de; *ma*, du pays des ma. Ce pays est la haute Égypte, l'Éthiopie; et les Mandé sont d'anciens Éthiopiens.

Ce résultat acquis, il est tout naturel de se demander si l'Égypte ou l'Éthiopie est le berceau de la race mandé ou seulement le point de départ de l'une des migrations de cette dernière race.

Cette question nous paraît présenter une assez grande importance, car elle se rattache à celle de la recherche du berceau de la race humaine. Certaines

croyances populaires ne font-elles pas descendre, en effet, l'homme, du lamantin? L'on retrouve cette croyance en Chine : les règnes des trois *Hoang*, de l'époque préhistorique, comprennent d'abord le règne du serpent à visage de fille, sans doute le lamantin, puis celui du dragon à pieds de cheval, puis celui du reptile à tête humaine. Rapprochons ces croyances de l'opinion émise par quelques savants que la nation égyptienne serait la plus ancienne de toutes les nations du monde et que la nation chinoise ne serait autre qu'une colonie égyptienne [1].

Nous n'avons pas la prétention de prononcer dans un pareil débat.

1. Dans un mémoire de 1764, de M. de Guignes, cette opinion est ainsi soutenue: « Toutes les langues et tous les caractères descendent des Ethiopiens. Ainsi les Grecs ont d'abord écrit de droite à gauche. » (Il en fut de même des Chinois. — Note personnelle.)

« Diodore de Sicile nous apprend que les Égyptiens tenaient leurs lettres des Éthiopiens.

« La manière figurative de représenter la parole, employée chez les Égyptiens et les Chinois, est celle des premiers hommes; or, il y a concordance d'écriture figurative chez les Ethiopiens, les Phéniciens, les Hébreux, les Samaritains et les Chinois.

« Les Chinois, dit encore M. de Guignes, ont un très grand nombre de mots égyptiens. » (On pourrait dire également que ce sont les Égyptiens qui ont emprunté aux Chinois un grand nombre de leurs racines. — Note personnelle.)

« Les listes des princes données par les Chinois et toute leur ancienne histoire peuvent servir à éclairer les antiquités égyptiennes et à répandre un grand jour sur l'histoire générale du monde, surtout si l'on y joint l'explication des hiéroglyphes que nous voyons partout sur les monuments. » (Nous sommes du même avis et nous croyons que l'étude des racines annamites et chinoises peut donner la solution d'un grand nombre de problèmes de linguistique générale, mais ce n'est point une preuve de l'ancienneté de la langue égyptienne sur ces deux langues. — Note personnelle.)

Nous pensons simplement que les Mandé, qui ont dû constituer, à une certaine époque, le fond de la population égyptienne, ont occupé ce pays à une date dont le souvenir n'a pas été conservé dans l'histoire, et qui serait antérieure encore à l'arrivée des Fellahs en Égypte. Les Mandé, race intelligente et d'une telle aptitude pour le commerce qu'on peut les assimiler, sur ce point, aux Phéniciens, aux Chaldéens et aux Chinois, n'ont pas de monuments écrits de leur passé. Au moment de leur départ d'Égypte, en fuyant, sans doute, devant une horde de conquérants, qui étaient probablement ceux qui sont devenus les Fellahs, ils eussent emporté, avec eux, ne fût-ce que dans le but de faciliter leurs relations commerciales, l'écriture, si cette dernière eût été déjà connue à cette époque. Nous déduirons donc de ce qui précède, que ces tribus ont dû émigrer de l'Égypte à une époque très reculée.

Un fait, en tout cas, que nous croyons avoir démontré, c'est la parenté de la langue des Mandé avec la langue annamite et, par conséquent, avec la langue mongole d'où, dit-on, celle-ci découle ou, pour parler plus exactement, qui a la même origine que la langue annamite. Nous appuierons encore cette assertion de l'énumération, à la fin de ce chapitre, de quelques similitudes de mœurs et de traits ethnologiques chez ces races. L'origine première des Mandé est donc, pour nous, la même que celle des Mongols, des Annamites et des Mèdes (Madaï; gens de *ma*, de race supérieure).

Ce que nous croyons pouvoir encore avancer, c'est

que le mot *ma*, lamantin, n'est qu'une spécialisation du vocable annamite et chinois : *ma*, qui présente un groupe de significations au nombre desquelles on peut faire entrer celle du mot : lamantin. En effet, *ma*, dans ces deux langues, a, entre autres significations, celle de cheval et, par cheval, nous croyons qu'il faut entendre ici l'idée de fauve dans son acception la plus étendue; fauve de terre aussi bien que fauve de mer. Or, le lamantin et le phoque ne sont-ils pas appelés aussi bœufs, veaux, lions marins? Ne trouvons-nous pas la racine *ma* dans les mots : mammouth, mastodonte, mamelle? dans le mot générique : mammifère? et enfin dans le mot latin *mango*, palefrenier; *go*, homme; *ma*, de cheval? Pour nous, le pays des *ma*, des mammifères, des fauves, est aussi le pays des *ma* (plants de céréales, en annamite), c'est-à-dire : le pays des premières cultures.

Ce point de départ va nous permettre de trouver l'étymologie d'un grand nombre de noms de familles et de mots très usités dans le Soudan et dont le sens avait, jusqu'ici, échappé aux philologues et aux ethnologues [1].

1. En prenant le mot *ma* dans son acception la plus générale, dans différentes langues, on peut dire qu'il signifie : *ma*, mère, maman ; *ma*, êtres animés ; *ma*, fauves, principalement mammifères ; *man*, homme, homme de cheval, chef ; *ta ma*, lance ; *ma*, céréales ; d'où le mot breton *malna*, mil ; *maï*, houe (d'où le mot breton *marre*, charrue) ; *ma*, eau ; *ma*, sel ; *ma*, esprits, fantômes ; *maqui*, esprit du mal ; *ma*, tombeau (d'où le mot breton *mane*, sépulcre) ; *mao*, vite, *maou*, sang, etc., c'est-à-dire tout ce qui se rapporte aux premiers besoins de la vie et aux premières idées de l'humanité. Presque tous ces vocables sont annamites.

Le mot *mat* a également, en annamite, une signification

Origine des noms des tribus mandé : Samankhé, Malinkhé, Bambara, etc.

La race mandé se subdivise en sept grandes branches : 1° les *Sama nkés*; 2° les *Mali nkés*; 3° les

qu'il est bon de rappeler ici; il signifie : figure du soleil et aussi soleil; et *matz* signifie : produire; il y a, nous semble-t-il, une analogie de sens entre ce qu'exprime le mot soleil : source de chaleur, de vie, de production, etc., et la plupart des significations que nous avons données du mot *ma*.

Un mot composé annamite, le mot *ma qui*, signifie : *ma*, être, esprit, fantôme; *qui*, méchant, extraordinaire, phénoménal; *ma qui* signifie démon, diable. Rapprochons ce mot du mot français *maki*, employé comme terme générique d'une famille de singes qui habitent Madagascar, l'Afrique méridionale et l'Asie australe. La tribu la plus importante de cette famille se nomme *lémur*. En annamite, *lémur* signifie : *mu*, femme (appellatif des vieilles); *lé*, adorée : dans le mot annamite *ca mu*, le vocable *mu* a la signification générale de poisson et désigne en même temps une espèce particuliére de poisson. L'on est ainsi amené à se demander s'il ne faudrait pas voir dans l'animal *lémur*, un poisson-femme adoré, c'est-à-dire le lamantin, ou une variété de ce dernier que la tradition rattacherait à la famille du maki, du singe. Le mot Madagascar se décomposerait alors ainsi : *gas*, gens, descendants; *da*, du pays; *ma*, des ma (lamantin ou lémur), ou *Ma-daï*, des Mèdes On retrouve, en effet, ces Mèdes ou Scythes dans les Sakalaves, habitants de Madagascar (*Saka*, adorateurs du serpent; *Saces*, *Scythes*; *law*, errants, nomades, en annamite et en peulh).

Ce mot *ma* a encore servi de nom à un certain nombre d'empereurs de Chine. C'est également le nom de la déesse védique *Manou* (en annamite, *nou*, femme; de *Ma*); *Manou*, l'Etre androgyne engendré par l'Etre suprême, et le rénovateur de la race humaine détruite par le déluge.

L'Égypte, le pays des *ma*, lamantins, a été aussi, dès la plus haute antiquité, un pays de céréales et d'élevage de bestiaux ainsi que son nom l'indique : *Aygyptos* (en annamite, *aï*, qui aime; *gy*, ou *gay*, ou *gua*, les chevaux (les fauves), *to*, nombreux, de grande taille).

Un autre peuple, venu d'Arabie, qui régna sur l'Égypte, de l'an 2100 à l'an 1700 avant Jésus-Christ, marque également, par son nom, les *Hyksos*, que cette contrée était habitée par

Bambaras ou *Bammanas*; 4° les *Sa mokhos*; 5° les *Sousous* ou *Sosos*; 6° les *Soni nkés*; 7° les *Son-raï*. Passons ces noms en revue; nous consacrerons ensuite une étude particulière aux : 8° *Pouls* ou *Foulbés*; aux *Berbères*; 9° aux *Dioulas*.

SAMA

1° *Sama*, en mandé, signifie éléphant. Ne serait-ce pas là un nom composé que les Mandé auraient donné au premier éléphant qu'ils aperçurent, nom qui signifierait *ma*, cheval; *sa*, serpent (nom donné à la trompe); animal ayant la forme du cheval et du serpent? Ces deux mots sont du pur annamite; nous l'avons dit : *ma* signifie cheval ou quadrupède ou fauve et *sa*, serpent; ou encore *sama* signifierait-il : le roi des fauves? En mandé, *sama nké* désigne, en tout cas, les gens qui ont pour tenné, c'est-à-dire qui adorent l'éléphant. Nous avons déjà donné l'étymologie du mot français éléphant : en ouolof, *phas* ou *fas*, cheval; fauve; *élé*, qui est élevé.

Les Mandé, qui ont été obligés de forger un mot (le mot composé *Sama*) pour désigner l'éléphant, ne connurent donc pas cet animal au moment de la formation de leur langue : il n'en est pas de même des

des races de pasteurs (en annamite, *hien*, illustre, roi, ou *hiep*, réunion, rassemblement; *sos*, de fauves). Ajoutons que la langue annamite semble avoir conservé trace du rôle d'oppresseurs que les Égyptiens attribuent, dans leur histoire, à ces conquérants; en effet *hiep* signifie aussi : opprimer; tandis que les Coptes ont donné au nom de ces derniers un sens de mépris; ainsi, dans leur langue, *hy* signifie lié, attaché, captif, signification que contient également le mot annamite *hé*.

Annamites qui lui ont donné le nom de *Voï*, roi. Ces derniers, de leur côté, en donnant le nom de *Ca voï* (le roi des poissons) à la baleine, montrent qu'ils n'ont connu ce cétacé qu'après la formation de leur langage monosyllabique. Ce détail tendrait à faire supposer que, primitivement, les Annamites étaient des *terriens*; que leur pays faisait ainsi partie d'un continent probablement submergé dans quelque cataclysme; et qui n'était autre que la terre de Lémurie[1].

1. Constatons un rapprochement avec les Mongols. Le mot : *Chamane*, venant du mot sanscrit : *samana*, est le nom du prêtre mongol. L'une des tribus mongoles se nomme : *Samagers*. Enfin, *samas* est un mot chaldéen qui signifie : soleil (*sa* ou *ça*, demeure ou chef, en ann. et *mat*, du soleil). Ce dernier mot a une composition identique au mot *Ormatz*, qui en langue persane signifie : Dieu. *Or*, ou *O*, demeure; *matz*, du soleil; ou *matz*, produire, qui est la source de production. Dans ces différentes significations du mot *sama*, on trouve toujours l'idée de grandeur, de supériorité.

Ajoutons qu'un des idiomes de la langue des Caraïbes s'appelle tamanaque, altération du mot *samana*.

Dans un ouvrage remarquable de Mgr Fr. Laouenan, *le Brahmanisme*, nous lisons que l'appellation de Samanéens a été donnée aux prêtres bouddhistes pour avoir osé vivre dans la nudité la plus complète. Ils avaient pris le nom de *Sramana*, qui veut dire ascète. La nudité de certains d'entre eux aurait fait changer ce nom en celui de *Sâmana*, qui signifie éhonté. C'est principalement sous ce dernier nom qu'ils ont été connus des écrivains grecs et latins. Strabon, dans le premier siècle de notre ère, les appelait *Germanes*; Porphyre, *Samanéens*; Clément d'Alexandrie, *Sarmanes*. De *Sramana* et de *Samana* viennent *Samana-Gautama*, qui est le nom de Bouddha, en Birmanie; *Cha-man*, *Cha-men* ou *Cha-muen*, par lesquels on désigne les prêtres tartares; *Chamanisme*, qui sert à dénommer la religion encore régnante chez les Mongols, les Mandchoux, les Kalmouks, les Ostiaks, les Vogoules, etc. Les Mandchoux écrivent *Samann*, ou *Saman*; les Téléoutes, *Kam*, *Kammea* ou *Ghum*.

En réalité, comme nous le ferons voir plus loin, tous ces noms contiennent les radicaux *sa*, *ser*, *ga* et *ka*, qui indiquent que les tribus qui les portent adoraient anciennement le serpent, et qu'elles descendaient toutes de Noé.

MALI

2° Dans *Mali* qui désigne l'hippopotame, en mandé, on trouve également le mot : *ma*; le mot *li* pourrait être une altération du mot annamite *lê*, qui signifie : rite, cérémonie, objet vénéré; cela est d'autant plus probable que, dans certains auteurs, le mot *mali* est écrit *mallé* ou *malé*. Chez les Malinkés, l'hippopotame est, en effet, l'animal sacré par excellence. Ou bien *mali* signifierait-il encore : *li*, chef; *ma*, de fauves, de tribus, conducteurs de fauves, de cavaliers? Une corrélation doit évidemment exister entre ces Mandé-Malinkés et les Somalis de la côte orientale d'Afrique; *so* signifiant : pays; *mali*, de *mali*, nom du chef de la tribu des Malinkés, ou malé, des gens qui adorent l'hippopotame. Il doit en être de même entre les Mali et les indigènes de la province de Malli ou Mallii (Inde), qui faisaient partie de la tribu des Takkas ou Sakkas (anciens Scythes) et dont la race adorait le grand Serpent (*Sa*, serpent; *Ka*, grand).

BAMBARAS

3° Dans le mot : *Bambara*, que les indigènes prononcent aussi *Bamana*, nous trouvons de même : *ma*, cheval, quadrupède, animal; *ba*, de rivière; nom donné, par les Mandé, au crocodile. Cet animal est, en effet, désigné, chez eux, par le mot : *bama*, et est adoré par les *Bambaras* [1]. *Na*, comme le mot *ra*, voudrait dire de la *race*, de la *famille*, etc.

1. Les Berbères appellent le caïman : *noroua*; les Peulhs, *norwa*, *nordi*, expressions qui, en annamite, signifient : *oua*, *wa*,

SAMOKHOS

4° Les *Sa mokhos* sont les gens de *Sa*, de la race, de la famille des *Sa*; *mokho* ayant, en annamite et en mandé, la signification de notables, aïeux, gens de...[1].

SOUSOÛS OU SOSOS

5° Les *Sousous* ou *Sosos*. En mandé, en berbère, *so*, *is* et *sou* signifient : cheval (fauve), village, endroit; *sousou*, ou *souso*, ou *soso* aurait ainsi la même signification que *ma ndé* et signifierait : du village, du pays des chevaux (*so*, en annamite, voulant dire également : lieu, endroit, ou bien issu de... du mot *sinh*, engendrer). Notons ici que les Maures sont appelés, par certaines tribus mandé, *soura*, mot qui a la même signification que *souso*. (*Sou*, *ra*, de la race des Sou.)

qui désire; *di*, qui va; *nor*, dans l'eau; ou encore : *oua*, désirer, être avide de, et, par extension, à qui il faut; *nor* ou *nuok*, de l'eau; chez les Sérères, caïman se dit : *fa nokh*; c'est absolument la même signification que *oua*; ce dernier vocable devenant *va*, *fa*; c'est l'étymologie de notre mot : il faut, falloir, que l'on traduit au reste, en ouolof, par le mot *war*, obligatoire. *Fa*, par extension du sens du mot *wa*, qui désire, qui aime, qui suit, a pu devenir le mot *fas*, fauve, des Ouolofs.

1. Une des tribus mongoles se nomme : les *Samoyèdes*. *Mokho* est aussi un mot provençal qui, comme moricaud, est probablement un vestige de la domination des Maures en Provence, et nous met ainsi sur la trace de la signification du mot : maure, qui pourrait vouloir dire, *mo*, homme; *rao*, errer çà et là, ou *ré*, déplacer; en mandé, *raï*, berger, c'est-à-dire : un berger, un nomade. Si l'on s'en tient aux mots ouolofs, on trouve : *re*, dans *reo*, nord; maure; homme qui habite au nord du pays des Ouolofs; enfin si l'on consulte les vocables annamites on a : *mo*, moi; homme; *mo*, nuit, obscur, et, par extension, de couleur foncée; ou encore *mau*, couleur, c'est-à-dire homme de couleur.

Ce mot *Soura* est à rapprocher du mot *Soudra* ou *Soura*, par lequel furent désignées, par les Aryens, les tribus aborigènes de l'Inde, subjuguées par ces derniers. Notons encore que le mot *sousou* a, en annamite, la signification de : gens qui portent la chevelure en désordre; c'est bien le cas des Maures.

En annamite, le cheval a un autre nom que *ma*, c'est *n'gua*; mais on trouve encore, dans cette langue, le mot : *sou*, par exemple dans *sou tou*, où il désigne particulièrement le lion. Comme *tou*, dans le langage des *Muong* de l'Annam, est employé à titre d'affixe générique des animaux; comme, en annamite, *thou* a la signification d'homme, de femme et aussi cette signification générale d'être animé, de rassemblement, etc., *sou*, dans *sou tou*, est, croyons-nous, le mot explicatif (fauve); au reste, *sou*, *tou*, *fou*, *pou*, *hou* (animal chez les Hébreux) et *bou* (animal chez les Arabes), sont des altérations du même mot qui signifie : être animé ou fauve.

Nous ne connaissons pas le tenné des Sousous, c'est-à-dire l'animal qu'ils adorent et qui est à la fois leur bon et leur mauvais génie, mais nous savons (Binger) que celui des *Diaris*, qui sont de la même famille que les *Sousous*, est bien le lion, le fauve par excellence; *Ouarraba*, nom sous lequel les chefs diari sont désignés [1].

1. Dans la basse Soungari, il existe un village mandchou du nom de *Sou sou* appartenant à la tribu des Goldes. D'après ce nom, on peut déduire que ce village appartient à une tribu de pasteurs.

SONINKÉS

6° Les *Soninkés*, qui sont une famille des *Sousous* ou *Sosos*, signifieraient : *nké*, gens de; *ni* (en annamite et en mandé, enfant, petit) (*nit*, en ouolof, gens de..., de la famille de...), descendants de..., *so* ou *sou*, des hommes qui s'appellent *sou*, c'est-à-dire des *Sousou* ou bien des *Soura* (des Maures); ces derniers constitueraient ainsi la famille mère des *Soninkés*.

SON-RAÏ

7° Les *Son-raï* sont, nous l'avons déjà vu, une branche des Mandé; les étymologies qui précèdent nous indiquent qu'ils sont de la famille des *Sousous* ou des *Souras*, c'est-à-dire des Maures.

POULHS, FOULHAS, FOULBÉS. LEUR PARENTÉ AVEC LES BERBÈRES (ZANAGHA); AVEC LES GAULOIS; AVEC LES TZIGANES; AVEC LES GALIBIS, ETC.

8° Les *Peulhs*. — Il n'est pas de peuple dont l'origine ait donné lieu à plus de recherches que le peuple peulh.

Ahmed Baba nous apprend que, dès le IVe siècle, les *Peulhs*, *Poulhous*, *Foulbés*, occupent le *Ghanata*. « Le Ghanata, dit-il, fut fondé environ trois siècles avant l'hégire par Wakayama-Mangha. La famille régnante était blanche. »

Ces *Foulbés* occupaient les régions à l'est et à l'ouest de la grande boucle du Niger; à l'ouest, le Ghana; à l'est, l'Haoussa.

En 1499, le chef son-raï *Askia* s'empare de leur empire ; les *Foullani* (*ni*, enfants, de Foulha), c'est-à-dire les Foulbés se dispersent alors et vont former les États poulhs du *Fouta* sénégalais, du *Khasso*, du *Fouta Djallo*, du *Ghanadougou*, etc. On trouve le radical *gha* ou *goua*, dans tous les noms des pays occupés par eux : *Ghana*, *Ghanata*, *Baghéna*, *Gouana*, *Gouaniadiaka*, etc. On le trouve également dans le cap *Ganaria* situé au sud du Maroc, ainsi que dans le mot *Canarie* qui, primitivement, s'écrivait *Ganaria*, île qui est habitée par d'anciens Berbères ou Peulhs, en un mot par des individus de race blanche (*ri*, descendants de... Gana). On le trouve dans le *Canada* (*Ganada*) (terre de Gana) et, enfin, on le trouve encore dans Gaël; dans *Galli*, les *Gaulois*; la Gaule et le pays de Galles, colonies qui, dans notre opinion, ont été fondées par des tribus qui ont le même lieu d'origine que celle qui a fondé l'empire de *Gana*.

Le fondateur de l'empire de *Ghana*, nous l'avons dit, est *Waka*; c'est un *Ouakoré*, ou *Wakaré*, ou *Wangara*; c'est par ces différents noms que les *Haoussa* désignent actuellement encore les Mandé, montrant ainsi qu'à leurs yeux un lien de parenté unit les *Foulbés* aux *Mandé*, ou tout au moins à quelques tribus de ces derniers.

Or, si nous nous reportons au mot afghan : *assaka*, que nous avons déjà mentionné, mot qui, en sanscrit, s'écrit *asvaka*, et qui signifie : cavalier, nous pouvons en déduire que ces *Foulbés* et leur chef, le fondateur de l'empire de Ghana, ont la même origine

que ces *Asvakas*, que les *Wakhanés* (Wagana), de l'Afghanistan [1].

D'autre part, dans le mot *Afghanistan* [2], nous avons *Ghani*, fils de *Gha*; ou *Ghana*, race, plaine, pays des *Gha*, des gens qui ont pour tenné l'animal *Gha*. Or, en arien, *ghy* et, en annamite, *gua* signifient cheval. *Ghana* signifierait donc aussi : pays des chevaux, pays des fauves; c'est le synonyme des mots : *Diamâ*, nom d'une tribu mandé, que les Mandé appellent aussi Gaman et Mandé. De même, *Tzigane*, qui est le nom d'une tribu aryenne, nomade, signifierait : *hommes de Gana*.

Ajoutons que le mot berger se dit, en sérère, *kaï nak* (chef de *nak* ou *nag*, bétail) et qu'en soninké, il

1. *As*, synonyme de *sa*; *waka*, voulant sans doute signifier *war*, monter; aimer à être; *Kao*, au-dessus, en haut, sur (les animaux); *war* a dans les langues du Soudan le sens de : monter; ainsi *war fas*, monter à cheval, de *wa*, en annamite, qui est avide, à qui il faut; ou bien *ou-a*, demeurer; être; habiter avec; ainsi *war fas*, qui est avide de, qui aime les fauves; expressions qui ont le sens général de aimer, monter, conduire, dompter les fauves. Nous retrouvons le mot *waka* dans les *Wakouri*, nom d'une des tribus qui habitent la région des lacs Nyanza.

Vaka, dans un grand nombre de langues, signifie bœuf, bétail, *vache*; le mot *asvaka* a ainsi une signification générale de chef, conducteur de troupeaux, c'est-à-dire cavalier, pasteur.

Nous retrouvons ce même mot dans les noms *Wak*, *Waka*, *Wakayo*, donnés à l'Être suprême par la tribu des *Gallas* (Abyssinie), dont l'origine est encore, selon nous, la même que celle des Ghana, Berbères, etc. Dans la langue de cette même tribu, *Wak*, *Wakayo*, signifient également le ciel; expression analogue à notre expression : monter au ciel; *wa*, monter; *kao*, en haut; ou bien *wa, oua*, demeurer; du mot annamite *ou*, demeurer; être; *kao*, au ciel.

2. Afghanistan peut être ainsi décomposé, en annamite : *ni*, enfants; *Gha*, de la tribu qui s'appelle *ga*; *tan*, finis, épuisés, dispersés, en fuite.

se dit : *nagana*, mot que l'on peut ainsi décomposer : *na*, gens; *naga*, du bétail, de pasteurs; qu'en berbère, berger se dit *raï*; qu'en ouolof, berger se dit : *samma* (chef, conducteur de *ma*, fauves); que les mots : Berbère, Maure et tributaire, s'expriment, dans plusieurs dialectes soudanais, par le mot *za nagha*, qui signifie : *za*, chef (ou serpent); *nagha*, de pasteurs; ce qui nous montre bien que toutes ces races étaient essentiellement des races de pasteurs.

ZANAGHA. — Arrêtons-nous un instant sur ce mot *Zanagha* (Sénégal).

Ce nom de *Za-Naga* nous met sur la trace de l'origine d'un certain nombre de tribus soudanaises. Dans l'ouvrage *le Brahmanisme*, déjà cité, nous lisons qu'il existe encore aujourd'hui sur différents points de l'Inde, une tribu de *Nâgas*, qui prétend descendre du grand Serpent. Cette tribu des *Nâgas* est une division de la race des *Chêra* ou *Sêra* (à rapprocher du mot Sérère). A une époque qu'on place vers le VIe siècle avant J.-C., un essaim sorti de la ruche féconde des Scythes, traversa l'Indus et se répandit dans les plaines de l'Indoustan. Ces envahisseurs s'appelaient *Takkas, Tak shakas* ou fils du grand Serpent[1]. Sous la conduite de leur chef *Sêcha Naga*, ou le serpent *Sêcha*, ils parcoururent l'Indoustan, se mêlèrent peu à peu et se confondirent avec les autres races qui habitaient ce pays. Ces *Nâgas* sont cités parmi les premiers adeptes du bouddhisme (en l'an 317 av. J.-C. ils avaient tous embrassé cette religion). Ils

1. En annamite et en mandé, Taka ou *Saka* signifie aussi serpent grand.

jouent un grand rôle dans les légendes bouddhistes; ils y sont représentés comme agissant sous la forme de serpents, pendant la nuit, et reprenant la forme humaine pendant le jour.

Ces *Nâgas* combattirent et détruisirent, vers la même époque, une autre tribu de *Nâgas* appelée les *Gandarbas*. Ces Gandarbas ne seraient autres que les habitants de *Candahar*, dans l'Afghanistan. Ces *Nâgas* étaient principalement répandus :

1° Dans l'Inde citérieure, c'est-à-dire dans la partie orientale de l'Afghanistan (partie située entre le Caucase indien et l'Indus). Au nombre des États de cette contrée se trouvaient la province de Naga *Sahara* (province actuelle de Jellalabab) et la province de *Gandara*, qui comprenait tout le pays arrosé par la rivière de Caboul. Le nom de sa capitale était : *Poush* kalavati, ou *Peu* kélaotis, ou *Peu* kélas (c'est la ville actuelle de Hasti *naga*). Massaga était l'une des villes fortes de cette province.

2° Dans le pays des *Taki*, qui forme le Pendjab actuel. Ce pays comprenait, entre autres États, le Takshalika (le Taxile des historiens d'Alexandre) : avec Taxila (aujourd'hui Shan-Dhéri) et Singhapura (Kétas) comme villes principales; la province des *Sudraki*, ou *Sudras*, ou *Suras* (*Soura*, même nom que les Maures), tribus des Takkas; la province des *Mallii*, autre tribu des Takkas.

Nâgas, *Sakas*, *Ganda*, *Soura*, *Séra*, *Peu-Kélas*, *Massa*, sont tous des noms de tribus ou d'États du Soudan. En outre *soura* est le synonyme de *toura*, Touranien, Scythe, Mongol.

GENS DE GHA : AFGHANS; GAELS; GALLI, ETC.

Poursuivons nos recherches.

Les indigènes de l'Afghanistan appellent leur contrée *Pachtanah* et leur idiome : *pouchto, poukhtou* (Reclus). Nous trouvons encore une fois, dans ces noms, le cheval (ou plutôt le fauve) sous une nouvelle forme : *Packtana* est, pour nous, le synonyme de *Yaktana*, mot qui, dans la langue afghane, signifie : pays du cheval (de *yak*, cheval); *tha* signifiant : qui est rendu à la liberté; signifiant mauvais; c'est probablement un qualificatif qui indique les animaux à l'état sauvage. Quant aux mots : *pouchto, poukhtou*, nous y voyons le mot : *poutchou* ou *poutjou*, qui en peulh et en berbère signifie : cheval; de *pou*, générique des animaux; *chou*, altération de *sou*; d'où le mot *iche*, *is*, autant de vocables par lesquels les fauves étaient primitivement désignés, d'après ce que nous pouvons conclure de toutes nos recherches [1].

1. Dans les mots *poutchi*, *poutjou*, *pouchio*, qui signifient cheval, fauve, en peulh, on trouve en effet le radical *ch* qui, en français, en annamite, en berbère, en sérère, en mandé, etc., semble être le vocable des fauves ou, pour mieux dire, s'il nous est permis d'employer ce mot, la *phonétique* de tout ce qui constitue la tribu particulière de nomades demi-agriculteurs; *cha*, père, patriarche; *chac*, acheter; *chay*, courir, brûler; *cham*, nom d'une peuplade nomade; *chan*, paître; *chen*, épis; *cheo*, chevrotin; *chet*, mourir; *chat*, *chau*, parents; *chi*, sœur; *chi*, pou de tête; *chich*, saigner; *chien*, brebis; *chien*, combattre; *cho*, le chien; *cho*, marché; *chou*, marte, fouine; *chong*, mari; *chu*, maître; *chua*, femelle pleine; *chuong*, étable; *cheo*, redevance, etc.

En français nous avons les mots chef, achat, chasser, chien, chat, cheval, vache, chameau, marché, échange, etc., qui sont

Ce mot : *pachtanah* doit se rencontrer dans quelques-uns des établissements des hommes de *Gana*; nous en trouvons trace, en effet, dans la tribu importante des *Pakhala*, les gens du *Bondoukou*, voisins des *Ganne*, deux tribus situées au sud-ouest de *Kong*, débris de l'empire de *Ghana* ou colonies fondées par les Peulhs [1].

Ces *Pakhalas*, comme les Foulbés, comme les Ouolofs et comme, au reste, les Bretons, ont pour exprimer : village de..., habitation de..., des mots dont le radical est le même : *keur* et *koura*, *kourou*; le radical est, sans doute, le mot *ka*, habitation, à la fois annamite et mandé, ou le mot annamite *cou*, habiter, demeurer; enfin les Mongols emploient le mot *kouren*

en quelque sorte des mots correspondants à ceux qui précèdent.

Le *ch* devient *ph* ou *f* ou *p* ou *s* selon les pays et sert à exprimer les mêmes idées sous une autre forme, et par le moyen d'une *phonétique* initiale différente; on a ainsi le mot *cha*, père, qui changé en *pha, fa, ba, pa, sa*, donne autant de vocables désignant le père, le chef, dans la même langue ou dans des langues que nous croyons de même origine; de même pour le mot *cho*, marché, qui en devenant *pho* ou *fo*, *kho, to, so, bo, vo* conserve dans tous ces mots le sens de demeure, récipient, lieu que donne à ces mots la voyelle *o*, être, demeurer, en annamite. C'est ce qui nous conduit à dire que les mots *pouchou* (en peulh) ; *sou*, en annamite et en mandé; *hou*, en hébreu; *is*, en berbère; *bou*, en arabe; *pou-is*, *pis*, en sérère; *phas*, en ouolof; fauve, en français, etc., sont tous des dérivés plus ou moins directs d'un radical phonétique *ch*, *s*, *t*, *p*, *f*, exprimant soit l'idée d'animal, soit l'idée de fauve, l'idée que l'on retrouve dans chacun de ces mots.

1. Le territoire de ces tribus s'appelle *Gaman*, que nous traduisons par *gens de Ga*, et que les Mandé appellent aussi *Diamman* qui, dans leur langue, a la signification de mandé, d'étranger. Retenons ce point que dans le pays de Gaman, les œufs et les poules blanches (*ga*) sont fétiches et que, dans certains villages, le cheval (*gua*) est également fétiche.

pour exprimer le mot : village. L'affinité entre ces divers mots est, ici, indéniable [1].

Les *Wakorés*, c'est-à-dire les Foulbés, sont souvent appelés, par certains historiens, notamment par Léon l'Africain, du nom d'*Assouanek* ou *Assoua nké* : hommes de l'Hassoua. Dans ce mot encore, nous

1. Nous avons plus d'une fois, dans cette étude, nommé les Bretons. Qu'on nous permette, à leur sujet, une petite digression.

Pendant l'un de nos séjours au Sénégal, nous avions observé qu'un certain nombre de mots ouolofs ou peulhs ont une grande similitude avec des mots bretons. D'autre part, un missionnaire d'origine bretonne, de retour d'un voyage au Japon, nous a raconté qu'il avait été frappé du grand nombre de mots qu'il avait trouvés, dans la langue japonaise, lui rappelant des mots de sa langue. Nous en avons conclu qu'il pouvait y avoir un lien commun de parenté entre ces différentes races. En jetant les yeux sur une carte du Japon, les premiers mots que nous y lisons sont le nom d'une ville : *Ohosaka*, et celui d'une baie : *Wakasa*, qui sont à rapprocher du mot sanscrit *assaka*, et du mot peulh *asvaka* et qui indiquent que ces Japonais étaient des tribus de pasteurs. En poussant plus loin nos recherches dans cette voie, nous avons acquis la conviction qu'un lien de parenté doit exister entre les Bretons; certaines races du Soudan : Peulhs, Berbères, etc., les Japonais, les Mongols et les Annamites. Nous donnerons plus loin nos observations sur ce point : nous ne citerons pour le moment que les faits suivants. La parenté entre les Japonais et les Giao-Chi, qui sont les ancêtres directs des Annamites, a été établie par quelques linguistes; d'autre part, il existe, en Bretagne, certains menhirs d'une forme spéciale, qui jouiraient de propriétés particulières, et auprès desquels le jeune époux qui désire une nombreuse lignée conduit sa femme, après la noce. Ces menhirs, nous les retrouvons, sous forme de bornes ayant les mêmes propriétés, au Japon, et sur un certain nombre de points de la côte des Esclaves. Ces pratiques et ces menhirs, nous les retrouvons au Japon, au Dahomey, dans l'Inde (culte du *Linga*), chez les Égyptiens et chez les Grecs (culte du *Phallus*), chez les Romains (culte de *Priape*). Nous les rencontrerions incontestablement encore dans toutes les autres régions où se dressent des dolmens, des menhirs et des *peulhvens*.

trouvons les syllabes *as*, serpent, chef, et *sou*, cheval des Mandé.

On sait, d'autre part, que les Berbères (*Zanagha*) ont longtemps dominé sur le Niger moyen, comme ils dominent encore, sous le nom de Maures, sur la rive droite du Sénégal. Ces derniers sont actuellement désignés par les Ouolofs et par les Peulhs sous le nom de *Ganar* (*Ghanar*). Il existe évidemment un lien de parenté entre ces Berbères et les gens de *Ghana*, c'est-à-dire les Peulhs, Foulbés ou Mandés. Nous le pensons d'autant plus que : 1° dans l'énumération des rois mandés (*branche des Soni*), on lit les noms de *Soni Silman Nar* et de *Suleyman y Nar*, qui sont de la famille des *Nar* ou *Berbères*; 2° dans le mot *Za na gha*, on trouve les éléments de *sa* ou *za*, de *na* et de *Gha*; 3° si, dans *Ganar*, qui signifie Maure, Berbère, on retranche l'*r*, ajouté à un grand nombre de mots, comme suffixe phonétique, on trouve le mot *Gana* [1]; Peulh. (Nous verrons que beaucoup de noms terminés en *na*, *nar*, désignent d'anciens adorateurs du Serpent et du feu, *nar*.)

1. A propos de ces Gana, nous nous sommes demandé ci-dessus s'il n'y a pas un rapprochement à établir entre ce mot et les mots Galilée (en annamite *ly lé*, raison, preuve; argument; signifiant sans doute : qui a des preuves de sa pureté d'origine); Cana ou Gana; Chanaan; Gallicie; l'île de Candie, les îles Canaries, le Canada, les Gallinas de la côte occidentale d'Afrique; les tribus de l'Afrique centrale qui ont nom Ganda, Ou-Ganda, etc., les Callinagos, les Galibis de la Guyane, et enfin Gallia. Les Gaulois, les *Galli*, avaient leur tenné, leur animal fétiche, comme chacune des tribus des Mandé a le sien. Jules César raconte, en effet, dans ses Commentaires, que les Bretons, c'est-à-dire les parents des Gaulois, s'abstenaient de manger de la chair de la poule ainsi que de celle du lièvre et

Étymologie des mots : Foulh, Poulh, Peulh.

Les noms propres des peuples primitifs reproduisent : chez les peuples chasseurs, soit ceux des ani-

de l'oie, bien qu'ils élevassent ces animaux pour leurs plaisirs. Or, en breton, le lièvre, le chien, le chat s'expriment par le mot *gat*. Cette superstition se retrouve parmi des insulaires de la mer du Sud, à Oualan, par exemple, île qui faisait sans doute partie de la terre de Lémurie, la patrie probable des Gaulois. [En annamite, on a, en effet : *lang*, bourg, village; *lan*, voisin, limitrophe; *lân*, sombrer, plonger, disparaître; *Oua*, tribu des Ouaoua, dont il sera question ci-dessus : *Oualan*, terre des Oua; terre engloutie par les eaux (Lémurie?). Ajoutons que cette terre était sans doute voisine de Ceylan, car cette dernière île est principalement connue par les Indiens sous le nom d'île de Langha, qui nous paraît être le synonyme de Oualan (*Gha*, *Lan*; terre des Gha).] Cette même superstition se retrouve, en partie, chez les Abyssins, notamment chez les Agaou, qui, de tout temps, ont eu la plus grande répugnance pour la chair du lièvre.

En Égypte, le lièvre devait être certainement aussi l'objet de quelque culte, car dans les scènes peintes ou sculptées que l'on a découvertes sur les plafonds des tombeaux royaux, à Thèbes, le dieu égyptien Sev ou Saturne (dieu des *Sa*) est représenté avec une tête de lièvre.

En annamite, au reste, le lièvre est désigné par le mot *tho*, qui a également la signification de vénéré, adoré; comme notre mot latin *lepus*.

La chair de la poule, disent, d'autre part, certains Annamites, est une nourriture malsaine.

Nous avons remarqué, en ce qui nous concerne, que les Tonkinois, mais plus particulièrement encore les *Tho* et les *Sha*, c'est-à-dire les races les plus anciennes de l'Indo-Chine et chez lesquelles on constate le type caucasique ou le type sémitique, mais non le type de la race jaune, ont aussi, sinon pour tenné, au moins pour fétiche, la poule; en effet, on ne rencontre pas un de leurs sampans, une de leurs pirogues sans qu'à l'avant on aperçoive une petite cage renfermant un de ces animaux dont la présence conjure le mauvais sort et en l'honneur duquel, dans les circonstances critiques ou au début d'un voyage, les indigènes ne manquent pas de faire un sacrifice.

Ce qui est encore certain, c'est qu'entre autres prescriptions,

maux qu'ils chassent, soit ceux des animaux dont ils redoutent la rencontre; chez les peuples guerriers,

la loi de Manou interdisait aux brahmes, de manger de la chair des oiseaux qui vivent dans les villes, de l'oie rougeâtre, du moineau, de la grue, du coq de village, en un mot, des gallinacés.

Le tenné des Gaulois, des Galli, était donc, comme nous l'avons vu pour le fétiche des *Mali*, *Malle*, l'animal représenté par le mot *ga*. *Ga*, en annamite, en ouolof, en mandé et en gaulois signifie: poule; c'est sans doute l'animal que leurs ancêtres avaient domestiqué : L'étymologie du mot Galli étant donnée, nous expliquerons le mot *gau* ou *gaou*, dans Gaule, par une altération du mot *ga*; et en effet, dans la langue provençale, ce mot *gaou* désigne le coq; la poule étant désignée dans cette langue par le mot *gallina*, on retrouve là les deux vocables *ga* et *gau*.

Ce même vocable *gaou*, coq, sert encore à désigner un peuple que l'on considère comme le peuple aborigène de l'Ethiopie, les Agaou, qui seraient les descendants des Oua Oua, les premiers habitants de l'Égypte.

Nous avons déjà dit que le mot poulet, de notre langue, avait cette signification : *pou*, animal; *lé*, adoré, vénéré; la racine pou de ce mot, peut-être le mot poule lui-même ne sont autres que les noms patronymiques pris par les Peulhs ou Foulhs. Une particularité qu'il serait très intéressant d'établir, ce serait de savoir si les Peulhs n'ont pas précisément un gallinacé pour tenné. Ce qui est certain, c'est que les Abyssins entretiennent, dans chaque église, des coqs pour annoncer, disent les indigènes, l'heure de la prière matinale. Ne serait-ce point là plutôt le vestige d'un culte autrefois voué à ce gallinacé et l'origine des coqs qui surmontent les clochers de nos églises?

Nous ne devons pas toutefois passer sous silence, relativement à cette prohibition dont parait avoir été frappé, chez certains peuples, l'usage de la chair des gallinacés, un fait de l'antiquité qui semble en contradiction formelle avec cette pratique religieuse ou hygiénique.

Nous le relevons dans les mœurs d'un pays, l'Égypte, qui, s'il ne fut pas le berceau de la race des *Ga*, ne dut certes pas être éloigné de ce dernier.

Dans les temps les plus reculés, loin de proscrire de l'alimentation la chair de la poule, les Égyptiens avaient inventé les procédés les plus ingénieux pour multiplier, dans des proportions considérables, la production de ce gallinacé, en se

le nom du cheval, l'auxiliaire du conquérant; chez les peuples pasteurs, le nom des troupeaux ou des

servant, dans ce but, comme cela a lieu encore aujourd'hui en Égypte, de fours aménagés en immenses couvoirs. (En Chine, cette éclosion artificielle est obtenue au moyen de la chaleur produite par la fermentation des grains; les œufs sont placés, à cet effet, dans les greniers à riz.)

Il était de la plus grande utilité, dit Champollion, de multiplier, dans un pays aussi peuplé que l'était l'Égypte, la reproduction d'un animal comestible qui, par son abondance, par la modicité de son prix, assurait ainsi à ses habitants, avec les produits de l'agriculture, une excellente nourriture.

Dans ces conditions, le vocable *le* ou *li*, des mots poule, poulet, Gaule, pouvait vouloir indiquer à la fois — et cette idée d'abondance, comme le vocable *le* du mot foule; — et aussi une idée de vénération, de culte voué par certains peuples à un gallinacé qui, en raison de sa facilité de reproduction, de son abondance, leur était d'une grande utilité; de même que c'est en raison de sa qualité d'être bienfaisant, d'élément utile, que le soleil fut l'objet du culte des premiers hommes. L'explication de cette contradiction nous échappe.

Les deux significations du mot *pou* : animal, et coq ou poule, subsistent dans le patois de quelques provinces françaises. Ainsi, l'on y emploie, comme terme affectueux, l'expression de : *poulot*. Sa signification est : *pou*, animal; *lo* (en annamite), avoir soin; être plein de sollicitude, c'est-à-dire être, enfant, qui est l'objet de votre sollicitude. Dans cette autre expression : il se dresse comme un *pou*, le mot *pou* est pris pour *coq* : ce mot coq, en chaldéen, en hébreu, en grec, en français et dans nos patois (jau, gao, pou, etc.), est en effet exprimé par des mots qui signifient : un animal qui se dresse, qui marche fièrement, mots qui font tous la même allusion à la hauteur, à la fierté; qualités distinctives des tribus de la race des *Ga*.

Il a servi également à désigner Bouddha, dont l'un des noms était *Gaou-tama*; c'est de ce nom que s'appelait, en effet, la tribu originaire des *Takka* ou *Saka*, dont Bouddha est issu; et le chef-lieu de la famille brahmane, mère de Bouddha, avait également un nom soudanais et mongol; c'était la ville de *Ga-nda* ou de *Gaou-ra*, c'est-à-dire de la race des Ga ou Gaou; des Gaëls (Ga, *ël*, d'essence supérieure), des Galli, des Gaulois.

Disons encore que l'on trouve, en ouolof, le mot *ga*, comme racine, dans le mot *ganar*, la poule, qui est aussi le nom du Maure, en ouolof; on le trouve dans le mot ouolof

fauves au milieu desquels ils passent leur existence; chez les peuples agricoles, le nom des instruments dont ils se servent pour les travaux de la terre.

En nous aidant de ces indications, nous pouvons en déduire que les *Malinkés*, les *Bambaras*, les *Samankés* sont plus particulièrement des peuples chasseurs; les *Sousous*, les *Soninkés* et les *Poulhs* ou *Foulhs*, dont le nom (*Pou* ou *Fou*) signifie : animal, fauve, sont des peuples pasteurs. (Les attributs du pâtre, du berger, sont la houlette et aussi la flûte. Les Berbères appellent la flûte, *pou*; du nom de la tribu poulhe, la tribu des pasteurs par excellence.) Les *Fellahs* sont des *Peulhs* devenus agriculteurs; les *Celtes*, les *Bretons* sont des peuples agriculteurs; les *Ibères*, les *Berbères*, des nomades trafiquants. (Voir au chapitre VI l'étymologie de tous ces noms propres.)

kankal ou *gangal*, qui signifie : canard; on le trouve enfin dans notre mot: canard, dont l'étymologie nous paraît être : *kao*, qui se tient au-dessus; *na* (aryen), l'eau, ou bien : *ga*, poule, gallinacé; *na*, aquatique. En Indo-Chine, il existe une tribu, les *Bahnar*, dont l'écriture, comme celle des Muongs, des Cambodgiens nous paraît avoir quelque analogie avec l'écriture égyptienne; les Bahnar, les Muong sont, pour nous, de race aryenne, comme l'étaient aussi probablement les Kmers. En tout cas, dans le mot *Bahnar* que l'on peut prononcer *Ganar*, on trouve la racine *ga*, qui est le nom de la tribu souche des races Gaëls, Galli, Ganar (Maures), etc. Nous ajouterons que les Soudanais désignent spécialement par Ganar le pays des Maures et des Berbères; que *nar*, en ouolof et en peulh, signifie : menteur, faux; *na*, en annamite, signifie prendre, emporter, mots qui peignent bien le caractère de pillard et de fourbe sous lequel nous connaissons le Maure; qu'enfin les Arabes-Hassana, c'est-à-dire les Berbères emploient le mot *Nar* pour exprimer le feu, afin d'indiquer sans doute que, dans l'origine, les Berbères, les Maures, et, sans doute aussi, les Bahmar, étaient des adorateurs du feu, comme les Parsis, avec lesquels Peulhs et Berbères ont plus d'un trait commun.

Les étymologies des mots Poulh, Foulh, par lesquels sont désignées les tribus soudanaises qui nous occupent, ayant été données, il nous reste à trouver celle du mot *Peulh*, par lequel on désigne le plus souvent ces dernières. Le portrait que l'on fait généralement du Peulh est le suivant : taille petite; peau d'un rouge brun; traits fins; visage allongé; cheveux longs à peine crêpés; nez et lèvres minces; membres graciles; extrémités fines; *velu* sur la poitrine et sur les jambes. Ce dernier caractère doit avoir son importance, car les Peulhs le donnent comme un signe de race et montrent leur poitrine velue quand ils veulent prouver péremptoirement qu'ils sont d'origine peulhe. Notre attention ayant été attirée sur cette particularité ethnique, nous avons fait des recherches au sujet des mots poil, cheveu, velu. Or, dans le langage provençal, les mots *poil*, *barbe* se disent *péou*; c'est le nom de Peulh, légèrement altéré. Ce mot *péou* désigne, dans la même langue, le pou, l'animal qui vit sur le corps de l'homme; il signifie aussi peau [1].

1. A signaler l'analogie entre ce mot et les mots poêle, drap qui couvre, qui cache un cercueil; voile, altération du mot poêle, tissu qui cache; le mot velu; partie de la peau cachée pour les poils; les mots toison, toit, ce qui couvre la peau d'un animal, une maison. Le radical annamite de ces mots, *péou*, *peulh*, *pheul*, est *ph* ou *pha*, qui signifie mêlé, confus, et qui se rapporte aux poils qui composent une toison. Le mot annamite *lông*, qui signifie poil, velu, a aussi, de son côté, comme radical, le vocable *lôn*, qui signifie mêlé, confus. Le mot *lŏng*, poil, chevelure, exprime également l'idée de pouvoir, de volonté, de florissant, de dragon (emblème de la puissance) : cette idée de puissance, de supériorité n'était-elle pas attachée primitivement à notre mot *chevelu*? La même

Croisements des Peulhs avec les races autochtones du Soudan.

Avant de nous prononcer sur l'origine de tous ces ***Fellahs*** ou *Peulhs*, voyons de quelle manière ils se comportent dans le Soudan occidental, où on peut

particularité n'existe-t-elle pas chez les Gallas d'Abyssinie, chez les Caraïbes, etc.?

D'autre part, nous savons que les Indiens laissent croître une touffe de cheveux au sommet de la tête. Les Afghans, les Perses, les Chinois, les Annamites ont ce même usage, que les Égyptiens et les Juifs possédaient également primitivement (Daniel, chap. XII; v. 35). Cette touffe de cheveux représentait, paraît-il, le serpent; et ceux qui la conservaient, étaient ainsi censés faire profession d'adorer cet animal. C'est sans doute pour faire disparaître toute trace de ce culte, que les Hébreux, par la suite, et certains Brahmes, non seulement interdirent le port de cette touffe de cheveux, mais encore ordonnèrent de raser toutes les parties du corps où il croît du poil; prescriptions dont nous retrouvons les vestiges dans quelques coutumes de la religion catholique (la tonsure des moines; la prise de voile des religieuses; le port d'une chevelure courte, sans queue, chez les chrétiens annamites et chinois); et aussi chez les Esquimaux, où la tonsure est usitée malgré la rigueur de la température de leurs régions.

Nous devons ajouter que, d'après Champollion, les Hébreux notamment auraient emprunté ces prescriptions religieuses aux prêtres égyptiens, qui, dans les peintures, ou sculptures des temps les plus reculés, étaient représentés entièrement rasés et épilés.

Toutes ces races avaient ainsi, dans l'antiquité, un lien commun qui est une nouvelle preuve à l'appui de leur communauté d'origine; elles avaient le culte du serpent, qui était la religion des tribus primitives. Ce signe ethnique indique encore que les races chevelues, qui composaient ces tribus étaient des races de nomades, de cavaliers; ainsi le mot poil, le mot chevelu et le mot cavalier s'expriment, en ouolof, par des mots presque identiques : *Kawar*, *Gawar*. En français, nous avons de même les mots cheveu, cheval, chevalier, qui ont le même radical; il en est de même en italien, où l'on a : capelli, cavallo. Le radical de tous ces mots est sans doute *cao* ou *Kao*.

les étudier dans les diverses transformations que les différents rameaux de la branche peulhe a subies et subit encore de nos jours. Les Poulhs sont essentiellement un peuple de pasteurs, de nomades, qui ne se fixent dans une contrée qu'après qu'ils se sont croisés avec les races sédentaires avec lesquelles ils se trouvent en contact. On les représente comme des conquérants; c'est une erreur. Le Peulh, de race pure, n'est le maître nulle part et la tradition, a dit avec raison le capitaine Piétri, montre qu'il n'a jamais été le maître dans aucune contrée du Soudan occidental avant de s'être croisé avec la race sédentaire.

Lorsque les Peulhs pasteurs arrivent dans une contrée, même en grand nombre, ils s'y présentent en nomades pacifiques. Les Peulhs parcourent alors le pays en tout sens, ne s'occupant que de leurs troupeaux; peu soucieux d'acquérir une autorité quelconque sur leurs hôtes; payant, au contraire, à ces derniers, si elle leur est demandée, une juste redevance comme droit de pacage ou d'établissement.

Le mot annamite *phu*, *fou*, exprime très bien ces traits du caractère peulh; il signifie : patriarche, souscrire aux conditions qu'on lui impose et, enfin, se courber, c'est-à-dire se soumettre aux lois du peuple sur le territoire duquel il dresse sa tente. Ajoutons que le Peulh est fier, doux, hospitalier, amoureux de l'indépendance et qu'il donne à la femme une grande place dans la famille : autant de traits de la race aryenne. Les mots de la langue

peulhe : *phal*, chef, patriarche, et *foul*, prudent; le mot ouolof *fellah*, sérieux, complètent bien l'énumération des traits distinctifs du caractère de cette race. Enfin, le mot annamite *phuu* (*phouou*), assembler, accumuler — racine sans doute du mot grec *polus*, nombreux, et de notre mot *foule*, — indique que les Peulhs forment une race très nombreuse, très prolifique.

Cependant des croisements s'opèrent avec les races sédentaires; une race nouvelle, race de métis, se forme; race belliqueuse, intelligente, impatiente de prendre la direction des affaires publiques et qui ne tarde pas à chasser les anciens maîtres du sol et à se substituer à ces derniers. Si, par suite de dissensions intestines ou d'une guerre malheureuse, ces usurpateurs sont chassés à leur tour du pays, ils émigrent alors en masse vers les territoires voisins, autant que possible vers ceux où des colonies de leur race ont déjà pénétré en nomades; ils s'y établissent alors par la force et en chassent les maîtres.

Mais une partie des métis est restée sur le territoire d'où la race a été expulsée; ceux-ci sont asservis par le vainqueur; ils en subissent les lois et ce sont leurs qualités d'agriculteurs qui sont exploitées de préférence par ce dernier; tel est le cas des *Fellahtas* d'Égypte, et tel est le sort de nombre de races du Soudan occidental, produit du croisement de la race poulhe et des races noires : *Bambaras*, *Soninkés*, *Sarrakolais*, *Malinkés*, *Toucouleurs*, *Ouolofs*, *Sérères*, races devenues tour à tour guerrières, puis agricoles, aujourd'hui puissantes, demain conquises

par d'autres races, et forcées de se courber sous le joug de ces dernières, non toutefois sans conserver l'espoir de reprendre, un jour, la première place.

*
* *

Ne retrouvons-nous pas, dans cette manière de procéder des Peulhs, une page de l'histoire des races aryennes, des races sémitiques et des races mongoles; c'est-à-dire des races qui sont essentiellement conquérantes et colonisatrices, soit qu'elles obéissent à leur instinct, soit qu'elles y soient poussées par quelque inéluctable nécessité?

N'est-ce pas en pacifiques agriculteurs que Celtes, puis Gaulois, se présentèrent par petites tribus, aux habitants des territoires vers lesquels ils émigraient, où ils furent bien accueillis, et où ils déchaînèrent cette longue période de guerres intérieures qui dura sans discontinuer jusqu'à la constitution des grandes unités nationales; tandis que leurs parents les Aryens, grâce à leur intelligence, à leur nombre et à leur organisation supérieure, s'implantaient par la force dans les plaines gangétiques; ou tandis que, sur un autre point, les Hyksos, attirés par les richesses du Delta égyptien, tentaient de subjuguer les peuples des Pharaons? N'est-ce pas d'une manière analogue que procédèrent les tribus de Moïse lorsque, fuyant les rives du Nil, elles se portèrent, le fer et la torche à la main, à la conquête de la Terre promise?

C'est, de même, en paisibles émigrants que se présentèrent les barbares dans les premiers siècles de

notre ère, lorsqu'ils demandaient à Rome des terres à cultiver pour leur permettre, disaient-ils, de pourvoir à leur subsistance, l'assurant en même temps de leurs intentions pacifiques. C'est ainsi que durent opérer les Berbères lors de leur venue dans le Soudan; c'est avec l'assentiment des populations noires qu'ils y dressèrent leurs tentes, moyennant le paiement d'un tribut, car leur nom, *Zanaga*, signifie tributaire, et le mot *Sénégal* désigne le fleuve sur les rives duquel étaient campés ces tributaires. Ces mêmes Zanaga sont devenus par la suite le fléau des peuplades dont ils avaient reçu l'hospitalité. C'est ainsi également, comme nous l'avons déjà indiqué, qu'opèrent, encore de nos jours, les Mandé, quand ils veulent pénétrer dans une nouvelle contrée du Soudan, mais avec cette différence qu'ils ne se présentent ni en pasteurs, ni en agriculteurs, mais en humbles trafiquants, révélant ainsi des aptitudes commerciales, un instinct qui attestent des liens de parenté étroits avec la race sémitique, et, nous pourrions ajouter, avec la race chinoise, les premiers trafiquants, les plus habiles commerçants du monde.

Enfin, n'assistons-nous pas, à l'heure présente, à ce même spectacle de peuples qui, débordant de frontières devenues trop étroites ou préoccupés de créer de nouveaux débouchés pour l'écoulement des produits industriels entassés dans leurs manufactures et dans leurs usines, se ruent à l'assaut des terres vierges de l'Australie, de l'Amérique ou du continent noir; et, dans cette sorte de fièvre d'accaparement

de territoires qui les saisit tous, petits et grands, subordonnent uniquement leurs moyens d'action à leurs seuls intérêts? Ici, reculant devant l'effort que nécessiterait une conquête, tel peuple borne momentanément son ambition à un rôle de protecteur ou à l'établissement de modestes comptoirs de traite; sur un autre point du globe, estimant que sa domination ne peut être assurée que par l'extermination entière de la race des aborigènes, tel autre poursuit méthodiquement ce résultat par l'emploi des procédés les plus féroces et les plus barbares.

C'est là l'éternelle histoire, non d'un peuple en particulier, non d'une race, mais de toutes les races humaines; c'est l'éternelle loi de la lutte pour la vie, aux conséquences rigoureuses, impitoyables de laquelle les nations comme les individus, la tribu sauvage comme le peuple qui a la prétention d'être le plus éclairé, ne sauraient se soustraire, et où sombrent le plus souvent tous les principes du Droit et de la Justice.

*
* *

Revenons aux Peulhs.

Un empire, avons-nous dit, est fondé par eux au début de l'ère chrétienne sur le Haut-Niger; la conséquence qu'on peut tirer de ce fait, c'est qu'ils ne sont pas originaires de cette contrée comme quelques ethnologues l'ont avancé.

Eux-mêmes disent qu'ils viennent de l'Est et qu'ils sont de race blanche.

Si l'on rapproche ces indications de celles que donnent les Fellahtas (en annamite : *fellah*, *ta*; fellah, mauvais, de degré inférieur), ces Peulhs qui se sont établis en Égypte plusieurs milliers d'années avant Jésus-Christ, et qui prétendent que leurs ancêtres, de race blanche également, sont venus de l'Occident; on se trouve amené à assigner aux Peulhs du Soudan et à ceux d'Égypte, sinon comme berceau, au moins comme point de départ d'une de leurs migrations, l'Égypte, la Libye; et, en effet, en égyptien, le mot *Phel* signifie Libyen.

On trouve encore, à cette heure, dans ces mêmes contrées, quelques-unes de leurs tribus : 1° au *Dar four* (*dar*, en berbère, signifiant pays, du mot annamite : *da*, terre, trou, demeure, habitation; *four*, altération de *fou*, *foul*); 2° sur le Nil Bleu; ce sont les *Fouraïas* (Poulhs, raïas, agriculteurs et bergers), qui ont les caractères physiques des Peulhs du Sénégal; 3° une tribu, les *Fellacha*, qui habite l'Éthiopie, qui se prétend d'origine juive et dont les ancêtres, d'après elle, auraient été bannis de la Terre Sainte, ainsi que leur nom l'indiquerait (en annamite; *fellah*, *peulhs*; *cha*, de *choua* ou *koua*, expulsés, bannis), même racine que dans notre mot chasser. Côte à côte avec ces trois tribus vivent les Gallas et les Agaous, dont il a été parlé ci-dessus; ainsi que les Kaman et les Somalis. Les uns et les autres sont considérés, à bon droit selon nous, par quelques écrivains, comme ayant une commune origine.

D'autre part, on sait qu'un autre peuple, les Fellahs, comptant plusieurs milliers d'individus et dont le

nom et les traits distinctifs de race rappellent les Fellahtas d'Égypte et les Peulhs du Soudan, est répandu de temps immémorial sur la côte syriaque.

Les Peulhs dans l'Inde et dans la Malaisie.

Mais ce n'est point seulement en Égypte, en Syrie, et dans le haut Nil que nous découvrons des colonies de la race peulhe. Il en existe aussi dans l'Inde, mélangées à des *Mandé*, à des *Souras* (Maures), à des *Gangarides*, c'est-à-dire à des *Ga*, habitants du bassin du Gange. En effet, les livres sanscrits, dit encore Mgr Laouenan, désignent sous le nom de *Poulindas* (*Pouly*, chasseurs, barbares), des tribus sauvages d'origine scythique ou touranienne, dit-on, répandues en diverses parties de l'Inde. Ce nom est donné par quelques auteurs anciens, aux *Coles* ou *Koles* (du tamoul *Kôl*, bâton, lance, sceptre); aux *Gonds* ou *Khûnds*, et à une foule d'autres tribus, qui se rattachent à eux de près ou de loin (en annamite et en mandé, *Ko* ou *Go* a aussi cette signification de bois, bâton). On partage ces *Koles* ou *Gonds* en *Kouars* ou *Kous* d'Elichpur, en *Korenas*, en *Kherias*, en *Hos* ou *Hors* qui signifient : hommes, chez ces races, mots qui ne sont autres que les mots *Kor*, *Gor*, *Horé*, hommes, singes, hardis, nobles, chefs, des Peulhs, des Ouolofs et des Sérères. Au nombre de ces tribus, sont encore mentionnés par Ptolémée, les *Mandali*, appelés par d'autres auteurs *Gangarides*, c'est-à-dire habitants des embouchures du Gange. Pline cite encore les *Mandei Malli* (ce sont

évidemment les parents des Mandé-Malinkhés du Soudan); et les *Souaris*, ou *Souars*, ou *Sourrias*, ou *Souars*, ou *Souras*. Ces derniers dont le nom est à rapprocher des *Soura*, Maures, et des Souras du lac Nyanza ont la taille courte, l'apparence maigre et chétive, et la peau d'un noir de jais. Ils adorent des troncs d'arbres et des blocs de pierre. La tribu du *Hors* paraît la plus noble parmi les Koles : elle est fière et brave. Quant aux Koles, ils forment, en général, une race robuste, noire et ignorante.

Parenté des Soudanais et des Mongols.

Nous venons de voir des Peulhs, des Mandé, des Maures, compris au nombre des tribus d'origine scythique ou mongole, établies dans l'Inde de toute antiquité. Donnons quelques preuves à l'appui de la parenté de ces races.

Dans la classification générale des langues, les Mongols, les Turcs, les Toungous, les Samoyèdes, en un mot, toute l'agglomération des Scythes est désignée par la dénomination de Touraniens, dont le nom originaire, *Toura*, dit M. Max Müller, implique la rapidité du cavalier. A cette race touranienne appartient, dans l'Inde, la portion la plus considérable des populations non aryennes. C'est pour se distinguer de ces tribus nomades qui leur étaient hostiles, qu'au temps de Strabon, les Perses, les Mèdes, et les Bactriens qui, de leur côté, parlaient tous la même langue, prirent cette appellation d'Aryens. Ces peuples touraniens, une fois subjugués

par les Aryens, furent tous compris par ces derniers sous la dénomination de *Soudras* ou *Souras*, terme qui reçut la signification d'artisan, ouvrier, manœuvre, en raison des travaux manuels et pénibles auxquels la race vaincue fut assujettie par les conquérants.

Les mots *Toura* et *Soura* sont donc synonymes; or ces mots signifient dans les dialectes soudanais : bergers, maures, berbères. Les Mongols, les Scythes, les Touraniens ont donc la même origine que les gens de Gha (*Ganar*, *Poulh*, etc.).

Et, en effet, si quelques auteurs font descendre ces Touraniens de Cham et les mettent ainsi en opposition avec les Aryens et les Iraniens, descendants de Japhet, d'autres, notamment l'historien Josèphe, les classent, au même titre que les Aryens, au nombre des enfants de Japhet. Seulement, le père des Aryens serait Madaï (*ma*, *supérieur*), troisième fils de Japhet, tandis que celui des Scythes ou Touraniens serait Magog, deuxième fils du même patriarche (*go* ou *gour*, homme, singe; *ma*, du pays des ma, Éthiopien).

Un trait qui unit encore toutes ces races, c'est le culte primitif que les ancêtres des unes et des autres vouaient au serpent, dont le nom *Sa* ou *Zan*, ou *Ran*, se retrouve dans la dénomination de ces tribus : *Iran*, *Souran*, *Touran*, *Saces*, etc. Ajoutons que le mot Bactrien (de *Bactres*, aujourd'hui *Balk*), qui désigne les Aryens par excellence, nous donne l'étymologie du mot annamite, chinois, soudanais, français, etc., *bak*, qui signifie *blanc*, riche, argent, etc.

*
* *

Nous voyons encore les Peulhs, ou tout au moins leur nom, associés, dans l'Inde comme aussi en Bretagne, à l'histoire des dolmens et des menhirs et des *peulvens*. Ces derniers, en indien et en breton, signifient *pierres droites*, *pierres levées*; de *peul*, pilier, colonne; et *ven* ou *len*, élevé, droit. (Le mot *Phallus* a sans doute la même signification que *Phall* ou *Peul*, ou *Feul* : colonne, borne.) La tradition attribue ces peulvens et ces dolmens aux *Pandy*, ou *Valy*, ou *Calla* que l'on croit être d'anciens *Vally*, *Gall*, *Wall*, *Welches*, c'est-à-dire des Gaulois, des descendants, dit-on, de *Gomer*, fils aîné de Japhet. Ce qui est certain c'est que *gall* ou *wall*, en langue celtique, signifie fort, puissant, et a ainsi la même signification que *go* (de Gomer); *gor*, *kor*, *hor*, qui signifient : hommes, singes, forts, nobles, etc. Si l'on interroge les Indiens au sujet de ces *Valy* ou *Pandy*, ils répondent invariablement que c'était une race d'hommes antérieure à toutes celles qui existent aujourd'hui dans l'Inde, et qui a entièrement disparu. Leur taille ordinaire, disent-ils, n'excédait pas une coudée; mais ils pouvaient à leur gré prendre des proportions gigantesques. Leur force était prodigieuse et surhumaine; d'une main ils arrachaient sans efforts un palmier dans toute la force de l'âge et s'en servaient comme d'un cure-dents; ils transportaient avec la plus grande facilité les rochers les plus énormes, et c'est à eux qu'il faut attribuer ces

roches placées dans les positions les plus étranges et quelquefois avec tant de symétrie, qu'on rencontre dans le pays. Mais, pour rentrer dans leurs demeures et surtout pour mourir, ils devaient reprendre leur taille de nains; et, de fait, les ossements qu'on trouve dans les dolmens fermés sont généralement de petite dimension (Mgr Laouenan).

On sait qu'en Bretagne aussi, ces monuments, d'après la légende, auraient été élevés par des nains d'une coudée de hauteur, les *Corniquets* (sans doute les *Korni* ou *Gorni*), ou *Poulpiquets*, êtres moitié hommes, moitié démons, doués d'un pouvoir surhumain. (*Cor*, *Gor*, *Poul* sont des mots bretons, peulhs et ouolofs[1].) On trouve une réminiscence de cette race et de ses travaux dans les exploits prodigieux que le Râmâyana attribue à l'armée des singes qui assistèrent Râmâ contre Râvana. Ils transportèrent des montagnes et des rochers énormes avec la plus grande facilité, et comblèrent ainsi le détroit de

1. En bas breton, poulo signifie encore : étang.

Le mot *poulo*, en malais, signifie : île; on trouve ce mot dans *Poulo Condor*, l'île qui est située à l'embouchure de la rivière de Saïgon; on le retrouve également à la presqu'île de Malacca et dans les îles de l'Océanie; le mot *sapoulo*, en malais, signifie également : dix, nombre qui, dans les langues primitives, exprime l'idée de : être complet, homme ou animal; on le trouve encore dans le mot *fouk*, altération de *phoul*, et qui exprime le même nombre, dix, en ouolof. C'est également le mot berbère *fous*, mains, ou *fous*, finir, indiquant que les dix doigts, d'après lesquels comptaient les premiers hommes, étant épuisés, le nombre dix était atteint. *Foul*, *poul*, ont aussi le même radical que le mot annamite *fou*, qui signifie : père, mari, femmes, parents, proches, et est ainsi l'appelatif des êtres humains. Enfin, *Fou* est encore le nom du Noë chinois.

Mannâr, entre l'île de Ceylan et le continent indien, par une chaussée qui conserve encore le nom de Pont de Râmâ.

*
* *

9° *Mandé-Dioulas.* — Le nom de Mandé, qui est, comme nous l'avons vu, le nom générique d'un certain nombre de tribus du Soudan, est, à la fois, un mot annamite, indien, mongol et chinois.

Nous avons déjà signalé la présence, dans l'Inde, des Mandé-Malli. La principale nation qui peuple les immenses plaines de la Sibérie septentrionale, est désignée par les Européens sous le nom d'*Ostiaks* (étrangers). Ceux-ci s'appellent eux-mêmes *As-khou*, *As Yaks*, deux mots qui signifieraient (gens de l'Ob[1]); et enfin *Mandzi*.

La nation des *Vogoules*, qui habite ces mêmes contrées, s'attribue également, de son côté, le nom de *Manzi*. (*Ostiaks* et *Vogoules* sont Mongols ou, du moins, de même race que ces derniers.) C'est là aussi un trait distinctif des Soninkés, Sarracolets, Malinkés, etc., qui tous, à la question : « De quelle race es-tu ? » font toujours la même réponse : « *Mandé la*. — Je suis *Mandé*. »

En Extrême-Orient, le nom de Mandé est également donné aux descendants des immigrants de tous pays, généralement des Chinois, établis depuis des siècles dans le *Liaotang*, sur le littoral du *Petchili*,

1. En annamite *As*, gens; *Khou*, molestés, chassés; en afghan, *As*, gens; *Yaks*, qui s'occupent de bétail.

et qui y ont accaparé tout le commerce; notamment celui de la poudre d'or. Il est encore donné à un certain nombre de tribus du Yunnan.

Là, comme dans le Liaotang, comme dans le Soudan, comme chez les Ostiaks et chez les Vogoules, *mandé* est synonyme d'étranger [1] (Reclus). Des écrivains nous disent que c'est là un terme de mépris employé par les Chinois à l'égard de ces expatriés et que ces derniers déclarent que leur vrai nom est : *Pao toui dzi*, marcheurs, coureurs (Reclus). Cette expression *mandé*, qui pourrait être traduite par : homme de cheval (*dzi*, homme; *ma*, cheval), seraitelle une appellation ironique et injurieuse donnée par les cavaliers mongols à ces *Pao toui dzi*, c'est-à-dire à ces coureurs, à ces fantassins, expression qui aurait été employée ensuite comme sobriquet par ces cavaliers à l'égard des marchands, colporteurs, etc., c'est-à-dire de tous ceux qui cheminent d'ordinaire à pied? Quoi qu'il en soit, le mot *Pao toui dzi* peut être traduit, en annamite, de la manière suivante : *dzi*, synonyme de *ki* et de *nké*, gens; *pao* ou *phaï*, devoir; il faut; *phan*, sort, condition (en partage); *phap*, règle, loi; *phat*, punir; et enfin *toui*, marcher, courir : c'est-à-dire gens condamnés par leur condition, ou en expiation de quelque crime originel, à marcher, à courir sans cesse, — périphrase que traduit assez fidèlement notre mot de Juif-Errant.

Mandé-Dioulas. — Les *Dioula* constituent une des

1. Les Mandé appellent l'étranger *diamma*, mot qui paraît avoir la même signification que *mandé*; en effet, on a, en annamite : *dia*, du pays, de la famille; *ma*, des ma.

familles de la race mandé. Au XIVe siècle, ils commencent à prendre de l'importance avec la dynastie des *Soni*; ils sont à classer parmi les premiers peuples qui ont adhéré à l'islamisme; l'adoption, par eux, de cette religion, leur donnant le moyen de pouvoir parcourir librement, sans être molestés, les pays musulmans. Aujourd'hui, ils composent la plus grande partie de la population de l'État de *Kong* et ont, dans tout le Soudan occidental, jusqu'à Grand Bassam, et probablement plus au sud encore, des colonies nombreuses et puissantes.

Dur à la peine, intelligent, humble, proclamant partout qu'il ne s'occupe que de commerce, qu'il veut rester étranger aux questions politiques des pays qu'il parcourt, ce qui lui permet de traverser impunément les contrées les plus troublées, le Dioula est le caravanier par excellence de toute cette partie de l'Afrique. Par ses aptitudes, par ses goûts, par les procédés qu'il emploie pour faire fructifier son commerce et pour se créer peu à peu une situation prospère au sein des populations au milieu desquelles il se fixe et dont il parvient ensuite quelquefois à devenir le maître, il mérite le nom de : Juif du Soudan [1].

Notre opinion est que les Dioulas, que l'on nomme aussi *Diaula* ou *Yola*, ont, en effet, la même origine que les Juifs. Juifs et Dioulas doivent tenir des races asiatiques (de la race chinoise principalement) leurs grandes aptitudes commerciales.

1. Les Dioula se nomment aussi *Markande*, mot à rapprocher de marchand et de merkanti. Un lac de l'Ob supérieur a le nom de *Marka Koul*, lac des Markantis.

Notons qu'on ne trouve pas exclusivement cette aptitude commerciale exceptionnelle parmi les seuls Mandé, mais aussi parmi quelques-unes des tribus croisées de Peulhs et de Mandé, telles que les Sarrakholets et les Malinkés, et également parmi un certain nombre de tribus de même origine que les gens de Ghana; par exemple, chez les Maures ou Ganar, dont une caste particulière, caste inférieure, il est vrai, exerce le métier de caravanier, de trafiquant.

Cette parenté de la race juive et des tribus de la race primitive des Gha ou Ghana existe dans d'autres contrées; nous rappellerons, en effet, que les Afghans qui, comme nous l'avons dit, sont probablement une colonie des Gha, se prétendent d'origine juive (*l'Asie antérieure*, Reclus).

De même, les Fellachas de l'Abyssinie, ces Peulhs qui ont le type des Juifs de l'Orient et dont les yeux sont un peu obliques, comme ceux des Annamites, ainsi que les Agaou, se réclament d'une origine juive, sans toutefois avoir aucun goût pour le commerce.

D'autre part, on constate encore cet esprit de négoce dont nous venons de parler, chez les Galli, tribu ou plutôt secte, caste des *Achantis*. Ces Galli sont des gens sobres, actifs, économes, formant une société à part. Comme les Dioulas du Soudan, ils se livrent uniquement au commerce d'échange, parcourant sans être molestés, par le seul fait qu'ils appartiennent à une caste de colporteurs, les territoires en guerre. D'après le capitaine Binger, leur nom viendrait du verbe mandé : *gallo*, ou *diallo*,

vendre, échanger, trafiquer; le pays de la côte où ils vont porter leurs produits s'appelle : *Dioua* (*Cape coast*).

Le nom de Dioula, *Djou la* ou *Jiu la*, n'est pas éloigné, au reste, du mot *youd*, juif, en berbère, ou du mot français : juif. Ces mots, ainsi que les mots ouolofs *diaye*, *djende*, commercer, ainsi que le mot *gallo*, commercer, des Mandé, qui se prononce aussi diallo, nom des grandes tribus peulhes du *Fouta Djallo*, doivent dériver de la racine annamite *dji*, épis; c'est, en effet, le commerce de grains qui devait servir de base au commerce d'échange des premiers colporteurs. Les Dioulas de l'Afrique ont dû abandonner peu à peu leur religion primitive comme l'ont fait les quelques colonies d'émigrants juifs qui se sont fondues dans la masse des populations de l'Asie orientale; ou bien, ce qui est beaucoup plus probable, ils se sont détachés du tronc principal bien avant la naissance de Moïse.

*
* *

Nous avons successivement signalé l'existence des Ga et des Gana, en Asie, sur le Niger, en Abyssinie et sur la côte occidentale d'Afrique. Sur la même côte, se trouve encore un autre village des *Ga*, c'est *Christianbourg*, appelé Ga par les indigènes; au delà, est la tribu des *Gallinas*; puis, plus au nord, celle des Ganar (Maures), qui s'étend jusqu'au cap Ganaria; et enfin, en Europe, sont les *Gaëls* et les *Galli*.

Cette grande dispersion de gens qui devaient former primitivement les tribus des Ga, dont le synonyme, nous venons de le voir, est *Dia*, *Diou* ou *Dj*, marchands, colporteurs (Dioula ou Juif); cette particularité qui s'attache à une fraction de la même famille, les Mandé ou *Mandzi* qui, en Afrique, signifie : étranger, gens sans patrie — et, dans l'Asie septentrionale comme dans l'Asie orientale, comporte, en outre de cette dernière signification, une idée de mépris, de réprobation, — constituent un ensemble de faits qui ont frappé notre attention. Nous nous sommes demandé si nous ne nous trouvions pas en présence de descendants d'une race errante, d'une race réprouvée, d'une race maudite, pour parler selon la Bible. Les races maudites par excellence étant celles de Caïn et de Cham, nous avons recherché si la langue annamite justifierait la dénomination de mère de toutes les langues, que nous lui avons attribuée, en nous donnant la solution de cette intéressante question.

Cette langue a dû, en effet, conserver trace, dans ses vocables, des mots Caïn, Abel et Cham, comme elle a conservé trace des noms d'Adam et d'Ève, ainsi que nous le verrons dans l'un des chapitres qui suivent.

Or, dans Caïn, nous avons le vocable *ka* ou *ca*, qui a la signification de grand; c'est un augmentatif par excellence; le mot *kha* signifie aussi esclave; c'est par ce nom que sont désignées toutes les tribus, anciennement nomades, de l'Indo-Chine, et que l'on considère comme les aborigènes de ces contrées.

Nous avons ensuite le vocable *ïn*. Nous croyons percevoir cette dernière phonétique dans chacun des mots annamites ci-après : *huinh*, qui signifie : fils aîné (Caïn, fils aîné d'Adam); *huinh*, qui signifie : jaune; il nous indique que celui dont il s'agit était de race jaune; le mot *huyen*, qui signifie : faux, trompeur; *hén*, vil, misérable, et *hinh*, lequel se rapproche le plus du vocable *ïn* de Caïn, qui signifie : supplice, châtiment. Ces diverses significations du son *hin* ne semblent-elles pas faire allusion au meurtre d'Abel et au châtiment dont ce fils maudit a été frappé[1]? Les marques ethniques que tout Mandé porte sur le visage et qui, dans quelques tribus, consistent en des tatouages sur le front, figurant une croix, ne seraient-elles pas les traces de la marque de réprobation que Dieu aurait imprimée au front du meurtrier, chef de leur race? Notons que, chez les premiers Gaulois et chez certaines tribus mongoles, le tatouage était aussi en usage.

Ce qui précède nous donnerait l'explication de cette sorte de réprobation dont ceux qui portent le nom de *Mandzé* sont l'objet, en Orient, au pays de l'origine première de cette race, où le mot *dzé*, que nous avons traduit par descendant de..., du pays de..., a, en effet, en annamite, encore cette autre signification de : vil, méprisé, homme dont les descendants portent le stigmate d'une malédiction.

Les premières tribus de cette race, soit par instinct,

1. Quant au mot *Abel*, en annamite, il signifie : *aï*, celui ; *bé*, le jeune, le petit, le bébé, celui qui est le plus jeune, le plus petit.

soit qu'elles y fussent forcées par quelque événement majeur, tel qu'un déluge, ou bien encore, pour s'en rapporter aux textes saints et aux croyances populaires, soit qu'elles fussent sous le coup de la malédiction divine, semblent avoir mené une vie errante analogue à celle du Juif-Errant. Dispersées, peu nombreuses sans doute, ayant vu peut-être disparaître, dans quelque cataclysme, leur bétail, qui constituait la principale richesse chez les tribus primitives, elles ont dû, pour être favorablement accueillies par les autres peuples et pouvoir ainsi subvenir à leur propre existence, chercher à se rendre utiles à ces derniers. C'est ce qu'elles ont fait, en servant d'intermédiaire, pour leurs échanges, entre les peuples sédentaires chez lesquels elles pénétraient, et en se livrant ainsi à ce dur métier de bohémiens et de colporteurs qu'elles exercent aujourd'hui encore, par une sorte d'atavisme, de préférence à tout autre.

Ainsi se justifierait la dénomination des Mandé et d'une fraction des gens de la même souche, les *Ganar*, ou enfants de *Ga* ou enfants de *Ka* (de Caïn).

Examinons quelques-uns des vocables annamites dans lesquels se trouve le radical ga. *Ga*, en annamite, signifie la poule; c'est le radical de nos mots : gallinacé et canard; l'analogie du mot *ga* avec le mot *ca* est indéniable, car nous trouvons, en annamite, l'onomatopée *ca* signifiant : *cantus*, chanter, qui n'est autre chose que le radical de : caquet, caqueter, etc., etc., le cri de la poule. La parenté des mots *ga* et *ca* établie, cette parenté se retrouvera dans tous les dérivés si nombreux de ces deux mots.

En ce qui concerne *ga*, nous retrouvons ce radical dans le mot ouolof *gal*, qui signifie : navire; les mots français : galère, galea (*ga*, bateau; *lê*, léger); gabare, galion, etc., en dérivent, ainsi que les noms propres Gaëls, Galli, etc. (Remarquons que, comme nous l'avons déjà dit pour les Annamites dont chaque embarcation contient un gallinacé pour fétiche, on peut toujours associer ces deux idées de bateau et de gallinacé; de Gaulois navigateurs et de Gaulois ayant le cop pour emblème.) En annamite, on retrouve cette même phonétique *gh* dans le mot *ghé*, qui signifie : bateau. Le vocable *ca* sert encore, en annamite, comme terme générique des poissons. Nous avons ensuite : *gao*, riz; *gat*, moissonner; *ganh*, falaise; *gianh*, géant; *gan*, foie (siège du courage); *gay*, exciter; *ghao*, provoquer; *gay*, le champ du coq; *gay*, bâton; etc. Ajoutons que le mot *ga*, en sanscrit, signifie marcher; que *gaol*, en ouolof, signifie marcher vite; que nous trouvons encore, en français, le vocable *ga* dans les mots vagabond, vaguer (*vagari*, errer çà et là), qui sont autant de qualificatifs pouvant être appliqués à la vie des Mandé et de quelques-unes des fractions de leurs parents, les *Ga*.

Les premiers trafiquants, les Chaldéens, ont été aussi les premiers navigateurs; il devait en être ainsi d'une partie des gens de *Ga*; ce qui expliquerait en même temps que leur dispersion par tribus, sur différents continents, leur présence sur un si grand nombre de points des côtes de ces continents; et, en effet, au nombre des vocables *ga*, quelques-uns ont trait à la navigation, au commerce, à la

pêche, à la guerre. Quelques autres mots, commençant par le même radical, concernent les cultures; mais nous ne trouvons pas trace dans cette classe, en dehors du mot *gaou*, ours, de noms de fauves; ce qui paraîtrait indiquer qu'une fraction importante des gens de la famille de *ga* ont été, avant tout, des commerçants demi-agriculteurs, des navigateurs, des émigrants, des aventuriers, des gens belliqueux, des fondateurs de colonies, chez lesquels la famille semble fortement constituée. Les Ga dont il est question ci-dessus, sont sans doute les descendants de Japhet qui peuplèrent l'Europe : en effet, en annamite le mot Japhet signifie : *phê*, parti, tribu; *Ja*, des *Ga* : les vocables *ja* et *ga* étant synonymes comme dans *Jaincoa*, Dieu, en hébreu; et *Gaincoa*, Dieu, en basque. Nous croyons de même que les mots Gabon et Japon ont la même origine : *pon* ou *bon*, bandes, tribus; *Ga* ou *Ja*, des Gha; c'est-à-dire descendants de Japhet.

*
* *

Passons au mot *Cham*, le nom du second fils de Noé et de la tribu qui, d'après la tradition hébraïque, aurait peuplé l'Afrique[1]. Il est possible, à notre avis, de rattacher cette tribu à celle des Ga ou des Gana.

Dans le Yunnan, il existe un peuple nommé les *Chan*, que l'on appelle les Barbares Blancs, et qui

1. *Kem Kemi* (Noir) est l'appellation la plus ancienne de l'Égypte; le nom de *Cham* ou *Kam*, attribué par la Genèse aux peuples africains, n'est probablement autre chose que la désignation même de l'Égypte. (Reclus.)

sont parents des Mantze qui habitent cette province chinoise. Comme les Mandé et comme les anciens Gaulois, ces Chan se tatouent. Les parents d'origine de ces Chan, les *Peï* ou *Paï*, aborigènes à la peau blanche, ont, d'après quelques auteurs, de nombreux points de ressemblance, comme mœurs et comme costumes, avec les Castillans, et par suite avec les Maures, ou Ganars (gens de *Gha*). En Indo-Chine, nous avons aussi les Cha-raï, de race blanche; et la peuplade des Cham, vestiges d'une grande nation à laquelle on s'accorde à attribuer une origine indienne. Le Cambodge, dont le nom primitif est Kammen, mot transformé en Kmer par les Siamois, a la même origine que ces Cham. (*Ka* et *ga* sont, d'ailleurs, des altérations du mot *Cha*, comme le prouve notre mot chat qui, en provençal, devient gat et Kat. Ce même mot chat est prononcé *Sa* par les Ouolofs, qui prononcent le mot Charles : *Sarles*.) Les Cambodgiens, on le sait, ont également l'habitude de se tatouer; il en était de même anciennement des Annamites. Ajoutons que deux des fils de Cham se nomment : *Phout* et *Chanaan*, noms à rapprocher de Phoul ou de Fellah et de Gana (*Phout* signifiant Libyen ; de l'égyptien *Phaiat*, *Phel*, Libyen):

En annamite, le mot *cham* a, entre autres significations, celles de : « marquer » et « d'indigo ». Cette teinture est communément employée par les Muong, par les Tho, par les Sha, par les Pou-taï, par les Cambodgiens, c'est-à-dire par les races, nomades à l'origine, qui forment aujourd'hui le fond de la population de l'Indo-Chine : elle constitue ainsi une marque

ethnique commune à toutes ces peuplades. L'indigo a été également employé de tout temps par les Peulhs, par les Maures, etc., c'est-à-dire par les gens de Gana, pour la teinture des étoffes de leurs vêtements. Or, en mandé, indigo se dit *gala* ou *gara*; en maure, *ouara*; mots synonymes de Gana [1]. *Cha* et *ga*; *la*, *ra* et *na*, sont donc aussi synonymes : cette marque ethnique (l'indigo) constitue ainsi une nouvelle preuve à l'appui de la communauté d'origine que nous cherchons à établir, des tribus nommées Cha et Ga; mais la preuve la plus concluante, c'est la similitude des mots par lesquels, ainsi que nous en avons déjà fait mention, *Saman* ou *Sama* est exprimé dans un grand nombre de langues asiatiques : *Saman*, *Chaman*, *Kaman*, *Gham*; mots qui s'écrivent *Serma*, *Charma*, dans les livres indiens, et enfin *Germane*, chez les Grecs et les Latins.

*
* *

Résumons ce qui précède concernant les Mandé, les Peulhs, les Ganar, les Galli, les Muong, Sha, Taï, Kmer, etc. Toutes ces races : anciennes tribus nomades de l'Asie méridionale, de l'Indo-Chine, tribus nomades d'Afrique, Sémites et Européens, sont issues

1. Le mot français garance a sans doute la même origine que le mot mandé *gara*, qui signifie indigo et teinture, en général. Le mot Garamantes a probablement une étymologie analogue : gens teints, gens de couleur. Comparons ce mot *gara* au mot *Karen*, qui signifie noir, en mongol, et au mot *Kala* ou *cala*, par lequel les auteurs antiques qualifient certaines peuplades de noirs : ainsi les *Kala-Yavanos* (les Grecs Noirs), et les *Pouhs-Kalavati* ou *Peu-Kéli*, de l'Inde, mots dans lesquels *Kala* doit signifier : de couleur noire ou foncée.

de la même souche, proviennent du même berceau; centre de formation des races rouge, blanche et noire. Nous les avons successivement rencontrées sous les noms de : descendants de Cham; descendants de Sem (gens de Sa, adorateurs du serpent); descendants de Japhet. Quant à la tribu des Ma, on pourrait la rattacher aux descendants du quatrième fils, Madjectoun, que quelques auteurs musulmans donnent à Noé; ou bien on pourrait encore la rattacher directement à Japhet et, par conséquent, aux tribus des Gha, avec lesquelles on la trouve si souvent en contact, en lui donnant comme ancêtres, les indigènes de l'antique Médie. D'après Hérodote, en effet, les Mèdes descendraient de *Ma-daï* (en annamite, *daï*, grand, supérieur), troisième fils de Japhet. De la Médie faisait partie l'Aryane, pays des Aryas, des *Bac* triens, c'est-à-dire des gens de race blanche.

Les uns et les autres ont pour ancêtres la race jaune, c'est-à-dire les tribus nomades qui ont fourni les éléments primitifs de la langue des *Giao-Chi*, les ancêtres des Annamites, race dont le type nous paraît tenir du Peulh et du Mongol, et qui tire son nom d'une particularité qui la rapproche de l'espèce simienne (*giao-chi*, gens dont l'orteil est écarté des autres doigts de pied). Par la facilité avec laquelle ces indigènes se servent de ces doigts pour saisir les objets, pour travailler, et surtout pour grimper le long des arbres, opération qu'ils effectuent en saisissant le tronc entre le gros orteil et les autres doigts du pied, on pourrait classer, en effet, ces *Giao Chi* parmi les quadrumanes.

Une partie de ces tribus put, de bonne heure, fonder des établissements et s'y développer à l'aise dans les idées de civilisation et de paix; d'autres, chassées d'une région par un événement quelconque, rencontrant partout où elles se présentaient les territoires occupés, ont dû poursuivre longtemps, comme quelques-unes de leurs tribus la poursuivent encore de nos jours, une vie errante, soit de pasteurs, soit de colporteurs sur terre ou sur mer, à la recherche d'une contrée, d'un établissement qui puisse leur constituer une nouvelle patrie.

Enfin, la langue annamite constitue, à nos yeux, le fond commun dans lequel ont été puisées les racines qui ont servi à la formation des jargons des premières tribus de notre époque géologique : tribus de Sa ou de Ta; de Cha; de Ga; de Ma; de Pha ou de Pa, etc.

Tout au moins, on reconnaîtra que, telle qu'elle existe aujourd'hui, cette langue est en quelque sorte un recueil où ont été conservées les racines qui ont servi à exprimer les premiers besoins de la vie humaine, racines que l'on retrouve, à l'état de pureté plus ou moins grande, dans toutes les langues qu'il nous a été possible d'étudier.

Autres similitudes de mœurs entre tribus de race jaune, tribus de race blanche et tribus de race noire.

Nous avons vu qu'une partie des tribus du Soudan occidental a été obligée, pour dépeindre l'éléphant, l'hippopotame, le caïman, de se servir de mots com-

posés, ce qui indique que les ancêtres de ces tribus n'étaient pas originaires d'un pays où existaient ces animaux; toutes possèdent, au contraire, des mots monosyllabiques pour désigner le cheval, le bœuf, le mouton, les grains, etc. Elles étaient, comme nous l'avons déjà dit, originaires du pays des *ma*, pays de culture et de fauves.

Ces tribus étaient donc parties de la contrée peuplée par les races qui avaient domestiqué tous ces fauves; ces dernières étaient des races de pasteurs, de cavaliers, chez lesquelles le cheval, le noble auxiliaire de l'homme primitif, devait être en très grand honneur.

L'Éthiopie, avec ses immenses pâturages d'herbes savoureuses, dit M. E. Reclus, est le pays par excellence de l'élève des bestiaux. Mais, nous le répétons, cette contrée n'a été, à notre avis, qu'un lieu de stationnement prolongé de ces races; leur berceau dut être le même que celui des races nomades asiatiques, c'est-à-dire que celui de la race mongole, et, par cette expression, nous entendons le terme générique employé d'ordinaire par les ethnologues pour toutes les nations de l'Asie orientale, de même que nous entendons, par langue mongole, la langue sœur de la langue annamite; les éléments de ces deux langues ayant été puisés dans les radicaux monosyllabiques des tribus nomades qui peuplaient primitivement la presqu'île indo-chinoise.

Les Mongols ont aussi toujours été, en effet, des conducteurs par excellence, de *ma*, mammifères, fauves, c'est-à-dire des pâtres et des cavaliers. « Dans

les régions fortunées, écrit M. E. Reclus, encore de nos jours, tout Mongol a son coursier, et s'il n'a que cent pas à faire pour se rendre à une habitation voisine, c'est à cheval qu'il les fera et non à pied; un Mongol gémirait d'avoir à parcourir une distance, si faible qu'elle fût, hors de sa tente. Ce serait, pour lui, un sujet de honte, que d'être aperçu, marchant à pied, par un autre Mongol. »

Ajoutons que, pendant notre séjour dans le Haut-Sénégal, nous avons entendu dire par des tirailleurs peulhs que, dans le Soudan, il existait des tribus de Peulhs et de Bambaras dont les hommes, cavaliers émérites, passaient leur vie à cheval et se disaient incapables de faire cent pas à pied. Lorsque, dans un combat, leur monture venait à être tuée, ils se couchaient auprès d'elle, attendant la mort, soit qu'ils considérassent comme un déshonneur d'abandonner le corps de leur coursier, soit qu'ils fussent dans l'impossibilité de se soustraire, par une fuite à pied, à la poursuite du vainqueur.

Autre témoignage. Parmi les noms de chefs des empires de Métis du Soudan occidental (Peulhs et Mandé), on trouve celui de *Isaka*. Dans la *Géographie Universelle* de M. E. Reclus, on lit que les Mongols établis dans l'Afghanistan sont aussi nommés *Assaka*, c'est-à-dire cavaliers, du nom sanscrit *Açvaka*, dénomination bien méritée par les chevauchées de guerre que les Mongols faisaient à travers les plaines. De même, entre autres noms de rois *son-raï*, on lit le nom de *Boye*, qui est un vrai nom mongol.

Les Poulhs et les Berbères (*Zénégha*), qui, dit-on, ont importé le cheval et le bœuf à bosse en Afrique, ont de nombreux traits communs avec ces Mongols. Comme le Mongol, le Peulh et le Zénégha sont, en effet, des nomades par excellence, peuples de pâtres et de cavaliers, n'ayant d'autre occupation que de soigner leur bétail. Ils vivent sous la tente, qui n'est autre que la tente mongole, ou dans des gourbis, habitations passagères, qui ont la même forme que cette dernière. L'habitation des Ouolofs, des Sérères, des Zoulous, etc., etc., est du même type, ce qui révèle aussi leur origine primitive de pasteurs.

Le bonnet national à deux pointes des Mandingues n'est autre que le capuchon en peau de bêtes des tribus de la Mongolie du Nord : *Toungouses*, *Kirghiz* (*Ki Ghi*, gens de chevaux), ou de leurs parents, les *Vogoules*, etc., bonnet orné, à droite et à gauche, d'oreilles d'animaux; certains chasseurs malinkés, malgré la chaleur torride du climat africain, substituent même un bonnet de ce genre, en peau de chat tigre, au bonnet en toile que portent leurs congénères.

Les tapis de peaux d'agneaux des Zénagha rappellent les belles peaux d'Astrakan.

Dans le Soudan, à côté de cet élément nomade, qui est aussi l'élément guerrier, conquérant, se trouve, comme dans l'Asie orientale, l'élément commerçant et agriculteur dont le type se rapproche davantage des habitants de l'Asie méridionale : *Mandchoux*, *Chinois*, *Annamites*. Nombre de tribus du Soudan vivent dans des maisons recouvertes de toits plats

comme l'habitation mandchoue; d'autres, qui habitent sur la côte de Guinée et du Gabon, ont des habitations semblables à celles des Chinois ou des Annamites. On trouve des colonies de ces agriculteurs qui se sont si peu mélangées avec l'élément pasteur que, comme les Chinois et les Annamites, elles ne savent pas traire les vaches et ne connaissent pas l'usage du beurre.

On rencontre, dans ces peuples de l'Asie orientale, les types divers des races du Soudan : Mongols au teint et aux traits de la race arabe; Mongols à la peau brune; Mongols au teint rougeâtre, semblables aux Maures et aux Peulhs; enfin Mongols au nez épaté, aux pommettes saillantes, semblables aux Malinkés dont le type rappelle plus particulièrement celui des Mandchoux et des Annamites.

Caillié nous dit que, pendant son séjour à *Timé*, il avait, pour le servir, une vieille négresse qui se nommait *Mann mann*, nom, ajoute-t-il, qui est très commun chez les Mandé. Or, *mann mann* est un sobriquet très connu et couramment employé, par les Annamites, pour désigner les personnes qui marchent, qui agissent, qui travaillent lentement.

Il dit, de même, que son guide s'appelait *Kaï mou*. *Kaï* est, en annamite, le titre que l'on donne, par exemple, à un chef de guides, de porteurs, de coolies; ainsi *kaï-coolies*. C'est aussi le premier degré du commandement dans l'armée. C'est le mot *caïd*, chef.

La pioche dont se servent les indigènes (Caillié, p. 138) est un outil d'un pied de long sur huit pouces de large; le manche peut avoir seize pouces de long; il est très incliné sur la pioche. Cette description se rapporte exactement à la pioche annamite.

Dans un autre passage, il dit : « Je vis que notre hôte élevait une douzaine de petits chiens destinés à être mangés quand ils seraient gras » (p. 79). Ce rapprochement avec les goûts et les mœurs des Annamites est d'autant plus significatif que les gens dont il s'agit sont des Musulmans, chez lesquels la viande de chien devrait être considérée comme impure. C'est donc là une coutume qui est antérieure à l'adoption, par ces indigènes, de la religion musulmane.

« Les femmes, dit-il encore, ne sont pas admises à prendre leurs repas avec les maris. » Ce sont là des mœurs des habitants de l'Asie orientale dont les lois établissent, avec précision, l'infériorité absolue de la femme comme fille et comme épouse.

D'autre part, l'on constate, chez certaines tribus de l'Indo-Chine, par exemple chez les Muong, que la femme joue un grand rôle dans la famille; ses conseils sont écoutés; elle y jouit d'un grand respect. Il doit en être de même chez les tribus nomades de la Mongolie. Il en est ainsi chez les Peulhs. Il en était ainsi chez les Hébreux.

En Annam et au Soudan, la société est divisée en castes, sur des bases similaires; l'esclavage y existe à peu près dans les mêmes conditions.

Ce qui est encore un trait de race commun au peuple annamite qui ne fait jamais usage du lait de vaches et ne sait pas traire ces dernières, c'est que quelques-unes de ces tribus du Soudan, quoique ayant de très beaux pâturages, n'ont pas le goût de l'élevage des bestiaux et ne savent pas traire les vaches, faits consignés par Caillié et Binger. C'est là un trait de race, un fait d'atavisme. En Annam et en Chine, où les populations ne disposent que tout juste des terres cultivables nécessaires pour pouvoir subvenir aux besoins de leur subsistance, l'élevage des bestiaux, qui exige de larges espaces, a dû être proscrit de bonne heure : et en effet, l'Annamite ne possède que le nombre de buffles et de bœufs strictement indispensable pour ses travaux de labour. Afin de faire accepter plus

aisément cette nécessité sociale, la croyance y a été soigneusement entretenue dans le peuple que le lait des animaux constitue une boisson malsaine.

Le nom indigène de l'arbre à beurre du Soudan est, d'après Caillié : *cé, ché* ou *shea*; d'après Mungo-Park, c'est *shea* ou *shea-toulou*. Or, nous l'avons vu, en peulh et en ouolof le lait se dit : *soou*; en annamite, *soua*; tous ces mots dérivent de *so*, *seu*, fauve. Les premiers Mandé qui arrivèrent dans le Soudan, donnèrent au beurre végétal le nom du lait, n'ayant eux-mêmes aucun nom particulier pour désigner le beurre.

Barth et le capitaine Binger écrivent que les Mandé Song-haï sont friands de thé. Ce détail a son importance; l'usage de cette boisson, inconnue des Soudanais, est un indice nouveau révélant l'origine asiatique de ceux qui l'ont importée dans le Soudan. Dans la description que Caillié nous donne de la manière dont ces indigènes prennent le thé, on croirait voir des Annamites en scène : « On apporta une boîte dans laquelle il y avait un petit service en porcelaine que l'hôte mit sur un plateau en cuivre; les tasses étaient très petites. On nous les servit, posées dans une autre tasse un peu plus grande et ayant un pied de la forme d'un coquetier » (p. 225). Sauf ce dernier détail, la tasse ayant la forme d'un coquetier, tout le reste compose strictement le service à thé annamite.

Et dans cette description d'une fête de funérailles d'une tribu de Mandé, que de points de ressemblance avec les cérémonies funèbres des Annamites ! En effet, ceux-ci, comme les Annamites, ont le repas des funérailles; dans le cortège, mêmes instruments : cymbales, grosses caisses, hautbois. « Les hommes armés qui composent le cortège, dit Caillié, jettent des regards menaçants, simulent la furie, tirent des coups de fusil contre un ennemi imaginaire. » Les Annamites n'agissent pas autrement; des hommes masqués, placés en tête du convoi funèbre, se livrent à des exercices du même genre pour chasser les mauvais esprits qui voudraient s'opposer au passage de l'âme du mort.

« Vers le milieu de la fête, tous les hommes, parents du défunt, parurent habillés de blanc; ils étaient en file sur deux rangs; ils tenaient chacun à la main un morceau de fer plat sur lequel ils frappaient avec un autre plus petit; ils firent le tour de l'assemblée en observant la mesure et en chantant d'un air triste et sonore. Ces hommes étaient suivis de femmes, proprement habillées, ayant chacune, sur le cou, une pagne blanche. »

Or, le blanc est également le vêtement de deuil de l'Annamite; c'est vêtus de longues tuniques blanches que les parents du défunt suivent le cercueil; aucun détail ne manque : la formation du cortège par file de deux rangs; les petites claquettes dont les Annamites font usage pour accompagner les chanteurs; leur marche lente et mesurée, si différente des danses désordonnées qui accompagnent, d'ordinaire, les cérémonies des gens de race mélanienne.

Ajoutons, à propos de funérailles, que l'usage répandu à Athènes et à Rome, de mettre une pièce de monnaie dans la bouche de leurs morts, pour permettre aux âmes de ces derniers de payer à Charon le prix du passage des fleuves des enfers, se retrouve chez certaines tribus de l'Indo-Chine (les Peï, de race blanche). La même superstition donne lieu, au Dahomey, de la part des parents du mort, au sacrifice d'une poule, qu'ils appellent *la poule ouvrant la voie*, et qui est destinée, disent les indigènes, *à payer le passage.*

Au Dahomey, on place, dans la chambre sépulcrale, des écuelles destinées à recevoir les aliments et les offrandes que les parents et amis apportent au mort. Une coutume analogue est en usage en Indo-Chine. Dans les deux pays le culte des mânes des ancêtres est en grand honneur.

Au Dahomey, comme chez les Annamites et chez les Chinois, le parasol est l'insigne de la dignité, comme le bâton est l'insigne du commandement [1]. Malheur au sujet

1. Cette idée d'autorité attachée au port du parasol existe encore chez les Marocains, en Perse, chez les Arabes. Elle

que l'on trouverait usant même d'un simple parapluie! Depuis notre établissement en Extrême-Orient, cet état de choses s'est un peu modifié; grâce à l'impunité que leur assure notre présence, les indigènes ne craignent plus de se servir de parapluies et de parasols et beaucoup en usent, moins par nécessité, que par esprit d'imitation des Européens et aussi pour faire, en quelque sorte, parade d'un droit qui les affranchit de la tutelle des Mandarins. Disons toutefois que les Tho, les Thaï, les Sha, etc., de la frontière de Chine, se passent difficilement, en route, pendant la période des fortes chaleurs, de leur petit parasol; c'est encore là un indice à l'appui de leur origine aryenne ou sémitique.

Au nombre des autres usages communs au Dahomey et aux Annamites nous citerons encore les suivants : au Dahomey, le roi se réserve, comme privilège, de couvrir sa maison autrement qu'avec de la paille; en outre, certaines étoffes, que l'on nomme *étoffe du roi*, ne peuvent être utilisées que par le souverain; ces lois somptuaires existent également en Annam et en Chine.

« Le costume des Song-haï, dit Barth, se compose d'une courte tunique bleue et d'un long pantalon de même couleur. » N'est-ce pas là le vêtement national de l'Annamite et du Muong? La couleur même de l'étoffe a été conservée par les Song-haï. Il serait curieux de connaître si la contexture du vêtement, la manière de l'agrafer sur le côté, etc., sont les mêmes. Ajoutons que, pour nous, ces vêtements sont un vestige du pantalon et de la blouse des premiers âges qui, suivant les climats, devaient être en peau de bête ou bien encore en tissu végétal.

Le *balophon*, instrument de musique national des Mandé, est composé d'une série de lamelles juxtaposées, en métal ou en bambou, sur lesquelles on frappe au moyen de deux baguettes et au-dessous desquelles sont disposées des cale-

nous paraît indiquer que ces races sont des races conquérantes venues de régions plus tempérées que celles qu'elles habitent actuellement.

basses de diverses dimensions. Cet instrument n'est usité ni chez les Peulhs, ni chez les Ouolofs, ni chez les Arabes; mais on le retrouve chez les Cambodgiens et chez certaines tribus du Laos.

Chez les Mandé, les poules blanches sont fétiches et sacrées; chez les Muong et chez les Annamites, il en est de même ainsi que chez certaines tribus mongoles.

Les Mandé emploient le tatouage pour se distinguer des autres races et, aussi, de tribu à tribu. Les Annamites avaient, autrefois, l'habitude de se tatouer, habitude qui existe encore chez les Laotiens, chez les Cambodgiens, chez les Mongols et qui était aussi en usage chez les ancêtres de quelques peuples de notre race.

La description des travaux en usage chez les Mandé pour la culture du riz : disposition du terrain, des digues; procédés pour tirer l'eau des puits; moyens d'arrosage, etc., est la même que celle des travaux des Annamites.

Enfin, le cortège des rois nègres de la côte des Esclaves, avec leur hamac, leur parasol, le soldat porte-sabre; les hommes portant la chaise, la pipe, etc., et les deux ou trois gros tam-tam qui le précèdent; n'est-ce pas là le cortège d'un petit mandarin annamite?

Et les sacrifices humains, en honneur parmi les peuplades de cette côte et à l'intérieur, ne les retrouve-t-on pas chez les nations de l'Asie orientale? Les historiens orientaux nous apprennent que ces sacrifices qui ont été longtemps en usage, en Chine, proviennent des tribus mongoles qui auraient enseigné, « aux enfants de Han », à se défendre de la funeste influence des esprits, non par de simples offrandes, mais par des sacrifices sanglants. Lorsque *Hoangti* mourut, environ deux siècles avant l'ère chrétienne, plusieurs de ses femmes et de ses gardes le suivirent dans la tombe, et dix mille ouvriers furent ensevelis vivants autour du monticule funéraire (Reclus). Nous pouvons ajouter que chez les nations de race sémitique et indo-européenne, Hébreux, Grecs, Gaulois, etc., les sacrifices humains furent longtemps en honneur.

Les bois sacrés que l'on voit auprès des pagodes et qui, primitivement, constituaient des asiles, des retraites inviolables où le bonze seul avait le droit d'entrer, n'existaient-ils pas chez les Grecs, chez les Romains, chez les Gaulois, etc.? Nous les retrouvons au Dahomey, chez les Mandé et chez les autres races du Soudan.

Les processions chinoises et annamites du Dragon, dont le cortège se compose de mannequins géants, de personnages qui, déguisés en diables, amusent la foule par leurs gambades et par leurs postures grotesques, n'en retrouvons-nous pas les vestiges dans les fêtes de la fameuse Tarasque à Tarascon; dans les processions et dans les cavalcades historiques de Douai (fête des géants Gayants), de Lille, de Pezenas, de Venise, de Madrid, de Lisbonne, c'est-à-dire sur tous les points de notre continent [1]?

1. Nous terminerons ces observations d'un caractère général par une remarque qui nous montre l'importance des recherches philologiques. Nous constatons, chez tous les peuples, à leur origine, le culte du limon (en persan : *lima*, boue; en sanscrit : *li*; *li*quide; et, dans toutes les langues, *li*, *lé*, *la*, vénéré, adoré). En effet, chez les Esquimaux, on a : *abba*, père; vénéré; phoque; *ma*, mère, eau, limon; chez les Dahoméens : *baba*, père ou limon; chez les Mandé : *ma*, mère, mare, lamantin, boue; chez les Annamites et chez les Mongols : *lama*, fétiche, prêtre, composé de : *maï*, femelle, mère, *ma*, marais, rizière, boue; *mach*, source, origine; *lay*, marais, animal fabuleux, adoré; ver; chez les Bretons : *tho*, terre; père; vénéré; lièvre. Ainsi donc, les différentes races se prétendent toutes issues du limon, leur père, leur mère, c'est-à-dire le principe de l'homme. Mais, contrairement à l'affirmation de la Bible qui dit que l'homme a été tiré directement du limon, les peuples sont unanimes à lui donner un précurseur, un animal, produit de l'action combinée des trois éléments : le soleil, source de chaleur, de lumière, de vie; l'eau; la terre. Cet être intermédiaire est le fétiche de la race : lamantin, phoque, castor, ver, dragon, serpent, lièvre. Ces deux derniers animaux étaient primitivement adorés par les Hébreux, bien avant la naissance de Moïse. Ne serait-on pas alors en droit d'en conclure que notre doctrine de la création de l'homme, qui est d'essence hébraïque, est ainsi postérieure à la religion originelle de ce peuple?

CHAPITRE IV

EXPOSÉ HYPOTHÉTIQUE DE QUELQUES GRANDES MIGRATIONS HUMAINES

En admettant l'existence d'une terre, la Lémurie, qui, aux premiers âges du monde, aurait réuni le sud de l'Afrique, l'Asie et l'Océanie et aurait eu des avancées vers l'Amérique méridionale, et celle d'une autre terre, l'Atlantide, qui aurait réuni la côte du Sénégal aux îles du Cap-Vert, aux Açores, et se serait prolongée vers la côte orientale de l'Amérique, on pourrait essayer de donner une explication plausible de quelques-unes des migrations de la race peulhe et de celles de quelques autres peuples qui ont des liens de parenté incontestables avec cette dernière.

A l'aurore de l'ère humaine, après un long stationnement dans la zone qui fut le berceau de notre espèce, quelque position, au reste, que l'on assigne à ce dernier : l'Asie septentrionale, le grand massif de l'Asie centrale, ou la terre de *Lémurie*, un premier débordement de la race primitive (la race jaune,

d'après les savants les plus autorisés), s'effectua lentement, de proche en proche, autour de ce centre d'apparition de la race humaine. A la fin de l'époque tertiaire, ainsi que les découvertes géologiques de ces dernières années l'ont démontré, l'espèce humaine avait déjà irradié en tout sens, et des rejetons se montraient dans tous les continents et dans les grandes îles. Ces émigrants avaient emporté avec eux les éléments de ce qui constitue le langage primitif, dont la création dut coïncider avec la création même de la société, c'est-à-dire avec la formation des premiers groupes, des premières tribus. Les éléments du premier langage ne devaient être autres, à notre avis, que ceux qui ont servi à la formation de la langue annamite actuelle; nous en avons trouvé les traces dans les radicaux des langues réputées les plus anciennes ou qui sont les plus dissemblables, en apparence : celte, hébreu, ouolof; on les retrouverait sans doute également dans toutes les autres langues du globe.

Pendant la dernière partie de cette longue période géologique de l'époque tertiaire, et sous l'influence des climats spéciaux aux différentes contrées occupées, à la suite de cette première dispersion, par l'espèce primitive, les races diverses, rouge, blanche et noire, s'étaient formées. Des tribus de ces races, tribus de chasseurs et de bergers, ayant besoin de grands espaces pour faire paître leurs troupeaux; d'autres, fuyant déjà devant une menace d'envahissement par les eaux, des régions qu'elles occupaient, commencèrent à leur tour leur mouvement d'émigration. Les

Peulhs, partis de la Lémurie, arrivèrent ainsi en suivant des directions divergentes, en Syrie, dans la haute Égypte, en Lybie, dans le Delta égyptien, en Afghanistan, contrées où de nomades ils devinrent plus tard agriculteurs, c'est-à-dire sédentaires, à la suite de mélanges avec la race de source, ici, jaune; là, noire, qui occupait déjà le sol, ou à la suite de leur asservissement par d'autres conquérants.

Une autre partie de ces tribus stationna dans le haut Nil et au cœur de l'Afrique, où elle continua son existence de pasteurs et de chasseurs; c'est la fraction des Peulhs qui se présente aujourd'hui dans l'Afrique occidentale, après avoir poussé devant elle les Ouolofs, les Sérères et les autres races que l'on considère comme les races autochtones de cette contrée.

Des colonies de ces Peulhs poursuivirent leur mouvement jusque dans l'ouest de l'Europe, à la recherche des deltas, de terres pouvant leur fournir les pâturages nécessaires à la subsistance de leurs troupeaux; on les retrouve dans l'île de *Foula*, du groupe des *Shetland*.

Pendant le même temps, d'autres colonies, rayonnant autour de cette terre de Lémurie, peuplaient la Malaisie et les autres îles de l'Océanie; d'autres se cantonnaient dans certaines contrées de l'Indo-Chine où on les rencontre encore sous le nom de *Pouli* (Inde); de *Pou-Thaï* (*Poulhs-seigneurs*) (Tonkin); sous les noms de *Poul* et de *Peï*, dans le Haut-Mékong. Ces émigrations étaient en voie d'exécution à la fin de la période tertiaire; à ce moment, l'Europe,

l'Afrique, l'Atlantide, la Lémurie, l'Asie orientale, l'Océanie, l'Amérique et la péninsule indo-chinoise étaient ainsi habitées exclusivement par des tribus de chasseurs et de bergers chez lesquelles les races jaune, rouge, blanche et noire se trouvaient toutes représentées. Ce furent alors que survinrent les grands mouvements géologiques qui signalèrent le commencement de l'époque quaternaire. La disparition, sans doute lente et progressive, de la terre de Lémurie, qui en fut l'une des conséquences, eut pour résultat de fractionner en plusieurs masses les peuples de race diverse qui occupaient cette contrée, où quelques ethnologues placent le centre principal de formation des races de notre époque géologique. Ces masses humaines finirent de refluer sur les deux continents asiatique et africain; elles eurent bientôt besoin de déverser hors de ces territoires le trop-plein de leurs populations, ce qu'elles firent en refoulant, sur tous les points, devant elles, ou en subjuguant les tribus de pasteurs qu'elles rencontrèrent sur leur passage. Toute expansion étant devenue désormais impossible du côté de l'Océan Pacifique, autrement que par la voie de mer, des tribus nomades, entre autres celles connues sous les noms de Scythes et de Mongols, gagnèrent le Nord de l'Asie centrale et l'Asie orientale; les Celtes, les Berbères, les Hébreux, races de pasteurs à demi agriculteurs, comme leurs noms l'indiquent, prirent la direction de l'ouest et du nord. Les uns, comme les Berbères, suivirent la côte orientale de l'Afrique et occupèrent successivement le haut Nil, l'Afrique septentrionale, pendant que des frac-

tions de ces races pénétraient dans l'Afrique centrale par le Niger jusqu'à l'Atlantique, en chassant devant elles les Mandé, les Peulhs et en se mélangeant avec ces races, ainsi que l'attestent les divers empires de *Métis* fondés sur le Niger et à la tête desquels on voit tour à tour des Maures ou Berbères, des Peulhs ou des Mandé.

Celles des races aryennes qui accomplirent lentement leurs migrations par la direction du nord, à travers les pays occupés déjà par d'autres races blanches, leurs premières colonies, arrivèrent sur le continent européen, par l'est de ce continent, pures de tout mélange avec les races jaune ou noire. Une partie de ces races blanches, laissant des tribus dans l'Afghanistan, dans la Galilée, arriva par le Danube jusque dans la Gaule où elle vint rejoindre les tribus de même race, qui l'avaient précédée dans cette contrée. Une autre fraction, une partie des tribus qui avaient pour tenné les gallinacés, marcha avec les Berbères. Ce sont les débris de cette fraction que l'on trouve dans les Gallas de l'Abyssinie, dans les Peulhs de Gana, dans les Gannes, dans les Ganar et les Gallinas, aux Canaries, etc., où ils ont pu se rendre lorsque l'Atlantide réunissait la côte du Sénégal aux îles du Cap-Vert, aux Canaries et aux Açores et prolongeait ses avancées vers l'Amérique.

Les Hébreux, les Arabes, par leurs caractères physiques et par certains traits moraux, tiennent plus de la race jaune que de la race blanche. La raison en est que, partis eux aussi du même centre de formation que cette dernière, ou d'un centre

voisin, ceux-ci arrêtèrent d'abord leurs migrations dans l'Asie antérieure, c'est-à-dire au milieu de populations dont le fond était constitué par des races jaunes; et conservèrent ainsi les qualités et les défauts inhérents à ces dernières.

Cet exposé hypothétique des migrations préhistoriques d'une partie des races de l'ancien monde n'a qu'un but : tenter de donner une explication plausible à ces croisements, à ce mélange de races de souche blanche, de souche noire et de souche jaune que l'on rencontre sur différents points de l'Afrique et de l'Europe méridionale et, fait à signaler, sur un certain nombre de ces points, par exemple dans le nord de l'Afrique, en Egypte et sur la côte de l'Atlantique, c'est-à-dire partout où la présence des dolmens a été constatée, les trois éléments ci-après de race blanche se trouvent le plus souvent juxtaposés : les gens de *Ga* (Gaëls, Gaulois, Gahnar, Maures), les Poulhs (Foulhs, Fellahs, Fellahtas) et les Bretons.

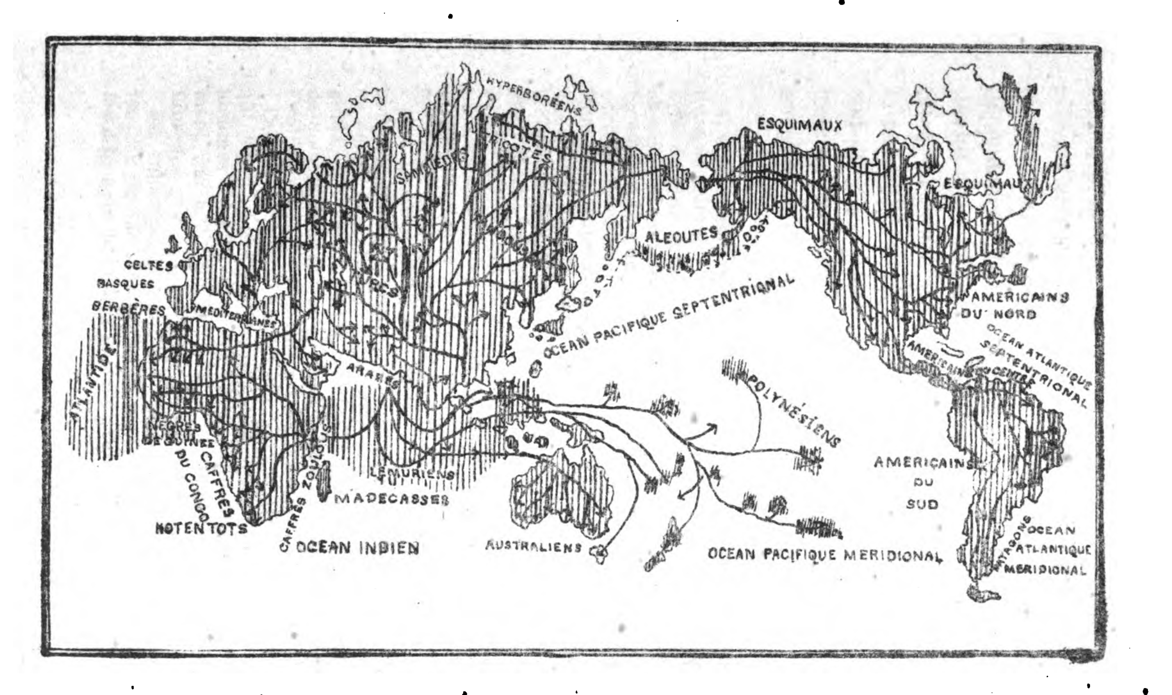
Les grandes fluctuations de masses humaines qui se produisirent en Europe, dans l'Asie méridionale et dans l'Afrique septentrionale dès les commencements de la période historique et jusqu'à l'époque moderne; exodes des Juifs, invasions des barbares, conquêtes de Gengis Khan et de Tamerlan, etc., l'occupation de l'Égypte par les Perses, par les Grecs, par les Romains et par les Arabes, n'eurent sans doute qu'un bien faible contre-coup dans les contrées de l'Afrique intérieure : pendant toute cette période et jusqu'au commencement de notre siècle, le Soudan central et le Soudan occidental restèrent le conti-

nent mystérieux et inabordable que les Nasamons ont dépeint. Aussi, est-il permis d'affirmer que la venue des races ouolove, peulhe, mandé, etc., dans le Soudan, date d'une antiquité considérable, ce qui donne un grand intérêt à ces recherches dont le but est d'établir la communauté d'origine de ces races avec les races de l'Extrême-Orient. (Voir la Carte n° 2.)

*
* *

M. de Quatrefages, dans son introduction à l'*Étude des races humaines*, conteste l'existence passée de ce continent aujourd'hui submergé (la terre de Lémurie) dont le savant professeur de l'Université d'Iéna, M. Hæckel, a fait le berceau de l'homme de la période actuelle et le point de départ de ses migrations.

L'homme, dit M. de Quatrefages, est apparu dans le nord de l'Asie, à un moment encore indéterminé de l'époque tertiaire. Il se nourrit d'abord de végétaux, se développa peu à peu, et commença à attaquer les plus grands mammifères, le renne, le mammouth, le rhinocéros qui habitaient alors ces régions. Ces tribus de chasseurs durent agrandir rapidement leur aire d'habitat et quelques-unes d'entre elles, les plus aventureuses, arrivèrent ainsi jusque dans les contrées méridionales et occidentales de ce qui devait devenir l'Europe. Quand vinrent les froids glaciaires, c'est-à-dire au moment de l'époque quaternaire, la végétation s'arrêta dans le nord de l'Asie, les herbivores gagnèrent des contrées plus chaudes. Les tribus restées jusque-là dans la première partie de l'espèce



CARTE DE LA LÉMURIE ET DE L'ATLANTIDE

ET ESQUISSE HYPOTHETIQUE DES GRANDES MIGRATIONS HUMAINES D'APRÈS E. HAEKEL

durent émigrer en masse, à la fois pour trouver un climat plus doux et pour ne pas perdre de vue leur gibier habituel. Les unes s'arrêtèrent longtemps au cœur et tout autour du grand massif central et de ses dépendances; le milieu fit son œuvre; et cette région devint ainsi le centre de formation des types ethniques fondamentaux de l'époque actuelle. Un certain nombre de tribus tournèrent leurs pas vers le sud-ouest, guidées par les grands pachydermes et les ruminants qu'elles étaient habituées à chasser et envahirent l'Europe tout entière [1].

1. C'est l'ossuaire de ces hommes, colonies des tribus primitives, ou celui de leurs descendants directs, c'est-à-dire, à notre avis, de gens de race jaune, que l'on a découvert, à Solutré, où ces hommes continuaient leur vie primitive de chasseurs. En effet, ce nom de *Solutré*, petit village de Saône-et-Loire, qui a servi à caractériser une période de l'époque quaternaire dont l'antiquité, d'après quelques géologues, ne serait pas inférieure à plusieurs centaines de siècles, est, pour nous, comme un témoin qui atteste d'une manière irrécusable que c'est la langue annamite ou une langue sœur de cette dernière qui était parlée à cette époque reculée dans cette partie de la France. Car, qui donc, si ce n'est un descendant de cette race, eût pu donner le nom de Solutré à ce lieu qui fut, à l'époque quaternaire, la colossale sépulture contenant, au dire de M. Chabas, « plus de cent vingt mille carcasses de chevaux dont les ossements blanchis couvrent partout la terre »; amas gigantesque de débris de cuisine, « les restes d'une boucherie hippophagique », dit d'autre part M. de Mortillet, qui représente l'homme de Solutré chassant le cheval et le poussant vers des défilés étroits pour le forcer à passer à portée de ses javelots?

Ce mot de Solutré est, en effet, un véritable mot annamite qui dépeint aussi bien que le ferait un tableau, l'existence des hommes de cette époque et précise, en même temps, l'événement qui a dû donner lieu à ces colossales boucheries de fauves.

En annamite, *so* signifie : lieu, ou chevaux; *loua* signifie : feu; *lou* signifie : inondation (dilouvium); une cage (d'appeau); *lou* a le sens de foule, de bande; *loua* signifie textuellement :

D'autres émigrants gagnèrent l'Amérique et, de là, descendirent jusqu'au Brésil, jusqu'aux Pampas; d'autres atteignirent la presqu'île gangétique, la Syrie, et c'est probablement une branche de ce dernier courant qui pénétra jusqu'en Afrique et envoya des éclaboussures jusqu'au Cap. D'autres tribus, enfin, parties du même point, avant le grand refroidissement, s'étaient dirigées plus directement au sud, gagnant le cœur de l'Asie. Celles ci avaient perdu de vue les animaux qui avaient jusque-là pourvu à leur nourriture; elles en avaient rencontré d'autres; et, parmi ces espèces sauvages, il s'en était trouvé que leurs instincts prédisposaient à subir l'empire de l'homme. Les émigrants surent en profiter. Ils domestiquèrent ainsi le chacal, dont ils firent le chien; puis, poursuivant cette œuvre, qui seule pouvait permettre la formation des grandes sociétés humaines, ils s'assu-

chasser devant soi le bétail. Quant à *t* (*r*) *é*, il signifie : sacrifié, stupéfié, triste, tombé, coupé, taillé, et *tiet* ou *chet*, mort.

Le nom de Solutré indique donc que cette contrée fut le lieu où s'effectua une grande tuerie d'animaux rassemblés soit par suite de quelque grande inondation, soit par suite de battues opérées par des chasseurs qui, dans ce but, incendiaient de vastes espaces, comme le pratiquent encore certaines tribus d'Afrique ou d'Amérique. Le mot *lou*, di*lou*vium, donne probablement l'explication de cette réunion considérable d'animaux sur un même point; elle est due, sans doute, à quelque grande inondation, à un déluge partiel. Le premier vocable du mot *Cromagny*, du charnier par lequel les habitants désignent encore ce lieu, est également un mot annamite, soudanais, breton et mongol; les mots *krou*, *keur*, *kourou*, etc., autant de mots qui signifient : ville, localité, lieu, et qui ne sont autres sans doute que le mot annamite *kho*, qui se prononce *kro* et signifie grenier, magasin, dépôt; ou *kou*, habiter, demeurer; *ma-gny* signifie : fauves; beaux, précieux.

jettirent le cheval, la chèvre, le bœuf, le mouton, etc. En traversant par bien des routes le continent asiatique, les hommes de cette époque avaient, en outre, découvert les céréales et appris à les cultiver. Essentiellement pasteurs, à demi cultivateurs, ils purent perfectionner leur outillage et polirent leurs haches.

Un jour, forts des ressources qui assuraient leur existence et leur permettaient de se grouper en nombre plus considérable, ils se mirent en marche et émigrèrent en divers sens; une partie de ces tribus suivit le cours du soleil et arriva en Europe.

Cet exposé des grandes migrations de l'espèce humaine de l'époque préhistorique, si saisissant de netteté, que nous avons emprunté à l'ouvrage cité ci-dessus du regretté membre de l'Institut de France, nous fournit également le moyen de rattacher les différentes races de l'Afrique que nous venons d'étudier à des types de la race asiatique, et d'établir encore plus étroitement la parenté de ces races avec la race annamite [1].

1. Nous nous permettrons (bien que nous n'ayons pas grande autorité, nous le répétons, pour nous prononcer dans des questions de ce genre) de signaler les deux particularités suivantes que l'on explique facilement si l'on admet l'existence passée de la Lémurie et plus difficilement dans le cas contraire : 1° Par quelle voie les tribus si nombreuses de Peulhs, races de pasteurs, ont-elles pénétré, de l'Inde, dans le sud de l'Afrique, ou inversement, si une terre n'avait réuni la partie méridionale de ces deux continents? 2° Les langues monosyllabiques et les langues dissyllabiques avec tendance au monosyllabisme, c'est-à-dire celles qui sont parlées dans la presqu'île indochinoise, en Asie et aussi en Afrique, sont toutes groupées autour de cette terre de Lémurie; il semble qu'il y ait là un

Cependant, si nous consultons les traditions de deux races qui paraissent absolument dissemblables, comme conformations, comme mœurs, comme religion, comme langue, etc., et qui habitent aux antipodes l'une de l'autre, les Gallas et les Esquimaux, nous y trouvons trace d'une patrie commune dont la position serait précisément cette terre de l'Océan Indien, aujourd'hui disparue.

En effet, les Gallas d'Abyssinie, en montrant l'horizon du sud, c'est-à-dire la direction de l'Océan Indien, disent que là est le berceau de leur race.

D'autre part, les Celtes, parents de ces Gallas, plaçaient le pays idéal de leurs rêves dans l'île d'*Avalon*, séjour délicieux où dans un repos bien gagné, les riches et les pauvres, les grands et les petits, unis dans une égalité complète, erraient sous de grands arbres, au bord d'une mer toujours tranquille, devisant doucement, sans troubles, sans larmes, dans un calme majestueux (H. de Cleiziou).

Dans ces souvenirs rétrospectifs des Gaulois, nous devons reconnaître l'indice évident d'un passé regretté et la description d'une patrie absente. Or ce nom d'*Avalon*, cette sorte de terre promise des Celtes, nous le retrouvons dans le nom d'une ville de l'ancienne Afrique, la ville d'*Avalites* [1], située sur les bords du *Sinus Avalites*, au sud du détroit de

centre bien défini de formation de la langue primitive, les éléments de toutes ces langues monosyllabiques paraissant être empruntés à une souche ceommune.

1. Aujourd'hui *Zeilah,* dans le royaume d'Aden.

Bab-el-Mandeb, c'est-à-dire non loin du territoire de ces mêmes Gallas et dans les parages de l'Océan Indien.

En ce qui concerne les Esquimaux, voici comment, d'après le Père E. Petitot, ceux-ci racontent l'origine de l'espèce humaine et la leur, en particulier.

« A l'Ouest, sur la grande mer, sur une grande île, le castor créa deux hommes.... L'un fut le père des hommes (les Esquimaux); l'autre fut le père des souffleurs (les Cétacés ou Européens). Quant aux Peaux-Rouges, ils naquirent aussi, sur l'île du Castor, des larves de nos poux.

« C'est pourquoi nous nommons ces derniers, les Méprisables. »

Les Esquimaux considèrent donc une grande île de l'Océan Indien, à l'ouest de l'Amérique, comme leur patrie originelle. Ils disent clairement être venus de cette contrée, à une époque qu'il leur est impossible de préciser et, « pour preuve de leur dire », écrit le Père E. Petitot, « ils me demandèrent si je connaissais *Okrayeuktuark* ou « l'homme qui ne parle pas ». Leur ayant demandé des explications sur cet être qu'ils représentaient comme habitant dans l'est-sud-ouest, leur ancienne patrie, ils se mirent à contrefaire, par une mimique habile, les allures de l'orang-outang ou de quelque grand quadrumane, marchant sur les pieds et sur les mains, se redressant, s'aidant d'un bâton, grimaçant et sautillant comme si peu d'instants auparavant ils avaient vu l'animal qu'ils me dépeignaient et qu'il me fut bien aisé de reconnaître. »

La patrie de l'orang-outang est la Lémurie; c'est également à cet animal que font probablement allusion les légendes aryennes lorsqu'elles représentent les tribus sauvages aborigènes de l'Inde, leurs ennemies, comme composées de singes de petite taille, mais robustes et féroces, armés de bâtons, ou bien de démons noirs, sans nez, de petite stature et *usant d'un langage non articulé* (Dr Hunter).

Ces légendes, ces divers témoignages concordent ainsi à démontrer, d'une part la communauté d'origine des races gauloises et esquimaudes, et en second lieu l'existence passée de la terre de Lémurie [1].

1. Ici se pose une question intéressante : la Lémurie; *lan*, terre; des Oua, des Gha; *lan*, voisine des Sé ou Sa (Ceylan); et l'Atlantide (*lan*, terre; *at* ou *as*, ou *sa*, des Asiatiques ou des Saces; ou voisine de ces peuples) formaient-elles, avant leur disparition, un seul et même continent comprenant ces deux terres, ou bien deux continents distincts qui se seraient étendus, l'un au midi, l'autre à l'ouest de l'Afrique?

La philologie aidera à trouver la solution de cette question; déjà les significations diverses, mais qui présentent incontestablement des analogies de sens, des mots annamites *la*, *laï*, *lan*, *lanh*, *lang*, etc., permettent en quelque sorte de reconstituer l'histoire : *lan*, d'une terre disparue; *lanh*, à l'époque des grands froids ; habitée par des animaux fabuleux, *lan* (lapis, lamantin ou lémur); peuplée de gens, *lan*, d'essence supérieure; *lanh*, bons, doux, sains, intègres; *lan*, qui ont dû se retirer, fuir; *lan*, lentement; progressivement; *lan*, devant l'envahissement de cette contrée par les eaux?

L'exemple qui précède nous paraît montrer que les significations diverses que possèdent la plupart des vocables des langues monosyllabiques ne sont pas le résultat de circonstances fortuites; qu'au contraire ces significations indiquent, le plus souvent, des analogies de sens se rapportant à des états différents de l'être ou de l'objet principalement désigné par ce vocable.

CHAPITRE V

SIMILITUDES DE MOTS ESQUIMAUX ET DE MOTS ANNAMITES OU SOUDANAIS

La lecture de la grammaire esquimaude du Père Petitot nous a permis de constater un certain nombre de similitudes de mots esquimaux et de mots annamites ou soudanais; nous les donnons ci-après; elles viennent à l'appui de l'idée que nous avons émise de la provenance lémurienne de ces races.

En esquimau, père, mère, eau se disent *apapa, amama, imark*; ce sont là aussi des mots annamites, aryens et soudanais. Le nom de l'une des espèces de phoque est *abba*, père; au sujet de la signification de ce mot, rappelons la légende des Mandé qui veut que ceux-ci descendent du lamantin, *ma*, qui est également une espèce de phoque. Les Dahoméens, eux, prétendent être issus du limon, qu'ils appellent *baba*; limon se dit, en esquimau, *marak* et contient les vocables *ma*, lamantin, et *ra*, race, origine.

La légende des Esquimaux donne le castor comme père à leur race; castor se dit, chez eux, *kikidjiark*; nous trouvons dans ce mot les vocables annamites et soudanais *ki*, esprit, et *djan* ou *dza*, serpent, et aussi *dji*, chose, objet précieux, de prix, et par extension, être d'essence supérieure.

Animal, être animé, vivre, se disent *omayok*; homme, *anhon*; homme marié, *wi*; nous avons, dans ces mots, les

racines *nhon*, homme; *ma*, gens, animaux; *vi*, vir, personne supérieure, des Annamites et des Soudanais.

Le mot *Eskimantik*, Esquimau, signifie : mangeur de chair crue; ce mot contient les vocables annamites *an*, manger, et *thit*, viande. Mais ne pourrait-on pas donner également cette explication : *mau*, homme de couleur foncée; Maure; *es* (*essen*), qui mange; *coui* (en breton), de la viande des animaux domestiques : poulain, porc, chien. Les Samoyèdes, qui sont des Mongols, ont reçu des Russes la même appellation.

En annamite, comme en esquimau, le mot *tay* entre dans la composition des mots poignet et bras; dans les deux langues, le mot bras signifie : partie supérieure (*cao* ou *lé*) de la main.

En esquimau, les mots feu et tous ses dérivés contiennent la racine *ign*; ainsi *ignertark*, enfer; dans les langues annamites, peulhes et aryennes, ce radical existe dans un très grand nombre de mots signifiant éclat, lumière, adoration, etc.

Dans les mots qui expriment l'idée de blanc, on trouve le vocable *ga*; ainsi homme blanc se dit *kaga*; c'est là un souvenir des relations des Esquimaux avec les *Ga*. On trouve également ce vocable *ga* dans le mot qui signifie perdrix (perdigaou en provençal), et le vocable *ka* (ou *ga*) dans un autre gallinacé, le coq de bruyère. *Kaga* peut aussi recevoir cette signification annamite et soudanaise : *ga*, gens, celui qui; *Ka*(*o*), de race élevée, supérieure; par la suite le mot *ga*, seul, aurait spécialement servi à désigner les Blancs.

Dans le mot *tçuatçi*, chose, on trouve la racine *sou* ou *seu*, chose; dans le mot *tou no*, dos, les racines *no*, qui est derrière; *tou* (ou *sou*), chose ou animal, des Annamites et des Mandé.

Dans les mots : oiseau, poisson, sœur cadette, s'engloutir ou couler bas, inonder, on trouve les radicaux *tin*, oiseau; *ca*, poisson, sœur cadette; *lo*, inondation, des Annamites.

Oiseau se dit, en ouolof, *pitche*; en provençal, *pitchoun* signifie petit, joli; en esquimau, *pitchi* est employé pour désigner l'enfant qui commence à sourire : il y a certainement analogie de sens entre tous ces mots.

Ani (*yoark*), (faire) des enfants, contient le mot *nhi*, enfant, progéniture; et *kevga*, domestique, contient le mot *ke*v, qui est le *re*v ou *the*v (qui obéit) des Annamites et des Soudanais.

Les racines annamites *nho,* fils; *nou*, femme, épouse, esclave, nourrice, se trouvent en esquimau, dans les mots qui signifient : enfant, quelqu'un, petit d'un animal; épouse, petite fille. Le vocable annamite *mi*, beau, joli, se trouve dans le mot *miki*, petit, mignon.

Dans le mot qui signifie canard, se trouve la racine *wik*, qui est le mot *vit*, canard, des Annamites, ou le mot *vi*, animal, des Dahoméens.

Dans le mot bois, nous trouvons le radical *kay*, bois, des Annamites et des Soudanais.

Le lièvre blanc se dit *ukalek*; ce mot contient le radical *ga*, qui désigne en breton le lièvre, le chat et le chien; et aussi : blanc; et le radical *lek*, lièvre, en oulof; enfin le vocable *lé* indiquant, dans ces langues et en annamite, que cet animal était primitivement un animal adoré : *lepus*.

Sur se dit : *tchi* et *kooun*; comment se dit *naw*; il en est de même chez les Annamites et chez les Soudanais.

Dans les mots *karra*, sommet, montagne, bout; *katoun*, chef; *karoma*, lance; *kaouma*, jour, nous trouvons les radicaux annamites et soudanais *ka*, *kao*, grand, haut, bout, etc.

Dans *uviouverk*, oie blanche, nous avons le mot *vi*, canard, des Annamites, et le mot *ver, ber*, etc., blanc, des Ouolofs.

Viens se dit *kraïn* ou *kayok*; comme chez ces derniers (*kay*).

Le mot *yark* signifie vache et en général : femelle des ruminants.

Le mot gale se dit *kratay*; en annamite, on traduirait :

kao, ce qui est sur; callosité; *tay*, de la main; dans cette langue, en breton et en ouolof, la gale se dit *ga*.

Komak signifie : tête; c'est le *koou*, partie supérieure; *ma*, des gens, chez les Annamites et chez les Soudanais.

Comme en français et en annamite, le mot *k(r)oun* signifie : le cou.

L'analogie est frappante entre les mots esquimaux suivants : *kou(r)nina*, couler; *kou(r)vik*, fleuve; *apkrout*, chemin, route; *kraouya*, s'écouler; *kayou*, écuelle, et les mots français : couler, course, éc(o)uelle, indiquant, comme chez les Annamites, ce qui est cave, ce qui est creux, ce qui est haut, ce qui est bas; c'est-à-dire toutes les idées et toutes les comparaisons de forme, de modèle, de hauteur, de profondeur, etc.

Dans le mot *nou na*, terre, *nou* signifie sans doute la terre, la mère nourricière.

Dans le mot qui signifie bouche, et dans celui qui signifie jour, on trouve le radical *mi*, bouche, et le radical *lou*, lumière, lueur, des Annamites et des Soudanais.

Le mot *kua*, qui en annamite signifie porte, ouverture, se trouve exactement avec ce sens chez les Esquimaux, qui disent : *urkua*, porte; *upkua*, fermer; *okuer*, ouvrir.

Le chien se dit *Koummek*; en annamite, on a : *Khouyen*, chien, et *Khoum*, courbé, qualificatif qui s'applique bien au chien et au porc.

En esquimau, dans les termes éclair, jour, lumière solaire, clair de lune, on trouve le mot *krau matz*, qui en annamite signifie : *matz*, visage du soleil ou source de chaleur et de lumière; *kaou*, qui est en haut, dans le ciel. Le soleil se dit encore *sakkaïnek*, mot à mot, en annamite et en soudanais : *nek* (demeure, en ouolof), *sa-ka*, du serpent grand. Dans les contrées où le soleil est l'objet d'un culte, les autres astres participent également à cette adoration; c'est pourquoi certaines tribus esquimaudes associent le mot *sa*, serpent, aux dénominations données à la lune; *sakké*, *saye*, *saék*, *tatckrem* (*sakem*).

Le serpent a, en esquimau, un autre nom : *kripan*, qui

a servi à composer un grand nombre de dérivés se rapportant à la magie, à la jonglerie, aux idées de talisman, de fétiche, de possession par le serpent, de maladie, de piège, de traquenard, etc., etc.; en un mot, à toutes les expressions qui ont trait au mal et au culte du démon. Or, ce mot *kripan* a la même racine que le mot sanscrit *srip*, serpent, ramper; il présente aussi de l'identité avec nos racines *rep*, dans reptile, et *serp*, dans serpent, et avec les vocables *sa* et *ser* qui servent à exprimer les idées de pouvoir, de puissance, dans toutes les langues. Notre mot *sa-cri-pant* a certainement la même origine que ce mot *kripan*.

Le mot *kripan*, ou plutôt la racine *kri* de ce nom, sert également de racine à toutes les expressions qui ont trait au mal et au culte démoniaque de *Tornrark*, l'Esprit des Ténèbres. L'ange se dit de même *krilaum*. Notre avis est que cette racine n'est autre que le radical *ki*, qui en annamite et au Soudan signifie souffle, esprit, âme, et se rapporte ainsi aussi au serpent, l'Esprit Céleste, des religions primitives.

Le Père Petitot fait observer qu'il n'existe pas le plus petit serpent dans le nord de l'Amérique dès qu'on a franchi le 52e degré de latitude nord; or, les traditions esquimaudes, en parlant du serpent, le représentent comme très grand. On peut déduire de ce fait qu'il subsiste, dans l'esprit des Esquimaux, un souvenir vivace d'une contrée chaude, peuplée de grands reptiles, comme le serait par exemple la Malaisie ou l'Asie méridionale, contrée qui fut le berceau de leur race.

Il est vrai que le culte des Esquimaux est le *chamanisme*, qui est aussi le culte principal des tribus qui bordent les rivages glacés de la Sibérie : les Samoyèdes, les Ostiaks, races mongoles avec lesquelles les Esquimaux ont de nombreux points communs comme mœurs, costumes, armes, etc. Il ne s'ensuit point pour cela que les Esquimaux soient venus de l'Asie orientale, comme cela a eu lieu pour ces dernières; leurs traditions, nous l'avons vu,

affirment le contraire. Et, au reste, ce *chamanisme*, le culte primitif du serpent (*saman*), n'existe-t-il pas aussi sous le nom de *nagualisme* (de *nagua*, adorateurs du serpent), dans le fétichisme qui est la base des croyances et des pratiques de toutes les nations des Peaux-Rouges?

En esquimau, nager se dit *nalor*; en annamite, *loï* ou *noï*; il y a analogie d'idées avec les mots français nager et noyer.

Dans les mots esquimaux, aimer, *djara*; rôt, roti (plat supérieur), *adjiark*; rang (degré supérieur), *anadjiaret*, on trouve le vocable *dji*, serpent, chef; ou *dji*, qui plaît, objet de prix (*djiguen*), des Ouolofs; *djï*, épi; objet de prix, des Ouolofs et des Annamites. Ce même vocable se retrouve dans le mot esquimau *uterdjiak*, jaillir, avec la signification de jet, qu'il possède également dans ces mêmes langues.

Dans le mot esquimau *oblut*, jour, on trouve le radical *lua*, feu, lueur.

En esquimau et en annamite, *ten* a la même signification : nom, appellation.

En esquimau, les mots qui désignent une ouverture quelconque : trou, orifice, embouchure, etc., comprennent le vocable *pa*. Ce mot sert également à désigner ce qui est creux, par exemple, un bateau : nous avons constaté cette particularité dans la formation de mots annamites, ouolofs et français, ayant une signification analogue, tels que vase, vaisseau; baie, bain, bateau. Ce radical *pà*, qui est peut-être une altération du mot *bat*, écuelle, est emprunté à la langue annamite où l'on a : *phank*, ouvrir; *phan*, fendre; ce qui est ouvert, ce qui est fendu; *pha*, coupure (d'où viennent probablement les mots *spada*, qui troue; qui coupe; et *paka*, couteau, en ouolof; *pha-bien*, détroit; ouverture formée; *bien*, par la mer). Les mots femme, pharynx, fenêtre, fente, fêlure, fata (fée), fosse, etc., dérivent probablement des radicaux *pha*, *pho*, *phé*, qui ont tous trois une signification analogue à celle du mot *pha* ou *pa*.

En esquimau, le mot *nerk* signifie : corps; manger; chair

des animaux; et, en général, mets. *K(r)anerk*, jambe, est formé de : *Kao*, haut, bas, extrémité, c'est-à-dire partie inférieure; *nerk*, du corps. Ce mot *nerr*, manger, a pris, par extension, chez les Esquimaux, le sens de : bon; qui plaît; un régal (*nerremar*); c'est exactement le mot ouolof *nerr*, qui signifie : bon, délicieux, chose préférée; et aussi le mot français nerf, extension du sens du mot esquimau : corps, chair. Le mot annamite *nem*, ragoût, assaisonner, a, de son côté, de l'analogie avec le mot esquimau *nerk*, chair : et aussi mets, en général.

En résumé, la généralité de leurs coutumes, la forme de leurs ustensiles, de leurs armes, rapprochent les Esquimaux des Malais, des anciens Egyptiens, des Hindous et des Soudanais; leur aspect physique, d'après les gravures qu'il nous a été donné de voir, les rapprocherait davantage des Peulhs et des Bretons, c'est-à-dire des gens de Ga; quant à leur langue, nous l'avons vu, elle contient nombre de racines de mots annamites et soudanais; tout concorde ainsi à démontrer que contrairement à ce qu'affirment quelques ethnologues, les Esquimaux ne sont nullement des races autochtones des contrées arctiques, dans le sens strict du mot, mais qu'ils ont une origine primitive, commune à tous ces peuples.

CHAPITRE VI

IBÈRES, BERBÈRES, BRETONS, BASQUES, ETC.

Nous avons déjà donné l'étymologie des mots *Celtes* et *Fellahs*. *Ce-theu* signifie : fendre, diviser, bècher la terre.

Les *Celtes* sont de la même famille que les *Scythes* et que les *Siamois* : les uns et les autres sont des races d'agriculteurs : le mot *Cœltæ* n'est autre, en effet, que le mot *Schéto*, ou *Shéto*, ou encore *Chéta*, sous lesquels les Égyptiens désignaient les Scythes, les ennemis d'Asie contre lesquels leurs rois eurent tant à combattre et qui sont mentionnés souvent dans leur histoire sous la dénomination de : *la plaie de Scheto* (*Xe*, diviser; *tho*, la terre).

Le mot *Fellah*, fendre, a la même signification : de là vient le mot *féler*; en provençal, *féla*; et le mot *fen*, fendre, en dahoméen.

1° *Ibères* vient des mots annamites *i*, gens, fils (de Haï, membres, fils); *bé*, casser; *bé*, partie, fractionner, diviser; on y trouve aussi le mot *bay*, troupeau; par suite, *i-bey*, cultivateurs, qui divisent la terre. Ce mot bey s'est conservé intact en ouolof, où il signifie : cultivateur et aussi : chèvre. Enfin, en français, il nous a donné le mot bêche et le mot berger. Il y a ainsi analogie entre les mots Fellah, Celtes et Ibères. Ajoutons que *ber* signifie encore *trafic* et *nomade*.

2° *Berbères.*— Dans la langue de ces derniers, cultivateur se dit *harras*; brûler, défricher se disent : *harag*; berger se dit : *raï*. Le mot grec : *barbaroï* n'est autre que le mot *barharraï*, qui indique des cultivateurs, des pasteurs; le préfixe *bar*, diminué de la lettre *r* ajoutée par les Berbères, à titre phonétique, donne *ba* ou *bay*, qui signifie : fleuve, rivage, inonder. Les Berbères sont donc des agriculteurs aimant à habiter sur les côtes ou dans les plaines humides. On trouve, en effet, des Berbères sur la côte orientale d'Afrique, sur toute la côte septentrionale et aussi sur la côte occidentale; on les rencontre sur le haut Nil, sur les rives du Sénégal. Quant à ceux qui sont sur les limites du désert du Sahara, on sait qu'ils se rapprochent des grands lacs et des fleuves de l'intérieur, pendant la saison sèche et que, pendant la saison des inondations seulement, ils se retirent dans l'intérieur des terres, où ils trouvent de l'eau et des pâturages en abondance. Par la nature de l'existence qu'ils mènent, moitié pâtres, moitié agriculteurs, les Maures et, en général, les Berbères, sont ainsi tenus à des déplacements fréquents, périodiques, sans toutefois quitter entièrement la région dans laquelle ils se sont établis : ils profitent de ces déplacements pour trafiquer avec les tribus avec lesquelles ils sont en contact, et aussi pour piller ces dernières quand l'occasion s'en présente. Dans le mot *berbère* nous trouvons encore trace du genre de vie, du caractère et des aptitudes commerciales de cette race. En effet, la racine du mot chaldéen *Barbèra* (Berbère) est la même que celle du mot *Habar* (Hébreu), d'après l'abbé Bergier. Or ce mot signifiait à l'origine : étranger, champêtre (de l'hébreu *habar*, passer, voyager), et, par analogie, rustre, sauvage, cruel, sanguinaire.

Le mot ouolof *bay* nous donne encore ce sens de : laisser, quitter (une personne, une ville) et, par suite, celui de : se déplacer, voyager. En berbère et en arabe, ces idées sont encore exprimées par le mot *ber*; en outre, le mot ouolof *ber* et le mot berbère *bay* signifient : commercer, trafiquer, faire la traite. Enfin, les mots ouolofs *ver*, clair; *ber*,

jour, clarté, s'appliquent encore au teint clair, blanc de la peau des Berbères. Le mot *Berbère* réunit ainsi toutes ces différentes significations [1].

Les populations des territoires habités par les Berbères sont divisées en : 1° *Arabes*, *Zénata* ou *Berbères*, de race blanche; 2° *Hartani* ou *Harratin*, de race nègre. Ces derniers sont considérés comme les autochtones de l'Afrique septentrionale. En décomposant ce mot nous trouvons, en annamite et en soudanais : *tin*, enfants, fils de; *Harra*, cultivateurs et bergers : ou *Kara*, *Gara* (Garamantes); ce sont là peut-être d'anciens Berbères, ceux des premières migrations et qui étaient, à la suite d'un long séjour en Afrique, devenus de couleur foncée : *gara*, gens teints.

3° *Hébreux*. — Dans les mots *Habar*, *Hibri*, *Habraï*, et dans le nom du patriarche *Heber*, on trouve les différentes racines *bay*, *ber*, *raï*, qui nous indiquent que les Hébreux étaient dans l'origine des tribus nomades, s'occupant de trafic. (On a, en ann., *ha* ou *he*, inférieur; qui est humilié; lié; appartenir; d'où idée de dépendance et *hac*, noir.)

1. Les Berbères disent que leur vrai nom est *Amazigh*, qui, d'après eux, signifie « hommes nobles ». Au Maroc, ils sont appelés *Tamazigh*, mot dont l'étymologie est la suivante : *zigh*, hommes ou descendants de; *tama* signifie lance en mandé, signifie hache ou charrue en japonais; *tama* a surtout le sens de cavalier, d'homme qui manie la lance. C'étaient donc des pasteurs et des nomades, en même temps que des trafiquants et des agriculteurs.

Les Berbères qui sont restés dans l'Afrique centrale y ont conservé une dénomination qui lève tout doute possible sur l'étymologie précédente; ils sont appelés *soura*, c'est-à-dire : bergers; c'est leur nom que l'on trouve dans celui de la tribu des *Ouara Soura*, des grands lacs; appelés quelquefois *Kma Soura*, femmes des bergers *Soura*.

A propos des Berbères, le général Faidherbe signale un fait curieux. Il n'existe aux Antilles qu'un mammifère; c'est un rongeur : l'agouti. Or, le rat se nomme, en berbère, *agouti*. L'explication de ce fait est bien simple : les indigènes des Antilles et les Berbères ont puisé ce mot à la même source, dans la langue annamite, où le mot *chouot* ou *gouot* signifie souris et, en général, rongeur.

Le mot *Israël* peut ainsi se décomposer : *Isse-raï-ël*, gens issus d'une tribu nomade; *ël*, d'origine supérieure; comme celle des Ga-ël.

Nous ferons remarquer que ce mot a une composition analogue à celle du mot *Sonraï*, nom d'une tribu du Niger. *Song*, *Isse* signifient fleuve et sont dérivés de l'annamite *Sa*, s'écouler peu à peu; *say*, fleuve; *isse*, fleuve (en berbère et en peulh); d'où sont venus *issu* (qui sort, qui descend de...), *Son*, fils, etc. [1].

4° *Bretons*. — Le mot Breton vient des mots annamites : *Bê*, ouvrir, diviser, bêcher (*bê* se retrouve, avec cette signification d'ouverture, dans bouche *bée*, *bé*ant, *baie*; le *bai*ser; (*seu*, chose; *bai*, entr'ouverte); et du mot *tho*, la terre.

Nous avons déjà dit que le mot annamite *tho* signifiait à la fois : terre; lièvre; objet ou être vénéré, adoré; il signifie aussi : grand, au physique comme au moral, et enfin père. Toutes ces significations ont un sens général qui peut parfaitement se rapporter au culte que les Bretons vouaient primitivement au lièvre, lequel devait être leur tenné, puisqu'il leur était défendu d'en manger la chair. Les traditions des Bretons devaient donner pour père à ces derniers cet animal, issu lui-même de la terre, du limon; comme nous l'avons vu pour les Mandé, qui se disent issus du lamantin *ma*, mot qui, en annamite, signifie également marais, eau boueuse, rizière et aussi esprit, être vénéré. Notre opinion se change en certitude lorsque nous découvrons que le mot *tho* est aussi employé par les Annamites pour désigner spécialement la planète de Saturne, le dieu des Egyptiens, que ceux-ci représentaient avec une tête de lièvre.

La chair du lièvre était également prohibée chez les premiers Hébreux. Nous trouvons encore une fois ces derniers, enfants de *Sa* (Scythes ou Mongols), associés, à l'aurore de l'histoire traditionnelle, aux gens de *Ga*, et

1. Nous donnons plus loin un certain nombre de similitudes de mots hébreux, de mots bretons et de mots annamites.

adorateurs des mêmes dieux (le serpent, le soleil, le feu, le lièvre, etc.), ce qui atteste leur communauté d'origine première. On retrouve leurs frères dans les tribus *Muong* de l'Indo-Chine : les *Tho* et les *Sha*; et aussi dans les tribus des Esquimaux, adorateurs du feu, du serpent (dans la tribu des Peaux de Lièvre notamment), et chez lesquelles le lièvre était également un animal adoré, *lek* [1].

5° *Basques.* — Ces derniers étaient appelés par les Romains : *Cantabri*, mot qui signifie, dans le langage basque : chanteurs excellents (*khanta-ber*). En annamite, on a : *ca*, chanson; *beo*, beaucoup; même sens que le mot ouolof : *bar*, bien, beaucoup. Mais le nom qui leur était donné par les Espagnols est : *Vascongados* ou *Vascos*, d'où le mot basque. *Vasco*, en basque, signifie : homme; en annamite, *vat* signifie : chose, être, animal; *co* a la signification de : ancien, vieux, vénérable, respectable. Mais, d'après Larousse, les Basques ne se désignent jamais que sous le nom de *Escualdunac*, qui signifierait, dans leur langue, *escu*, main; *aldo*, adroite, et *dunac*, qui ont. En annamite, on a *coua*, porte, ouverture; d'où a pu venir notre mot : écuelle, qui a la forme de la coupe, de la main à demi ouverte. Les Basques appellent le pain : *artho* (en grec : *artos*); *ar* signifie, dans la langue des Basques, le fruit, le produit (de *arare*); *tho*, en annamite, signifie : terre; d'où, le pain, fruit de la terre. Ce mot, qui est pour ainsi dire le nom patronymique des guerriers celtes, une sorte de titre royal, nous a frappé. Dans les chants bretons, on rencontre souvent l'expression *c'est artho*, *c'est Férad Artho* (celui qui tient lieu d'Artho). La légende celtique personnifie encore, par le nom d'*Arthur* (dérivé de *Artho*), au VIIe siècle de notre ère, le génie héroïque de la race; la résistance contre l'invasion des

1. Signalons les analogies suivantes ; on a : lèpre, lièvre (*lèbre*, en provençal), et Hébreux; et gale, *ga* (coq), et Gaulois. En breton et en basque, on a : *ga*, lièvre; *cagot*, *cakou*, lépreux; (de *kou* ou *go*, demeure, gens, en ann.; et *ca* ou *ga*, coq, lièvre); mots d'où dérivent galeux et lépreux.

Saxons. Or, le titre par lequel les Peulhs du Sénégal désignent le chef de leur tribu, le patriarche par excellence, est précisément : *Ardo*, synonyme de *Artho*. C'est un trait distinctif de plus qui établit les liens de parenté des Peulhs avec les Celtes et les Bretons et qui vient à l'appui de l'étymologie que nous avons donnée, au paragraphe 4, du mot *tho* : grand, supérieur, père, digne de vénération, etc.

Ce mot *tho* est un mot de l'antiquité la plus reculée. Nous le retrouvons soit isolé, soit comme radical, avec cette signification de terre; père; chef de la race; digne de vénération; Dieu; très élevé; fort; chaleur; feu; bon; terrible, etc., dans un grand nombre de mots de toutes les langues, avec de plus ou moins grandes altérations, telles que : *tor*, *tur*, *thou*, *thé*, *sô*, *dô*, *dzo*, *hô*, etc., etc.

Le dieu des Esquimaux, *Tornrark*, le dieu des Scandinaves, *Thor*, le dieu des sciences et des arts chez les Égyptiens, *Thoth*; les mots hébreux, annamites *thot*, *that*, bon, vrai, les mots annamites *so*, *sot*, etc., contiennent tous ce radical.

6° *Gaëls*, *Gaulois*. — Nous avons donné déjà l'étymologie de ces noms. Nous allons rechercher celle de quelques-unes des divinités gauloises. Il est une de ces dernières, nommée *Avardus*, dont la signification est restée inconnue. En annamite, on pourrait lui donner une signification analogue à celle du mot *Dusiens*, nom du génie incube des Gaulois. On a, dans cette langue, *Dut-tien* et *Dun-nhet*, corrompre, séduire, suborner, de la racine *dun*, introduire, et *sinh*, les gens.

Le nom d'une autre divinité, *Cososus*, vient de : *Co*, vieillard, père, être respectable; *So*, qui préside; *sou*, aux affaires.

Le dieu *Voldanus* ou *Volfanus*, dont la signification est, en langue celtique : fournaise ardente, se décompose ainsi en annamite : *Vo*, vase (bol); ou *ho*, fente, vase à col étroit; *phang*, ardent, ou *phao*, fusée.

Le dieu *Gourm* signifie chien : en annamite, le chien se dit *cho* et aussi *Khouyen* (prononcer Gou).

Le dieu *Grann*, sorte d'Apollon. Chez les Annamites, le mot *Krao* indique un sacrifice de propitiation des indigènes; *Kranni* signifie félicité.

Le dieu *Belen*, dont la signification est *Soleil* et dont l'étymologie serait *bel, bola, belos*; et en breton, *pelen, belen*, pelote, boule; c'est-à-dire le Dieu-globe (Larousse). En annamite, *bé cao* signifie côté, partie en l'air; hauteur; *bé len* veut dire absolument la même chose. D'autre part, globe, balle, ballon se disent *baou*, *bo*, *bong-bong*, mots dans lesquels on retrouve la racine du mot français boule.

Les Gallas de la Haute-Egypte, que nous avons fait descendre de la même origine que les Gaulois, appellent le génie tutélaire de leur race *Boventitcha*. Ce mot n'est autre qu'un dérivé du dieu des Gaulois Belen ou Bolen dont nous venons de parler : on a, en annamite, *Bolen*, le dieu Bolen; *Thi*, vrai, *tcha*, père : celui qui est vraiment le père (de la race). Les quelques renseignements qui suivent et que nous trouvons dans le Dictionnaire de Larousse, nous confirment pleinement dans l'opinion que nous avons émise sur la communauté d'origine de ces Gallas, des Juifs et des Galli. Leur nom Galla signifie *chercheurs de patrie*; leur vie errante et leur histoire attestent, paraît-il, le bien fondé de cette dénomination. Eux-mêmes s'appellent Ilm-Orma, que l'on exprime par *Fils des hommes*. Orma, en annamite (*Or matz*, demeure, ou encore, être; lieu où se trouve; *matz*, produire; la source de production : c'est-à-dire soleil; ciel), est, nous l'avons déjà démontré, le nom du dieu des Assyriens, Ormad; *Ilm* signifie fils. Les Gallas montrent l'horizon du midi comme lieu d'origine de leurs ancêtres. Le midi de l'Abyssinie, où ils se trouvent actuellement, est l'ancienne terre de Lémurie. Enfin un linguiste, M. d'Abbadie, a remarqué la coïncidence d'un grand nombre de radicaux et de tournures grammaticales entre leur langue et celle des Basques.

CHAPITRE VII

SIMILITUDES DE MOTS ANNAMITES ET DE MOTS DES DIALECTES DE LA COTE DES ESCLAVES

Le langage des indigènes du Dahomey, celui des Mandé et la langue annamite ont une origine commune; nous allons consacrer quelques pages à établir cette parenté.

Le lac Denham est nommé par les indigènes du Dahomey : *No koué* ou *Ho koué*, que quelques auteurs traduisent par maison de la mère, et d'autres par grand lac. En annamite, on a : *kou*, demeure; *nou*, de la femme; de la nourrice et, par suite, de la mère; ou bien *ho*, lac, marais; *khoï*, masse (en parlant des eaux); grand; ou enfin blanc.

Ce vocable *koué* et le vocable *houé* qui, pour nous, sont synonymes, se rencontrent, au Dahomey, dans un grand nombre de mots qui se rapportent à l'Européen ou plutôt au Blanc, et dont les significations seront utilement consultées par ceux qui entreprendront d'écrire l'histoire des peuplades du Dahomey. (Nous pensons que le radical de tous ces mots est le mot annamite *ho*, feu, qui désigne ainsi que les Blancs dont il s'agit étaient des adorateurs du feu.)

Ces vocables correspondent aux mots *khoy*, des Mandé, et *khoï*, *kou*, des Annamites (antique, vénérable, blanc,

puissant, etc.). Au nombre de ces significations, au Dahomey, citons : *houé-houé*, Blanc. (Blanc se dit également *houmsou*; *sou*, le chef; le gouverneur; *houm*, du navire; la chose qui fait de la fumée; *houm* signifiant brouillard, fumée; mais, plus particulièrement, bateau de toute sorte; ainsi *zo houm*, feu-bateau; c'est-à-dire vapeur [1]. *Houm sou*, le Blanc, a également la signification d'homme brave. *Sou* a cette même signification, de gouverner, en annamite.)

On a encore : *houé*, année; *houo*, dix; *houéma*, boutique; papier; comptoir; ce qui indique que la division du temps, la numération, l'écriture, les premières transactions commerciales leur viennent des Blancs; *houé-ho*, parasol, insigne d'une dignité (comme chez les Annamites). On trouve le mot *houé* avec la signification de grand, puissant, dans *houé-vi*, baleine (*vi*, animal; *houé*, grand); dans *bo-houé-lé*, requin; *bo*, animal; *houé*, puissant; *lé*, adoré. Le mot *koué* a des significations analogues dans : *hoa-koué*, bijoux, diamant (en annamite, on a : *hoa*, pendants d'oreilles); *akoué*, traite; *akouéjijo*, contribution; cauries (monnaie); *akouénon*, riche.

Koué signifie aussi flûte et indique que ces Blancs étaient des pasteurs, sans doute des Poulhs; en effet, blanc et poil (Peulh) se disent également *foun*; ce vocable *koué* se trouve encore dans le mot qui, au Dahomey, signifie tributaire.

Les mots dahoméens qui expriment les idées de : bavarder, bâtir, ridicule, danser, incendier, école, tribunal, juger, condamner, contiennent tous le même vocable *houé*, que nous trouvons encore dans les mots :

1. Ce mot *houm* n'a pas dû seulement être employé par les Dahoméens depuis le moment où ils virent des bateaux à vapeur; son origine nous paraît être la suivante : en annamite, on a : *hou*, vase; *houng*, concave; c'est la forme de toutes les embarcations; ce mot a été formé d'une manière analogue au mot ouolof *ghe*, vase et bateau; et aux mots français vaisseau, bateau et vase. *Houm* a encore, au Dahomey, cette signification de ouverture, et *ho* celle de lac, trou, marais, d'où est venu *h(o)umide*, mot qui qualifie bien les choses de la mer.

houévi, poisson; animal blanc, brillant; et dans *houézivo*, soleil, formé sans doute de *vo* ou *bo*, boule; *houé*, brillante; *zo*, comme le feu. Tous ces radicaux sont annamites.

Un autre mot qui est de nature à faire ressortir, d'une manière frappante, les analogies de cette langue avec celles des Mandé et des Annamites, est le mot *houécan*, qui signifie indigo. *Cham* ou *gam*, nous l'avons vu, dans ces deux langues, signifie teinture, marque et indigo; *houécan* signifie donc teinture des Blancs, c'est-à-dire des gens de *Ga*, des Peulhs.

Ce mot *ga* se trouve, de son côté, dans un certain nombre de termes qui, au Dahomey, expriment les idées de : grand, armes primitives, métaux et qui nous indiquent ainsi les objets que les gens de cette tribu ont importés au Dahomey. On a, en effet : *gaké*, or; *ga*, sou; *gan*, fer; *gannou*, chaudron; *gan* (balance romaine; mesure) des Ga; *gajen*, cuivre; *ga*, flèche, sagaie, carquois; *ga* ou *gan*, chef; *gangévi*, s'appuyer; *gan*, ministre; *gandé*, grand. Les mots annamites *gan*, foie, siège du courage; *co gan* et *ganda*, brave, audacieux, ont la même origine.

Au Dahomey, *yévogan* signifie chef des Blancs et *o yi bo*, étranger (celui qui arrive d'au delà des mers). En annamite, *voua* signifie roi, chef; homme supérieur par la force et par l'intelligence (c'est le cas des Blancs par rapport aux indigènes); *voi*, éléphant, roi des animaux; *vo*, homme bien membré; armes; chef militaire; et enfin célibataire; autant d'expressions se rapportant à des navigateurs blancs; *ye* est la racine du mot *yeng*, pâle. Quant à *oyibo*, on a : *o*, être, demeurer; *bo*, (au delà de) rive, confins, frontière, et *di bo*, aller à pied, par terre, c'est-à-dire voyageur.

Le mot annamite *bo* a encore le sens de gouverner, et celui de bœuf, animal, sens que l'on retrouve dans les deux mots ci-après, au Dahomey : *tozbo*, aïeul, et *bognito*, berger; *to*, le père; *bo*, qui gouverne; le chef (de la famille); l'aïeul; même sens que le mot ouolof *bour*, chef; et *to*, le père; le maître; *bo-gni*, des bœufs; des animaux beaux,

jolis, précieux; les mots *gno* et *gni* ayant, en effet, au Dahomey, en mandé et en annamite, la signification d'enfant, de joli, beau, *mignon.*

Au Dahomey, feu se dit *zo*; c'est le mot annamite *ho*, feu. Allumer se dit *tazo*; nous retrouvons, dans ce mot, le radical *ta*, allumer (*ho*, du feu), des Annamites, des Mandé et des Ouolofs.

Chez les Dahoméens, sang se dit *houm*; en annamite, *houyet.* Parasol se dit *hohé houého*; mot qui vient de *koé*, qui est en haut, que l'on tient au-dessus; *houé* des Blancs, des chefs.

Avaler se dit *min*; nous retrouvons, dans ce mot, les mots *mieng*, bouche, des Annamites et des Ouolofs, et *mî*, bouche, des Mandé.

Bonnet ou coiffure se dit : *baccoun* ou *koukou*, c'est-à-dire (en annamite) *cou*, ce qui termine, ce qui est sur la tête; *bac*, des Blancs; ou bien *koou*, même sens que *cou.*

Borner, limiter se dit *vivo* ou *dobbo.* On a, en annamite, *vi*, bâton; *vo* ou *bo*, qui sert de borne.

Bois à brûler se dit *nanqouï.* En annamite, *couï* ou *qouî* signifie exactement bois à brûler; *nan* a la signification de brin, attache, c'est-à-dire menu bois.

Boue se dit *co* ou *baba* : c'est le mot *co*, vieux, respectable; ou *baba*, père, des Annamites.

Bouton se dit *bovi* et signifie petit objet rond; c'est aussi un mot annamite et mandé; *vi*, petite; *bo*, boule.

Cou, gosier, se disent *co*; il en est de même en annamite.

Chanson se dit *han* ou *ha*; c'est le *ca*, chanson; et le *hat*, chanter, des Annamites.

Cheveu se dit *da*; c'est le même mot que le mot *da*, peau (objet qui recouvre), des Annamites.

Le poil se dit *fou*; c'est le mot *pou*, par lequel les Poulhs et les Peulhs sont désignés. Nous avons vu que Peulh signifiait poil.

To signifie père. En annamite, *to* a la signification de grand, homme fort; ancêtre; ainsi *ong tô* signifie : *ong*,

monsieur, *tô*, le père du trisaïeul, c'est-à-dire le chef de la famille; *tô sou*, le père, l'inventeur d'un art. Au Dahomey, père se dit encore *tôché*, mot qui, en annamite, signifie : *tô*, ancêtre; *ché*, qui gouverne; qui est le *chef* de la famille.

No signifie mère. En annamite, *nou* signifie femme; *nô* signifie esclave; c'est le cas de la femme chez les peuplades primitives; *nô* signifie encore s'épanouir, se dilater; il, celui-ci, celui-là; *the noa*, femme et enfants; toute la famille : enfin *nhou* ou *gnou* signifie lait, sein, nourrice, et *nouoi*, nourrir.

Vi signifie fils ou plutôt enfant; car la fille se dit *vi* (*gnonou*), petite (femme). En annamite, *vi* a le sens général de : personne, être vivant (*via* signifiant vie, esprit vital); mais *vi* signifie également petit, modique; et aussi, le successeur légitime, c'est-à-dire le fils; la similitude est complète.

Chez les Dahoméens, l'homme se dit *sounou*; en annamite on a : *sou*, ordonner; qui est honoré, vénéré; et enfin maître : *nou*, des femmes, de la famille. La femme se dit *gnonou* ou *nhonnou* : en annamite, *nhon* signifie homme et se marier; *nho* et *nhi* signifient petit, enfant, et *nhi nou*, progéniture, les enfants; *nhonou*, en annamite, signifierait ainsi : la femme, la mère, celle qui *nou*rrit les enfants.

Chez les Dahoméens, le cheval se dit *so*; c'est le même mot que le mot *sou*, fauve, des Annamites, des Mandé, des Berbères, etc., que le mot *hou*, animal, des Hébreux; *bou*, des Arabes. Le bœuf se dit *gnibou*, dont la signification nous semble être, comme en mandé : *bou*, animal; *gni*, joli, précieux, bon; en effet, au Dahomey, *gni* signifie bon.

Le mot *lé* sert à marquer le pluriel; nous avons vu que ce même vocable a aussi, en annamite, en hébreu, etc., un sens d'accélération, d'augmentation, de pluralité.

Le maître d'un esclave se dit *akouno*; en annamite, *aï*, celui qui; *kou*, est au-dessus, le chef; *no*, des serviteurs (la femme et les esclaves).

Malade se dit *dò*; et avoir faim, *ado*; en annamite, on a : *daou*, malade; et affamé, *doï*.

Marcher se dit *dizon*; en annamite, *di*.

Nez se dit *honti*; en annamite on a *ti*, qui préside à; ou *thi*, préposé à; c'est-à-dire dont la fonction est; *hon*, de flairer, de sentir.

Orphelin se dit *tôchiovi* ou *nochiovi*, mots qui signifieraient, en annamite : *vi*, enfant; *tô* ou *nou*, dont le père ou dont la mère; *chiet*, est mort.

Calebasse se dit *ka*; en annamite, *kaou* désigne des objets qui ont la forme d'une courbe, qui sont creux.

Plat se dit *abban*; en annamite, *ban* signifie planche, table, *banc*, et enfin plat.

Piler se dit *so*; on peut trouver une signification analogue dans les mots annamites *xo* qui a le sens de déchirer, lacérer, battre, et *dzô*, démolir, abattre.

Tondre se dit : *pada*. On a, en annamite : *phay*, couteau; *pha*, détruire; on a aussi *phé*, diviser, fendre, qui est exactement le mot dahoméen *fen*, *fen*dre. Quant au mot *da*, on a : *da* (au Dahomey, cheveux); en annamite, la peau ou ce qui couvre la peau, cheveux ou poils.

Tuer se dit *hou* et *houï*; on a, en annamite : *hou*, détruire; *lam haï*, faire tort; causer la perte, et *lam hou*, tuer.

Trouver se dit *mo*; en annamite *mo* signifie palper, toucher.

Mari se dit *soron* ou *assouché*; on a, en annamite, *ché* (ké), celui qui; *sou*, ordonne; *us*, synonyme de *sa*, a aussi le sens de chef. De même dans *soron*, *ron* correspond aux mots annamites *ron* et *lon*, qui expriment une idée de dignité, de chef.

Veuve se dit *assoukoussi*; on a, en annamite, *cou*, s'abstenir de (être privé de); *assou*, maître, mari.

Vendre se dit *sa* ou *sé*; ce sont les gens de *sa*, les adorateurs du serpent, les nomades, les premiers commerçants qui ont donné naissance au mot *sa*, vendre. *Sé* a, au Dahomey, en effet, cette autre signification de marcher, se déplacer, nomade : ainsi on trouve cette racine dans les mots *sédo*, envoyer; *séoua*, approcher; *sécounou*, boiter, mots qui, en annamite, se décomposeraient ainsi : *dô*,

explorer; éclaireur; espion; *doan*, rapporter, relater; *sé*, sens de se déplacer; — *sédô*, homme qui va à pied; — *sécounou* : *no* celui qui; *sé*, marche; *cou*, courbé (boiteux). En mandé, nous l'avons vu, *sée*, a une signification analogue : pied, patte, quadrupède. Notre avis est que le mot *sémite* comprend à la fois ce mot *sé* : marcheur, nomade, et aussi cet autre mot annamite *sem*, qui signifie : roussi, brûlé légèrement; dont le teint est légèrement foncé.

Visage se dit *nou kounmé*; on a en annamite : *no*, cela, chose; *kou*, qui est en haut; *mé* (en dahoméen), des gens; des êtres animés, *mé* signifiant aussi vivre; rapprochons ce mot du mot annamite *mé* qui a une signification de pluralité et d'augmentation; et du mot mandé *ma*, gent, êtres animés.

Voyager se dit *itomé* et *idoumé*, c'est-à-dire *mé*, gens; *i*, qui; en annamite : *douoi*, fatigués, lassés; ou *douong*, qui cheminent.

Lune se dit *soun* ou *houé-tri*; ce dernier mot veut dire très blanc : *tri* étant un superlatif dans plusieurs langues; c'est ainsi qu'en annamite ce mot signifie : intelligence, gouverner, fort, supérieur, et enfin blanc (*troi* ou *trang*, soleil et lune; objets blancs). D'autre part, en annamite, *soung* signifie : qui est élevé; honoré; c'est le cas de la lune; et enfin *soung* signifie cornes, et *coung*, le croissant de la lune.

Étoile se dit *sounvi*; petite lune (en annamite).

Antilope se dit *tosso*; en annamite et en mandé, on a : *so*, fauve; *to*, qui fréquente les bois épais.

Aimer se dit *loun*, *louen*; même radical que le mot annamite *loua*, chérir, compagnon; s'unir; faire amitié.

Eléphant se dit *ajinan koou*; en annamite, *koou*, qui est élevé.

Mourir se dit *kou*, *ekou*; mot qui signifie, sans doute, aller en haut.

Montagne se dit *sô*. En annamite, *so* signifie crâne; très-élevé; *sommet*; et *son*, montagne.

Dans les mots *tan* et *ban*, qui désignent les nombres huit

et trente, au Dahomey, on trouve les racines annamites *tam*, huit; et *ba*, trois.

Dormir se dit *o soun*; ce mot signifie, en annamite : être couché, être étendu sur la terre; en provençal, *o soun*, signifie avoir sommeil.

Femme se dit encore *iya* : c'est le mot *iyayo* des Ouolofs, et *ba-gia*, vieille, des Annamites.

Limon se dit : 1° *co*; en annamite : antique, chose vénérable, et *hô*, altération de *co*, marais; 2° *lama*, qui vient des mots annamites *ma*, marais, eau boueuse, rizière; esprit; *lay*, se prosterner, digne de respect, sacré, comme dans le mot *lama*, des Mongols, et enfin marais; 3° *baba*; le père : dans la religion des Dahoméens, l'homme a été tiré du limon. Les noms sous lesquels sont désignés les grands marais sacrés qui sont situés au sud d'Abomey : *Co*, *Lama*, n'ont pas une autre étymologie.

Danwé signifie féticheuse; on a, en annamite : *vaî*, prêtresse, bonzesse; ou *wé*, qui est auprès; *Dan*, de la divinité principale du Dahomey (le serpent).

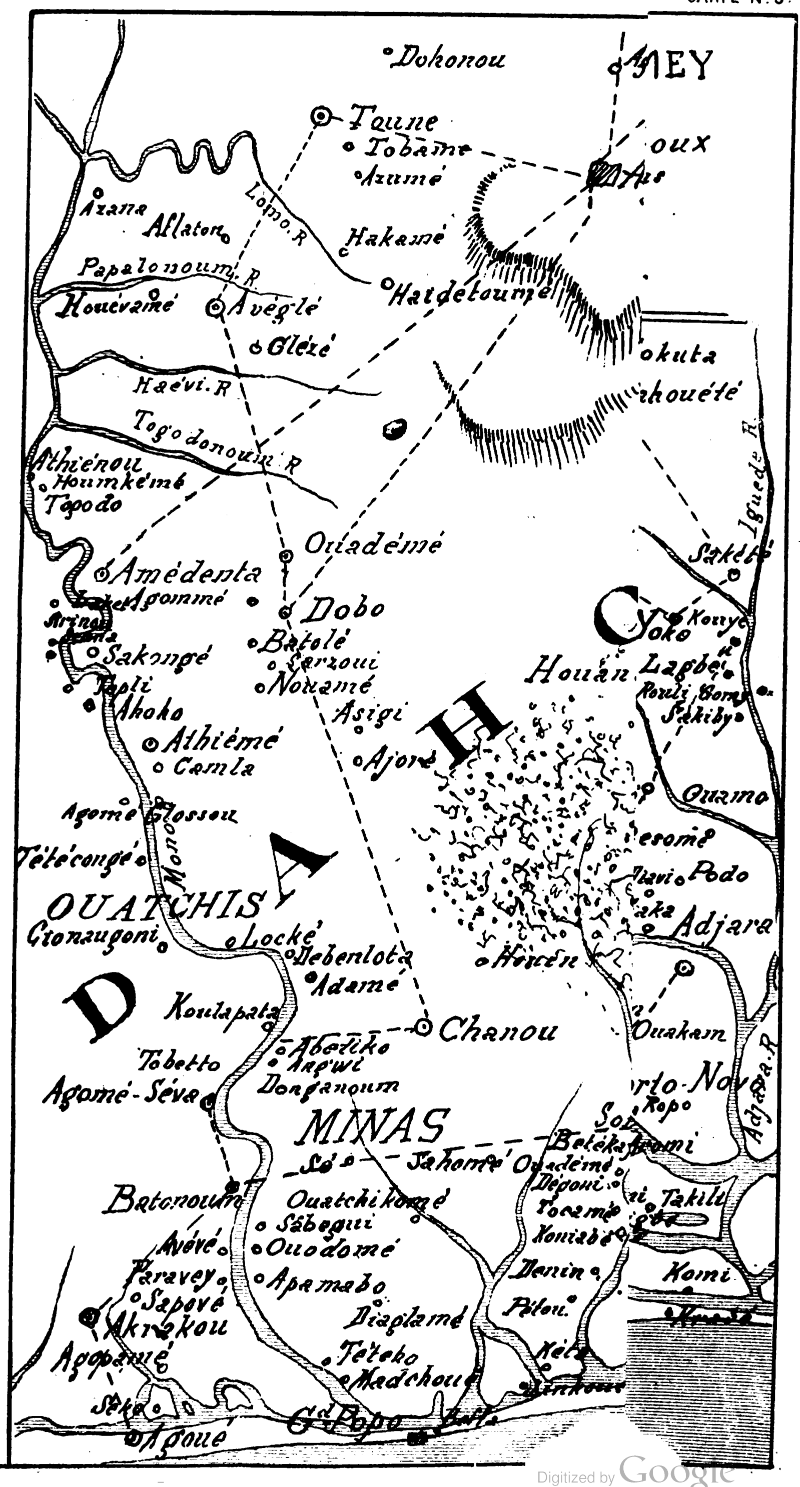
*
* *

Passons en revue quelques noms de tribus, de divinités et de villes du Dahomey. (Voir la Carte n° 3.)

Les tribus les plus importantes du Dahomey, sont celles des *Djedji* ou *Fons*, des *Mina*, des *Ouatchis*, des *Nagos*, des *Anas*, des *Anagos* et des *Décamé*.

Le mot *phon* ou *fon* signifie, en annamite : nombreux, troupe; *pho*, marché, boutique, bazar : en outre, dans cette langue, *pho*, *phou* ou *fou* sont synonymes. Nous déduisons de ce qui précède que les *Fons* sont des marchands, des colporteurs, sans doute de race foulhe ou blanche (de race juive). Dans le mot *Djé dji*, qui contient les vocables annamites *gié*, épi, et *gia*, présenter, prix, famille, nous retrouvons cette même idée de commerce, de trafic.

En annamite, *mi* signifie froment; tromper; amadouer; qui jouit du bien-être, et enfin beau. Les Minas sont géné-


MEY
Dohonou
Toune
Tobame
Hakamé
Lomo. R
Azana
Aflaton
Papalonoum. R
Houévamé
Avéglé
Glézé
Haévi. R
Togodonoum. R
Athiénou
Houmkémé
Topodo
Ouadémé
Amédenta
Agonmé
Dobo
Batolé
Sakongé
Nouamé
Asigi
Ajoré
Ahoko
Athiémé
Camla
Agomé Glossou
Télécongé
Mono
OUATCHIS
Locké
Debenlota
Adamé
Koulapata
Chanou
Tobetto
Agomé-Séva
Donganoum
MINAS
Batonoum
Ouatchikomé
Ouodomé
Apamabo
Avévé
Paravey
Sapové
Akrakou
Séko
Agoué
Diaglamé
Madchou
Gd Popo
D
A
H
C
Houan
Yoko
Konye
Lagbé
Sakiby
Podo
Adjara
Ouakam
Komi
Denin
Koniabé
Takilu
Jahomé
okuta
Iguede R.
Adjara R.

ralement grands, bien musclés, vigoureux. La femme mina, au nez aquilin, aux mains et aux pieds petits, a un aspect général agréable; le vieil adage : *nigra sed formosa*, dit M. d'Albéca, a été fait pour elles. (*Minas* est aussi le nom d'une tribu indienne.)

Le nom qui sert à désigner la tribu des Décamé peut avoir l'origine suivante : *mé*, gens; *dé*, en annamite : de descendance, de naissance; *ca*, grande, élevée, noble : *dé*, en effet, signifie même : empereur, roi du ciel; les Décamé doivent, d'après ces indications, se targuer d'être d'une origine supérieure. La signification de leur nom serait toute différente si celui-ci se réduisait au mot *démé* : car, dans ce cas, *dé* voudrait dire : délaissé, opprimé.

Les Ouatchis sont des gens de la tribu des *Oua*, les premiers habitants de l'Égypte. Quant aux *Nagos*, *Anagos*, *Anas* et *Lagos*, nous n'hésitons pas à reconnaître en eux les *Nagas*, fils et adorateurs du Grand Serpent, et du feu, de la tribu des *Sakkas*, Saces, Scythes, ou Mongols; frères des gens de *Ganda*, de l'Afghanistan. Ces Nagos, Anas, etc., se prévalent d'une origine juive. A l'appui de leurs prétentions, on peut, il est vrai, rappeler qu'un voyageur arabe, Edrisi, écrivait, au XIe siècle, que le pays des *Nagos* était *jadis* peuplé de Juifs. On trouve, en effet, dans la religion, dans les mœurs, etc., de ces *Nagos* nombre d'idées, d'usages judaïques. Le nom de ce pays n'est-il pas *Jiuda*; *da*, pays, terre; *Jiu*, des Juifs? Le nom de la ville de *Wyda* n'a pas une étymologie différente. Les *Nagos*, écrit l'abbé Bouche, sont les premiers occupants de ces contrées : d'après leur légende, c'est par l'immigration et non par la conquête qu'ils s'y établirent. Le personnage qui dirigea cet exode s'appelait *O-Kam-Bi*, qui signifie père de *Cham*, c'est-à-dire Noé [1]. (Bouche.)

1. Le mot de Juda ferait supposer que les Juifs ne sont arrivés à la côte du Bénin qu'après la formation du royaume de Juda (l'an 962 avant J.-C.); ce qui serait contraire à la légende qui prétend que le chef qui conduisit les Juifs dans

Nous retrouvons dans ce pays les gens de *Cha*, de *Ga* et de *Sa*, les fils de Noé. Le chef-lieu de cet ancien royaume de Juda est *Savi*; traduction, en annamite, *vi*, fils, adorateurs; *Sa*, du serpent.

Sapovaï, *Sari*, *Sata*, *Sakété*, *Sahouay*, *Sabovi* sont des noms de villages dahoméens qui ont une origine analogue.

Le culte du serpent est, en effet, principalement le culte des habitants de ce royaume. Les gens de Savi, dit la légende, bâtirent un temple au serpent, à la suite d'une victoire que celui-ci leur fit remporter sur leurs ennemis. *Dan* ou *Dangbé*, le serpent sacré (béni), est le grand fétiche du pays. Or, ce nom n'est autre que le mot *djan*, serpent, des Ouolofs; et *ran* ou *dzan*, serpent, des Annamites. La similitude est complète.

Les mots *Jébou*, *Cana*, qui sont le nom d'une tribu et celui d'une ville du Dahomey, ont également une origine juive. *Cana* n'est autre, en effet, que le mot *Gana*, gens de *Ga*; adorateurs du feu (*na*); que le mot *Ganar* (Maures); et que le nom, *Cana*, de la célèbre ville de Galilée.

Le mot Kotonou, en annamite et en mandé, signifierait : *Ko*, village vieux; *to*, établi auprès de bois épais; *nou*, et peuplé d'esclaves ou de femmes.

Sur le lac Denham, se trouve le village de *So*, mot qui, en annamite, signifie village, lieu, et est, sans doute, une altération du mot *cho*, marché. Tous les noms de villages dahoméens qui contiennent le mot *so* ou *cho*, désignent donc, en général, des marchés.

Sur le même lac, se trouve le village d'*Avansory*. En annamite on a : *So*, village; *ri*, agréable, souriant; situé à proximité de l'eau (*ri*, rivière) ; *Sori*, village; site agréable; *van* (toujours en langue annamite) : planches, madriers; construit en planches; bâti sur des madriers; c'est le cas de ce village qui est un village lacustre.

ces contrées était Noé lui-même : notre avis est que cette légende fait simplement allusion à des immigrations successives qui suivirent la même route.

On a encore les villages de *Donkoli*; en annamite : *don*, murailles; fortin; *koli*, patrie, chef : ce village est en effet un des plus importants du Dahomey.

Toga; en annamite : *to*, père, chef; *ga*, des ga; des gens (de la tribu); ou bien encore : *ga*, gens; *to*, grands, forts, puissants; pays des gens de grande taille.

Kana-gomé ou *Zagna-nado* est le village qui renferme le palais du roi de Dahomey. Le mot *kana*, en mandé, et le mot *kagna*, en annamite, signifient maison, demeure : *Za-gna* signifie de même dans les deux langues : maison du chef ou maison de premier ordre, princière. Quant aux mots *gomé* et *nado*, en annamite, on a : *go*, gens; *mé*, nombreux, beaucoup, ou supérieurs (dignitaires) : *do*, boue (idée de vénération au Dahomey); cour royale; protéger, abriter (ville où s'abrite la cour); le mot dahoméen *do*, muraille, et le mot annamite *dong*, famille ancienne, vénérée, maison religieuse, expriment encore des idées analogues à celles des mots annamites qui précèdent.

Le vocable *bo* se trouve dans un certain nombre de noms de villages dahoméens : en annamite, ce mot est l'appellatif des dignitaires; il signifie gouverner, et siège de gouvernement; *bo* a également la signification de bourg, maison ; *bo* veut dire encore grenier. Toutes ces significations peuvent se rapporter au mot *Abomey*, capitale du Dahomey.

Quant au mot dahoméen *bovi* qui termine des noms de villages, il signifie, en annamite, tente, petite maison. Il désigne donc des petits villages.

Dans Abomey-*Calavry*, que les auteurs traduisent par Petit-Abomey, *vy* exprime bien ce sens de petit, comme le mot *vi* annamite. Mais nous pensons que le mot *cala* doit indiquer, en outre, que ce village est habité par une catégorie particulière de gens; sans doute des gens de race plus foncée que les autres : *gara*, ou plus méchants, plus féroces.

Au Dahomey, *daho*, signifiant : grand ; Dahomey pourrait signifier : pays des gens grands, supérieurs par la taille, par l'intelligence ou par l'origine. Cette étymologie est

assez plausible, car dans certaines cartes du Dahomey, dressées au XVI[e] siècle, ce nom est écrit *Daou-ma*; ce qui signifie, en annamite : chef, principe, origine; *ma*, des gens animés, de l'humanité. Cette prétention des Dahoméens, d'avoir une si haute idée de leur propre excellence qu'ils ne croient pas pouvoir mieux faire que de résumer l'humanité entière dans leur seule nationalité, à l'exclusion de toutes les autres, se retrouve chez les Esquimaux, chez les Chinois, chez les Caraïbes, et chez la plupart des peuples, à leur origine. Comme le fait observer le Père Petitot, le nom de *Francs*, celui d'*Allemand* (*All-man*) n'ont pas une signification différente. Ajoutons que *daou*, en provençal, signifie : haut.

Mais il existe une autre étymologie du mot Dahomey, c'est la suivante :

D'après la plupart des auteurs, *homé* signifierait intérieur du ventre. En annamite, on aurait : *da*, pays de; ou trou, ou dans, à l'intérieur de; — *ho*, vase à col étroit; être entr'ouvert; fente; *f*osse (*seu*, chose; *ho* ou *pho*, entr'ouverte); — *mé*, des gens; ou bien, idée d'augmentation (de *mé*, beaucoup). Nous pensons que la signification de ces mots se rapporte d'une manière satisfaisante à l'étymologie ci-dessus que les missionnaires ont donnée du mot Dahomey. Un officier qui vient de faire un séjour de plusieurs années dans cette colonie nous a fait remarquer que cette étymologie paraît très plausible, car les nombreuses idoles que l'on aperçoit dans les villages dahoméens représentent toutes des hommes munis d'énormes priapes ou des femmes dont le ventre est absolument entr'ouvert. C'est là certainement un vestige du culte du *Linga* des Indiens ou, pour parler plus exactement, ce dernier culte et le culte dahoméen ont la même origine.

A propos de ce culte du *Linga*, nous pensons qu'il ne sera pas sans intérêt d'en dire quelques mots afin de bien faire ressortir l'identité du culte indien et du culte dahoméen. Voici en quelles pratiques il consiste, d'après des renseignements que nous empruntons, en grande partie, au livre *le Brahmanisme*, de Mgr Laouenan.

Le *Linga* est, dans son acception première, le membre viril. Le culte du Linga est ainsi le culte de l'organe de la génération. Ce culte existait parmi les populations aborigènes de l'Inde, longtemps avant leur conversion au Brahmanisme, c'est-à-dire dans la plus haute antiquité.

Le Linga est représenté, dans les diverses contrées de l'Inde, par une pierre verticale ou par une colonne taillée ou brute; le plus souvent les Lingas sont isolés; mais ils sont parfois agglomérés en plus ou moins grand nombre et rangés en cercle, en demi-cercle ou en carré. En quelques régions, le sommet des montagnes a été dénudé et taillé de manière à représenter un gigantesque Linga. Des roches pointues, coniques ou dénudées naturellement, sont également considérées comme des Lingas. Tous ces Lingas naturels ou artificiels sont, encore aujourd'hui, adorés par les peuplades indiennes.

Nous avons déjà fait observer que la même forme d'idolâtrie se retrouve en Egypte (les obélisques); chez les Pélages (Phallus); chez les Romains (Priape et les pierres-oracles); chez les Celtes (les Menhirs et autres pierres sacrées); au Japon, chez les Slaves et chez les Germains.

En ce qui concerne le culte indien, il paraîtrait que, dans l'origine, le Linga seul (ou l'organe mâle) était reconnu pour Dieu et adoré; mais, dans la suite, il se rencontra des individus qui prétendirent qne, dans la génération et la propagation de l'espèce, l'organe femelle (*Yoni*, en indien) exerce une influence supérieure à celle du mâle et mérite, par conséquent, plus d'honneur. Aussi, dans un certain nombre de cas, le Linga est uni au Yoni et c'est sous la forme suivante qu'on le rencontre le plus communément : une colonne de pierre, arrondie au sommet, passant à travers une autre pierre plate et ronde qui est censée figurer le Yoni.

Les Lingaïstes ou adorateurs du Linga, qu'on appelle aussi les *Djangamas*, font partie des sectes sivaïtes, au nombre desquelles sont encore les *Dandis* et les *Sanyassis*.

Enfin, il existe, dans l'Inde, une autre secte, celle des

Saktas, qui fait profession d'adorer d'une manière exclusive les épouses ou énergies actives des Dieux. De plus, ce n'est pas précisément la personne de ces dernières, les *Saktis*, qu'on honore en elles, c'est la puissance génératrice, la force mystérieuse qui a pour objet de contrôler deux opérations distinctes : le travail des appétits naturels (le culte du ventre et, en général, des plaisirs charnels), et l'acquisition de facultés surnaturelles, de pouvoirs magiques pour le bien ou pour le mal.

Les cérémonies auxquelles se livrent les Saktas pour la célébration de leurs mystères sont de véritables bacchanales, de mystérieuses orgies.

Femmes et hommes, sans distinction de castes ou de relations de parenté, dit Mgr Laouenan, se réunissent, la nuit, dans des lieux déserts ou dans des appartements bien clos. Assis côte à côte, formés en cercle, ils commencent par boire des vins et des liqueurs d'espèces différentes, qui doivent être au nombre de douze. Quand on a bu, on se gorge tour à tour de viandes, de poissons et de grains. Enfin on se livre à tous les excès de la luxure. Dans la province de Bengale, les sectateurs du Saktisme formeraient les trois quarts de la population.

Au Dahomey, nous trouvons le même culte et les mêmes pratiques. Le *Linga* y est appelé *Legba* ou *Elegba* [1].

Legba est la divinité à laquelle les Dahoméens demandent d'exercer, en leur faveur, sa puissance surhumaine; et les prêtres, de leur faire connaître le secret de la magie.

C'est le fétiche que l'on voit à la porte de chaque village, de la plupart des demeures et carrefours. — C'est le fétiche mâle et femelle, dit un écrivain ; — le dieu Priape ds Latins, dit u n autre.

1. En annamite, on a : *ga*, celui; gens; *ba*, femme; appellatif des supérieurs; *linh*, spirituel, surnaturel; *qui a une vertu secrète très grande*; ordre, roi; *lin*, espèce de serpent; *lienh*, réuni, uni, joint, se toucher; *lé*, rite, cérémonie; *lé*, *élé*, qui est en l'air, qui est élevé, supérieur; *lech* ou *leg*, penché, de travers; enfin, on a, en ouolof, *leg*, lièvre, vénéré.

Le plus communément, on le rencontre, sous forme d'idole grossière, faite d'argile pétrie (la pierre étant rare au Dahomey), et représentant soit un homme, soit une femme. Ces fétiches sont nus et aucun détail anatomique y manque. Tous sont munis d'organes génitaux de dimensions monstrueuses. Dans certains villages de l'intérieur, d'après le récit qui nous a été fait par plusieurs officiers, les deux organes sont accouplés à la manière du Linga-Yoni indien.

Le culte de *Legba* donne lieu, au Dahomey, aux mêmes pratiques superstitieuses, aux mêmes orgies que le culte de ce dernier. Les réunions des fétichistes de Legba — dit un auteur — ne sont que des bacchanales; on fait fétiche pour boire et danser. On boit et on mange sans cesse pour recommencer le lendemain. On apaise ainsi les esprits. Il n'est pas facile — écrit un missionnaire — de savoir à quels excès on se laisse emporter, en secret, dans les mystères d'Elegba. Les noirs eux-mêmes hésitent à avouer ce qui s'y passe. Elegba est très mauvais, répondent-ils à ceux qui les questionnent sur ces pratiques; il fait beaucoup de choses mauvaises, de choses qu'on ne peut dire. Les noirs reconnaissent à Elegba le pouvoir des possessions; dans leurs cérémonies, ils l'évoquent, s'abandonnent à lui et lui demandent de prendre possession d'eux.

Au Dahomey — dit un autre missionnaire, — les sectes du fétichisme sont organisées d'une manière compacte. Les femmes y prennent part au moins autant que les hommes.

Comme dans la secte indienne des Djaïnas, les adorateurs du culte primitif qui font profession d'aller tout nus, les Danwés (les féticheuses du Dahomey), n'ont pour tout vêtement qu'un petit pagne tombant de la ceinture jusqu'au-dessus du genou. Quand on les rencontre dans la rue, il n'est pas rare de les voir tenir leur pagne en arrière et de se montrer à découvert sans la moindre pudeur.

Ici encore, comme nous l'avons déjà fait remarquer pour les Esquimaux, le culte du serpent, le culte des premiers âges, sert de trait d'union pour réunir ces races africaines

aux races de l'Asie méridionale et à celles de l'Asie et de l'Amérique septentrionales.

Ce sont, en effet, des adorateurs du serpent et du feu qu'il faut voir, dans ces Lingaïstes ou *Djan*gamas; dans ces *Dan*dis, dans ces *Sa*nyassis, dans ces *Sa*ktas, dont nous venons de parler, comme aussi dans ces *Nagos* et autres adorateurs dahoméens du serpent sacré *Dangbé*.

*
* *

Donnons encore quelques étymologies de noms de divinités dahoméennes.

La divinité principale des indigènes qui ne faisaient pas partie du royaume de Juda et qui ont conquis ce dernier, est le léopard : nous ne connaissons pas le nom par lequel ces indigènes désignent ce fauve; les Soninkhés désignent la panthère par le mot *diagabé*; les Ouolofs, le lion, par le mot *gaendé*; ce sont là des fétiches des *Ga*; il est probable que l'on trouverait dans le mot qui désigne le léopard, le nom d'une des tribus primitives, qui fut la voisine et sans doute l'ennemie de celle de Juda.

Au nombre des autres divinités du Dahomey nous avons *Maou,* l'Être Suprême; qui n'est probablement autre que *Manou,* le Rénovateur de la race humaine, des Indiens; sa mère s'appelle *Maouno.* En annamite, *maou* signifierait : *ou*, qui habite; *ma*, le pays des ma. Ce mot désigne évidemment la divinité éthiopienne, mère de la race mandé.

Wodou est le fétiche, en général; l'entité nuisible. Nous avons déjà dit qu'en annamite, *vo* exprime une idée d'être supérieur; quant au mot *dou,* il signifie mauvais; ainsi, dans cette dernière langue, *than dou* signifie : génie mauvais.

Chango est le dieu de la foudre, du feu. En annamite, *cha* exprime une idée de divinité : *chan* a la signification de brûler; incendier; *go* signifie le bois. Ce diéu s'appelle aussi *obba Kouso* : ou père de *Kus* ou *Chus,* le nom du petit-fils de *Cham* et le chef de la race des Ethiopiens. La signi-

fication que nous venons de donner, du mot annamite *Chan* : brûler, incendier, ne peut-elle pas également être appliquée à la race chamite; gens au teint brûlé, foncé? Ce mot aurait ainsi une signification analogue à celle du mot hébreu *Cham*, chaud, brûlé, noir; *caldo*, en italien.

En terminant ce chapitre qui serait susceptible de recevoir un bien plus grand développement, en raison des nombreuses similitudes qu'il serait encore possible d'établir entre des mots de langue annamite et des mots des dialectes du Dahomey, nous croyons devoir faire ressortir, par un exemple topique, l'importance que nous paraît présenter la connaissance de la langue annamite dans les études historiques et ethnologiques.

Le mot annamite *chu* signifie : rouge intense; maître, seigneur, Dieu; pagode; les lettres, caractère de l'écriture; oncle (frère cadet du père); enfin Chinois.

Ces différentes significations du mot *chu* ne révéleraient-elles pas que les *Chussites*, les fils de Cham, c'est-à-dire les Ethiopiens, avaient la peau d'un rouge intense (comme les Indiens et les Peuhls); qu'ils ont constitué une race puissante, dominatrice; qu'ils furent les maîtres des Annamites, et que c'est de cette race que ces derniers reçurent la religion et les caractères de l'écriture?

N'établiraient-elles pas également que des descendants du frère cadet de Cham, qui est Japhet, sont issus les Chinois?

Et, en effet, certaines traditions de l'Asie centrale attribuent à Japhet dix enfants, trois de plus que n'en énumère la Genèse : *Djin*, *Sin* ou *Tchin*, père des Chinois; *Russ*, père des Russes, et *Tur*, ou *Thour* (de *tho*, lièvre), ancêtre des peuples connus sous le nom de Touraniens (Scythes et Mongols).

Ce fait pourrait être invoqué à l'appui de l'opinion exprimée par M. de Guignes, opinion dont nous avons fait déjà mention, et qui tendrait à démontrer que la Chine a été formée par une colonie d'Ethiopiens.

CHAPITRE VIII

SIMILITUDES DE MOTS ANNAMITES ET DE MOTS DE DIALECTES DE L'AFRIQUE CENTRALE

Il nous a paru intéressant de chercher si nous rencontrerions également des similitudes entre les mots des langues annamite et mandé et ceux des langues des races qui habitent la région des lacs de l'Afrique centrale.

Il nous a suffi, pour constater la parenté de ces langues, d'ouvrir l'ouvrage *Dans les ténèbres de l'Afrique*, de Stanley.

Cette constatation ne nous a point surpris, car, d'après les récits mêmes des écrivains arabes du XIIIe siècle, c'étaient des Soudanais qui peuplaient, à une époque reculée, la région des lacs et des monts de la Lune.

Les anciens donnaient à ces monts les noms de *Ka*, *Kamar*, *Go*, *Goumr*, *Koumr*, dans lesquels nous retrouvons les radicaux annamites : *ka*, grand ; *kou* (*koou*), tête, sommet, ou *kou*, *koul*, lac, rivière des Mandé et des Mongols. *Ka ma* (*kao-ma*), au-dessus des *ma*, ou bien : montagnes des *ma* (rizières ou eaux). Quant au mot *gou*, c'est une altération phonétique du mot *kou* ; de plus, si on lui donnait cette autre signification annamite de *gô*, île, on pourrait aussi appliquer cette signification à cette masse montagneuse émergeant de la « mer des Herbes ».

Les noms donnés actuellement à cette chaîne de monta-

gnes sont, d'après Stanley : *Rouvenzori*, ou *Rouvenzou-rourou*, ou *Avirouka*, *Virouka*, *Avourouka*, dont la signification serait, d'après les indigènes, le « Roi des Nuages », le « Faiseur de pluie ».

1° *Virouka* peut se décomposer ainsi, en annamite : *vi*, qui fait; *roua*, laver; ou bien *rou* de *rouoi*, arroser, asperger, ce qui arrose, ce qui asperge, c'est-à-dire la pluie. *Ka* complète le nom en lui donnant le sens de : grand, de masse ou de hauteur.

2° Dans *Avourouka*, nous trouvons : *vou*, sein, mamelles, nourrice et, par extension, qui engendre, ou *bou*, demeure, lieu où se forme; *rou*, la pluie.

3° Dans *Rouvenzori*, *Rouvenzou*, etc., nous trouvons : *zo*, *so*, *sori*, *soro*, mots qui ont le même sens que *koro* et qui signifient : qui touche, qui est auprès et, enfin, lieu. *Rouven* doit exprimer la même idée que le mot : nuage (du latin : *nubes*; *nuoc*, eau ; *ben* ou *ven*, élevée) : en effet, on a, en annamite : *rou*, pluie; *ven*, élevée; *rouvenzo* signifie donc : lieu où se forme la pluie, c'est-à-dire où sont les nuages. Ajoutons que le mot : *nuage* s'exprime encore, en annamite, par le mot : *van*, qui est, sans doute, une altération des mots *ven* ou *len*, élevé, qui est dans les airs.

La tribu principale qui habite encore, à cette heure, le rivage du nord du lac Victoria-Nyanza ou *Likouri*, est celle des *Ouakouri* ou *Ouakori*. « Ces derniers, dit Stanley, sont probablement le reste d'un peuple autrefois considérable. » Les Mandé ne s'appellent pas autrement, dans certains pays, que les Likouy.

D'après les anciens historiens, cette tribu des Likouri est d'origine soudanaise; les mêmes auteurs disent que l'un des fleuves formés par le lac est le *Garna* (souvenir, sans doute, du voyage des cinq Nasamons) : ou bien *garna*, pays des grains; de l'annamite *gao*, riz.

Il n'est pas possible de ne pas reconnaître, en tout cas, dans ces noms, les Mandé ou les Peulhs du Niger moyen, c'est-à-dire : les habitants de l'empire de *Ga na*.

En effet, les Ouakori ne sont autres que des descendants

de *Ouaka* ou *Waka* (de race blanche, c'est-à-dire : peulhe), nom du fondateur de l'empire de *Ghana*; c'est de ce nom que proviennent les noms des tribus du Soudan occidental : les *Ouakoré*, les *Wakari*, etc., etc., et aussi les *Ouakouri* du lac Victoria-Nyanza.

Au nombre des autres tribus de ces contrées, nous trouvons :

1° Les *Oukoko*, appelés aussi *Boukoko*, habitant un pays très riche (Stanley); *ou* est le *o*, *ou*, *cou*, annamite, qui signifie : nid, demeure, habitation, et qui a, par suite, un sens analogue à celui du mot : *bôo*, *bou*, chambre, maison, demeure, etc., autant de mots du langage primitif[1]; *koko* signifie : coq. Ce mot indique sans doute que le pays habité par cette tribu est un pays de gallinacés.

2° *Outama* ou *Boutama*, pays; *ma*, des animaux; *ta*, en liberté; ou bien : *tama*, du mot mandé : *tama*, lance; pays des hommes qui sont armés de la lance.

3° Les *Outoukou*, dont le nom peut signifier : *tou*, les animaux; *kou*, chasser, battre, etc., ou *koou*, de haute taille, c'est-à-dire : le pays des chasseurs ou le pays des grands fauves.

4° Les *Ouatoussi*, dont le nom a, sans doute, une signification analogue au mot précédent. *Oua*, de la même racine que le mot ouolof : *war*, et que le mot *oua*, dans les mots

1. Les mots *o* et *ou* sont des radicaux des mots orang, ourang, mots malais qui signifient hommes (o, qui demeure, qui a son nid; *rang*, dans les bois, ou *raï*, dans les broussailles. Disons en passant que c'est de ce mot qu'a dû venir le mot *go*, par l'adjonction d'une lettre gutturale, habituelle aux races de l'Afrique du nord; et le mot : *gor*, homme; le mot *gorille* et les très nombreux dérivés de ce mot *gor* dans presque toutes les langues.)

Dans tous les mots des dialectes de ces tribus de l'Afrique intérieure, qui désignent les noms de ces dernières et qui commencent par *Bou*, *Gou*, la première lettre *b* ou *g* a dû être ajoutée, d'après la même règle phonétique que nous venons d'indiquer, et le mot primitif est ainsi devenu : *Bouara*, *Gouara*, *Boutouko*, etc.

mandé : *ouakaré*, *wakaré*, qui monte, qui conduit, qui dompte ou qui désire; *toussi* ou bien *tou sou*, les fauves.

5° Les *Ouara-soura*, appelés quelquefois *Mra-soura*. Ces derniers forment une tribu importante, belliqueuse et cruelle dont Stanley eut à repousser les attaques, en plusieurs circonstances, au cours de sa dernière campagne. L'explication de ce mot : *Ouara-soura* nous est donnée par la langue annamite et par les langues du Soudan occidental. En mandé, *souranké* signifie : maure, c'est-à-dire : pasteur, berbère (des mots berbères : *sou*, fauve; *raï*, berger; radicaux qui appartiennent en même temps à la langue annamite).

Quant au mot *ouara*, il peut signifier : *ra*, de la race; *Oua*, des tribus que l'on nomme *Oua*, c'est-à-dire des *Ouaoua*, ancien peuple de Nubie, que l'on désigne aussi sous le nom de Barâbra (Berbères). Ce nom de *Ouaoua* semble témoigner d'un certain mépris; c'est l'appellation qu'on aurait pu donner à un peuple de « jappeurs », peu différente du terme de « bredouilleurs » (Reclus). En annamite, *oua* (*noï*) veut dire : parler inconsidérément; *va*, qui se prononce *oua*, signifie : vomir, calamité, peine, tacheté, bouffon, pelle; et enfin, plaire, désirer. Ces *Oua oua*, les ancêtres des *Agaou*, habitaient primitivement l'Égypte; c'étaient sans doute des *pelleteurs*, des agriculteurs, asservis par quelque race conquérante.

Chez les Maures du Sénégal, *ouara* signifie derrière; il a le même sens que le mot ouolof *guenao*, dans lequel *nao* signifie : qui vient après : mot semblable au mot qui exprime, en annamite, le serviteur, l'esclave, *nao*, et par élision, *nò*, esclave; ou bien *nô*, se dilater, s'épanouir; et *gué*, trou. (A rapprocher du mot breton *oua-nous*.) Les mots annamites, maures (arabe-hassania) et ouolofs, *gue*, *gue*, *oua*, *va*, semblent avoir une même signification et exprimer une idée générale de : femme, objet qui plaît, objet désiré. Ainsi les Arabes appellent les *Ouara-Soura*; *Mra-Soura*; terme qui paraît signifier : femmes (*mra*, en arabe-hassania); *Soura*, des Maures. Dans cette dernière langue, *oua*

signifie aussi qui est cher; *Ouara* y est encore le synonyme du mot mandé et ouolof *gara*, exprimant la teinture et, en particulier, l'indigo, qui est la couleur des vêtements de toutes ces tribus : *Ouaoua*, *Agaou*, *Ouara-Soura*, *Ouaka* ou *Vaka*, *Ouakori*, descendent tous de la même famille, celle des *Oua* ou *Ga*, car nous venons de voir que, aux yeux des Maures, ces deux mots, de même que le mot *gué*, sont synonymes. Ce sont des tribus croisées de Maures, de Peulhs, de Garamantes, de Gaulois, de Mandé, chez lesquelles on rencontre assez souvent le type de beauté admis par les Européens : nez droit, à larges narines; lèvres d'un dessin très pur, rarement grosses et bouffies; dents petites; pommettes peu saillantes; yeux bien fendus et largement ouverts. La race aryenne, au cours de ses émigrations ayant pour point de départ la terre de Lémurie, a dû ainsi laisser de nombreuses colonies dans toute cette partie de l'Afrique.

La ville principale des *Ouara Soura* est *Katoué*; de *ka*, maison, habitation; *toué* signifie en annamite : tribut, impôt, redevance; c'est probablement la ville à laquelle les autres indigènes de la tribu payent une redevance; probablement parce qu'elle est la demeure du chef.

Nous retrouvons encore dans la région des lacs, nombre de noms de villages et de rivières du Soudan occidental : *Toro*, pays situé à côté des grands bois; *Bakokoro*, qui signifie vieux village situé auprès d'une rivière aux rives herbeuses. Et le *Tchay*, ou *Chay*, « ruisseau à eau vive et preste », ainsi que le définit Stanley, n'est-ce pas le chaï (eau qui court) des Annamites et des Mandé?

Et *Massakouma*, le gouverneur du roi Antari, chef de l'Ankori, n'est-ce pas un mot mandé, formé de *Massa*, roi, chef; et de *kou ma*, rivière qui arrose les pays de céréales? ou qui sert de limite?

Et *Antari*, n'est-ce pas un mot mandé et annamite : *ri*, qui descend de; *an*, celui qui mange; *ta*, les autres, les hommes; ou bien, les gens mauvais? Le mot : *Ankori* a la même signification, mais, par une coïncidence bizarre, on

peut lui donner cet autre sens : *an*, qui mange; *ko*, les vieillards, ou bien, *ko*, les herbes, les végétaux.

Et la rivière : le *Karagoué*, n'est-ce pas le *goué* ou *koué*, qui coule, rivière, des Annamites, des Mandé, des Mongols, etc.; *kara*, dont l'eau est de couleur foncée; du mot *gara*, teinture?

Les anciens historiens appelaient le Nil, *Gihon* ou *Gejon*, mots auxquels ils donnent la signification de don divin. En annamite, *gi* signifie : quoi? chose; *chi* ou *ti* (du mot *tio*, donner) signifie : chose donnée, don; *hon* vient de *ho*, où l'on trouve l'idée de divin. Le mot : *nil* lui-même vient, d'après nous, du mot annamite *nhéu*, couler, ou du mot : *nhi*, sourdre, couler peu à peu.

C'est également dans ces deux racines que nous trouvons la signification des mots : *Nyanza*, les lacs, « les larges », de l'Afrique équatoriale. Nous avons : *za*, *da* ou *sa*, grande étendue, ouverture, trou, ventre, autant de mots qui ont la signification de « collecteur »; *nya*, des mots précédents : *nheu* ou *nhiou*, ou du mot aryen : *na*, eau, ou du mot annamite : *nuoc*; du mot peulh : *niam*, eau, etc.

Dans les dialectes primitifs, le même mot a souvent des significations multiples et opposées se rapportant au même lieu. C'est ce qui se présente ici; les anciens nommaient : *koukou*, le grand lac Oriental et le lac Occidental; *kouri*, le lac Central; *kouri*, l'une des îles qui émergent de ce lac et, enfin, nous avons vu que les Monts de la Lune avaient reçu également cette même appellation *Djebel kou*. *Kou* peut désigner ainsi, à la fois, montagne, lac ou rivière; nous retrouvons encore là le mot annamite *kao*, forme.

En France, nous avons aussi les mots col, cou, couler, courir, coupe, couvrir, etc., dans lesquels le mot *cou* a des significations multiples et opposées; il en est de même de nos mots bouche et boucher, etc.

Le lac Oriental avait un autre nom : *Tamin ès Soudan*. *Ta* a la même signification que *da* ou *za*, et signifie collecteur; *mi*, en annamite, signifie joli.

Le lac Occidental s'appelait *Damadin*, mot qui a une

signification analogue à celle du premier, mais avec le diminutif *din*.

Dans la tribu des Bakoumou qui habite la grande forêt, case, demeure se dit : *kourounbo*; en annamite, on a : *bo*, chambre, habitation; *kou*, au-dessus, sur; *roun*, ce qui tremble, c'est-à-dire : les arbres; de *roun*, trembler; *roung*, secouer, agiter; *roung*, forêt. Ces indigènes, comme les sylvains des âges primitifs, devaient avoir leur demeure sur les arbres. Ils ont donné, au reste, le nom de *bouo*, demeure, à ces derniers; arbre se dit, en effet, *bouo*. Ajoutons qu'à la rigueur le mot précédent : maison qui tremble, pourrait s'appliquer aussi aux habitations lacustres.

Chez les *Bavira*, au contraire, gens de la plaine « du pays des herbes », le mot : case, *ndabo*, signifie : *bo*, demeure; *nda*, trou, creux; ces hommes devaient, primitivement, avoir des habitations souterraines (sans doute à l'époque des troglodytes).

Dans la plupart des tribus de l'Afrique intérieure : papa, maman, se disent : *pa*, *ba*, *abbé*, *baba*, *amma*, *mamé*, *na*, *mama*.

Poulet se dit : *boukoko*, animal qui fait *koko*; ce dernier mot est une onomatopée, c'est notre mot : coq.

Femme se dit *mouttou* (c'est le moussou des Mandé) ou bien : *dée*, celle qui enfante; mot annamite, mandé et berbère.

Hippopotame se dit : *kiboko*; traduction : *ki*, celui qui; *bo*, a pour demeure; *ko*, les rivières ou les herbes.

Le ciel se dit : *ikou* ou *koubé*; traduction : ce qui est en haut.

Soleil se dit : *koupa*; le père, le chef (*pa* ou *fa*), de ce qui est en haut. Lune se dit *soungi*; en annamite, ce mot signifie, soit : *so*, chose, objet; qui est élevé; puissant; un dieu; *ong*, pâle; soit, *soung*, qui est adoré.

Poisson se dit : *sou*, animal; ou bien, *nyama*, qui peut avoir ces deux significations : *nya*, qui habite (de kania); *ma*, l'eau; ou bien, *ma*, animal; *nya*, qui vit dans l'eau.

Chez les Niam-Niam, le mot bois se dit : *nya ké*, mot qui

exprime probablement ce qui sert de demeure habituelle à ces indigènes (la forêt).

Cuir, peau, se disent : *kosso*, ce qui est au-dessus, ce qui recouvre; *so*, l'animal.

Colline se dit : *roussossi*; traduction : *so*, lieu; *rou*, où se forme la pluie; *rou*, sans doute altération de *kou* ou *hou*.

Bouche se dit : *daka*; *da*, ouverture; *ka*, sans doute ayant la même signification que le mot ouolof *kanam*, le visage, la partie supérieure de l'homme (*Kao-nam*).

Langue se dit : *iddaka*, ce qui est dans la bouche.

Le mot *tchikouanga* signifie du pain de manioc; en annamite, on a : *tchia*, division, morceau; *khoai*, tubercule, et *khoa gon* manioc, tubercule des bois.

Homme se dit *mokou*. En annamite, *mo* a, entre autres significations, celle de : moi et de bec; le mot *moi*, qui a la même racine, signifie : l'unité, barbare, sauvage, extrémité, bout, et *moui* signifie : pointe, proue et nez. *Mo* exprime ainsi l'idée générale de : partie en relief; partie qui termine. C'est le cas du bec, du nez : on trouve encore ce radical dans les mots annamites : *mou*, bonnet, képi, couronne; *mong*, crête, derrière; *mom*, garrot, gueule; *mop*, se courber; *mouc*, œil : on le trouve dans les mots *mo* et *mou* par lesquels, dans certains dialectes de l'Afrique intérieure, œil et tête sont exprimés. Le mot qui nous occupe, *mo-kou*, signifie donc : celui qui porte le nez, la tête (c'est-à-dire l'extrémité du corps); *kou*, en haut : celui qui porte la tête haute; par opposition avec ce qui existe chez la plupart des autres animaux. Le mot *mo*, seul, est employé également dans certaines langues, par exemple, en mandé, pour désigner l'homme : ainsi l'on a *moko*, homme ancien, notable.

A la suite de ces différentes significations du radical *mo*, nous transcrivons, dans le but de donner une idée de la méthode qui a présidé à la formation des mots annamites, une série d'autres mots dérivés du même radical *mo*, mais ayant des acceptions tout autres que les précédentes. Tels sont : *mô*, nuit; *mo*, sépulcre, tombeau; *mô*,

obscur, noir de fumée; *mou*, sombre, obscur, noir; *mou*, aveugle; *mouc*, encre; *moui*, couleur; *moun*, ébène; *moi*, obscur; *mouoi*, obscur, sot, inepte; *moc*, brouillard; *moua*, pluie : tous mots qui se rapportent à l'idée de nuit, de noir, d'obscurité (au point de vue physique comme au point de vue moral). Cet exemple prouve que les monosyllabes qui composent la langue annamite peuvent être réduits à un nombre restreint de radicaux, qui sont (nous croyons l'avoir démontré) les éléments constitutifs d'un grand nombre de mots d'autres langues.

Le mot nez se dit dans les dialectes de l'Afrique intérieure : *hongo* ou *loro*. En annamite, le mot nez se dit *mui*; proue, pointe, partie en relief; il se dit aussi *lo mui*, expression dans laquelle *lo* signifie trou, fosse. Le mot *ro* veut dire : qui touche, qui palpe; ce qui est bien la fonction que la nature a donnée aux appendices nasal et digital chargés de recevoir, chez les animaux, l'impression des objets extérieurs : c'est-à-dire chargés des sens de l'odorat et du toucher.

Loro est donc un mot absolument annamite. Ajoutons que les Ouolofs appellent la main : *loro*, mot qui nous paraît avoir une signification qui s'applique plutôt à des actes d'animaux, de singes, par exemple, qu'à des actes humains : *ro*, qui touche, qui palpe; *lo*, vulva, à moins que l'on ait : *ro*, qui est près, qui sert à cacher; ce qui indiquerait que, lorsque ce mot a été composé, le sentiment de la pudeur existait déjà chez la femme ouolove. Dans *hongo* nous trouvons : *go*, qui signifie tertre, dune, colline (d'où, île; qui émerge, qui est en relief); et *hon*, qui flaire, qui renifle, qui embrasse; mais en nous astreignant à la même construction pour ce mot que pour le précédent, nous pouvons trouver : *ho*, en annamite, trou; *go*, de la partie de l'animal qui est en relief, qui s'avance comme une proue.

Ces mots *ro*, *mo*, *moui*, le mot *re*, qui a un sens analogue à celui de *ro*, sont des radicaux que l'on trouve dans un grand nombre de mots français; par exemple dans les

prépositions *pré*, *pro* (en latin, præ, pro); des mots tels que proue, promontoire; musoir, museau (*seu*, chose; *mou*, qui s'avance), etc.

Complétons ces comparaisons en donnant la signification de quelques mots de l'une des tribus les plus importantes du Congo, les *Moluas*. Ce peuple, d'une civilisation assez avancée, occupe un vaste territoire situé beaucoup plus près de la côte du Mozambique que de celle du Congo. Molua veut dire, soit, *mo*, homme, *lua*, riz, c'est-à-dire : de la rizière; ou bien : *mo*, homme; *lua*, feu, qui se sert du feu ou adorateur du feu. Chez les Moluas, le roi et la reine ont le titre de *mutua*; *mu* est, en annamite, un titre de considération donné aux femmes âgées; *mo* ou *mou* est aussi le synonyme de : couronne, de tête; et exprime la supériorité; *chua*, *tua*, signifie : seigneur, prince. *Mutua* signifie ainsi : celui qui est à la tête des chefs, le chef par excellence.

Les chefs du Congo sont désignés par le nom de leur territoire précédé de la syllabe *ma*, comme par exemple : *Ma-dongo*. *Dong* signifiant, en annamite, champ cultivé; famille; *ma-dong* est le chef du pays des cultures et de la tribu.

Les indigènes du Congo paraissent inférieurs, comme intelligence, à beaucoup de races du reste de l'Afrique. Les superstitions y sont nombreuses; ils ont le culte des fétiches, des divinités. Ces derniers sont appelés : *Zambi*. *Za* est le mot : chef, des Mandé; *bi*, signifie : sort contraire. Leurs prêtres s'appellent : *ganga*; *ga*, celui qui; *gan*, a du courage. Le chef des prêtres a le titre de *chitomé*. En annamite, ce mot signifie : *chi*, celui qui enseigne, qui initie; *to*, division, feuillet, écrit officiel; à la lecture des écrits; *ma* ou *mé*, des esprits ou des ancêtres. Leurs magiciens s'appellent *atambala*; de *tam*, celui qui fait macérer; *ba*, des parties, des substances; *la*, inconnues, extraordinaires, c'est-à-dire : celui qui fabrique le poison.

Si l'on considère que les langues ou dialectes dont il est question ci-dessus ont des radicaux le plus souvent monosyllabiques et sont, par suite, des langues primitives (nous entendons toujours désigner par le mot primitif non ce

qui a trait aux premiers hommes, mais ce qui a trait aux races de notre période géologique), et qu'elles appartiennent au groupe des langues de l'Afrique australe; si l'on considère que nous avons établi de nombreuses affinités entre ces langues et les dialectes du Soudan, d'une part; et, d'autre part, entre ces langues et la langue annamite et, aussi, la langue malaise, il sera permis de conclure que les langues de cette partie méridionale de l'Afrique servent, en quelque sorte, de trait d'union entre les langues de la Malaisie et de l'Indo-Chine et les langues du Soudan occidental, et qu'enfin cette partie de l'Afrique est probablement l'une des contrées les plus anciennement habitées du globe.

CHAPITRE IX

RECHERCHES DE L'ÉTYMOLOGIE DE QUELQUES MOTS DE DIFFÉRENTES LANGUES

On sait que La Tour-d'Auvergne affirmait que le nom du premier homme et de la première femme sont absolument des mots bretons. « Par le mot Ève, écrit-il dans ses *Origines Gauloises*, nos enfants demandent à boire, et par le mot Adam, ils réclament un peu de pain. » Ève, en effet, veut dire, en langage armoricain : *bois*; et *an than* signifie : *un morceau* (*la Création de l'homme* : H. du Cleuziou).

Quelques savants, en citant ces étymologies, déclarent que l'on est là en plein domaine de la fantaisie; notre avis est tout différent. En effet, en annamite, *dam* a, entre autres significations, celles de : le foie, un vivier; *dan* signifie : glands. D'autre part, *tam* signifie : le cœur; signifie : *un morceau*; signifie : bois à brûler; enfin, *than* signifie : charbon, la rate, les reins, le corps, et *ta than* signifie : se plaindre.

Le mot breton *an than* est par suite une véritable expression annamite : *an* signifiant : manger; et *than*, un *morceau* ou bien : des glands.

En berbère, la viande se dit : *ham*, et un os se dit : *ad ham*, mot identique au nom du premier homme. Ces deux expressions, *an tham* et *ad ham*, devaient être les cris des

enfants des âges primitifs lorsque ceux-ci demandaient à manger et alors, pour apaiser leur faim, leur père leur donnait des glands ou un morceau du fauve qu'il venait de tuer et de dépecer.

On a fait plus tard, du nom de *panis* (de *ban*, pain, ou de *than*, morceau, en annamite), l'aliment composé de farine pétrie et cuite, qui constitue notre pain.

En ce qui concerne le mot : Ève, nous trouvons, en annamite, les mots : *oa*, que l'on peut prononcer *va* et qui signifie : vase; et *vac*, chaudron; et aussi l'expression *oa oa*, cri de l'enfant qui pleure; ce sont autant de mots qui se rapportent à l'étymologie trouvée par La Tour-d'Auvergne. C'est, en effet, en lui présentant le sein ou un peu d'eau dans le creux de la main que la mère faisait cesser les cris de l'enfant qui pleurait.

Ces étymologies, tout en confirmant une fois de plus les rapports de la langue annamite avec les langues sémitique, celtique, etc., nous révèlent l'origine de nombre de mots de ces langues.

Le mot français : vase, dérive certainement de *oa*. Ce mot *oa* ou *va* a servi à former : vaisseau, vaisselle; puis le mot annamite et ouolof : *vat* ou *bat* : écuelle; les mots : bateau, bâtiment, etc.; et tous les autres dérivés de ces deux mots : vase et batte.

Cette étymologie nous indique la source à laquelle les premiers potiers puisèrent l'idée des formes qu'ils donnèrent à leur premier vase de terre : celui-ci fut une coupe; qui fut modelée, au dire des auteurs de l'antiquité, sur le sein d'une femme. A notre avis, la coupe n'est autre chose que l'écuelle : *oa*, *bat*; que le récipient formé par le creux de la main : et le mot *bat*, qui signifie également prendre, dans un grand nombre de langues, exprime l'action de puiser de l'eau, de recevoir un objet dans le creux d'une main ou des deux mains réunies. De là, l'idée de vases plus grands, des jattes, *gabatta;* de là, l'idée du bateau.

Par l'altération de *va* en *vo*, *vu* ou *vo*, *bo*, on a obtenu encore un grand nombre de mots des langues qui nous occupent :

1° Les mots français dans lesquels on trouve les radicaux *bo* ou *vo* et une idée de récipient; de contenance (dans lesquels se retrouve toujours, par suite, l'idée du vase), et les dérivés de ces mots; nous citerons ainsi les mots : bol, boisseau, bocal, bouteille, botte, boîte, bonnet, boule, tambour (boîte, vase qui fait tam), boudin, boyau, bouche, bot, bosse, bombe, botte, bourse, boutique, bourg, etc., etc.; les mots : volume, voûte, etc.

2° Le mot latin : *bos* et les mots français : bœuf, bouc, en dérivent ainsi que les noms génériques des animaux dans un certain nombre de langues : *bou*, en arabe; *tou*, en annamite, en muong et en ouolof; *hou*, en hébreu; *sou*, en mandé; et les dérivés de ces mots.

3° Les mots annamites : *vu*, mamelles; *boung*, ventre; *bo*, chambre, cavité, etc.; *bo*, bœuf; *bao*, sac, contenir, etc., et leurs dérivés; les mots *vé*, bouteille, et *vang*, qui résonne.

4° Les mots ouolofs : *bir*, ventre; *bour*, chef; *bop*, tête, fin, extrémité d'un objet ou d'un être; *bountou*, porte, goulot, *bout*; *mbous*, outre, etc., etc.

Le cri de : *oa oa*, par lequel les enfants exprimaient leurs premiers besoins, a dû servir à désigner celle que les enfants appelaient par ce cri et qui apaisait leur soif ou leur faim. La femme se dit, en effet, en mandé : *vo* ou *vai*; en annamite, *vo* signifie également : femme en général. De ces mots, dès les premiers âges, on a formé un certain nombre d'autres; d'abord les mots annamites : *ba*, femme, aïeule, etc.; *ban*, épouse, etc.; *ba*, femme, en mandé, et tous leurs dérivés. Les mots annamites : *vat*, exprimer l'eau ou le suc d'une chose; *vat*, chose; *vat*, créature; *vat*, tous les êtres créés, et, sans doute aussi, la vase.

La femme était la chose de l'homme; elle le suivait comme la femelle des animaux suit le mâle dans ses pérégrinations, dans ses exercices, dans sa lutte pour la vie. Elle lui obéissait. De son côté, l'homme la protégeait. De là, un nombre considérable de mots dérivés dans les langues annamite, mandé, ouolove, peulhe et, nous pouvons ajouter, dans toutes les langues, et qui expriment

ces idées de : suivre, d'obéir, de protection. Le mot *éva* lui-même en provient. *Aï va*, celle qui suit, qui obéit, qu'on appelle *va*.

Aïeul (*avus*), *aï*, celui qui; *vua*, protège. (Ce mot est devenu encore, en annamite, le mot *haï*, qui protège.) Le mot *vang*, obéir.

Le mot annamite *theo*, *thew*, suivre et ses dérivés; *thé*, épouse, celle qui suit; *thé nou*, servante, composé de *thé*, qui suit, et de *nou*, la femme (d'où les mots français : nounou, celle qui nourrit, nourriture, etc.); sans doute aussi les mots *thai*, femme enceinte; le mot *taou*, courir; le mot annamite *vè*, qui exprime l'idée de mouvement vers un point, comme cela a lieu pour la proposition française vers.

Les mots berbères : *thaa* ou *thaw*, obéir; *themthoat*, femme; *taazerit*, servante; *tehaialt*, jeune fille, etc.

Les mots peulhs, ouolofs, sérères : *top*, *ref*, *rew*, *deb*, *sew*, *seb*, qui veulent dire suivre, obéir; les mots ouolofs *teub*, bondir, et *war*, obligatoire, et leurs dérivés, tels que : *debbo* ou *dewo*, femme; *rewli*, assister une femme en couches; *raw*, virginité; *debbaouel*, animal domestique; *rawandou*, le chien; de *rab*, animal; *wa*, qui suit.

Les mots anglais : *woman*, qui suit l'homme, qui obéit à l'homme; *tramway*, *railway*; les mots *weg* et *thalweg*, chemin et vallée; les mots français : suivant, suivons, suivre; de *sou*, chose ou animal; *va*, qui obéit, qui suit; les mots : obéir, obéissance, etc., les mots : serf (*servus*), servage, servant; de *va*, qui suit, qui obéit à; et de *ser*, chef, seigneur (le même que le mot français *sire*; que le *sir* anglais; le *herr* allemand, etc., radical que l'on retrouve dans sergent, chef de gens); les mots : *vassal*, *valet*; *va*, qui suit; *sa*, le chef; l'expression *vau l'eau*, qui suit l'eau; le mot : vautour; *vau*, qui suit; *tou*, les fauves; le mot : vache; *va*, qui suit; *che* (de *ich* ou de *se*), cheval ou fauve. (On trouve ce dernier radical *ich* dans : pouliche, qui signifie : *pou*, animal; *iche*, qui produit le cheval, le fauve; on le trouve dans : caniche; *can*, qui mord; *iche*, les fauves; on le

trouve dans : calèche : *cao*, qui est au-dessus, qui domine; *lè*, mot à mot, en annamite, tirer au dehors, c'est-à-dire : et qui est entraîné; *che*, par les chevaux ou par les fauves; étymologie analogue à : carrosse : *cao*, qui est au-dessus; *ro*, et qui est auprès, qui touche; *seu*, *so*..., les fauves.)

Le mot *Wa* nous aide encore à trouver l'étymologie de *Jéhowah*. En annamite, *che* signifie : celui qui protège; signifie : les lois; il a ainsi une acception de chef, de souverain; il a servi à former *chua*, Dieu; *ho* signifie : feu, nous le trouvons dans le mot français : foyer; *ho* signifie : divin; *wat*, créature, toutes les choses créées; *Jéhowah* est ainsi : Le Maître divin auquel toutes les créatures doivent obéissance. Le mot *ho wat* peut aussi signifier : être, créature divine; de *ho*, feu (dieu des Anciens).

Nous retrouvons ce radical : *ho*, feu divin, dans *Horeb*, le mont sur lequel Jéhowah se manifesta pour la première fois à Moïse sous la forme d'un buisson ardent. En effet, on a, en annamite : *ho*, feu; *reb* s'applique à la parole de Dieu; de *re*, *reo*, cris de joie, acclamations, voix retentissante et aussi, par extension, rugissements du tigre, cri de l'éléphant, etc., et tout cri ou tout bruit de la nature.... Notons que ce radical *re* se trouve encore dans que*re*lle; *ké*, celui qui; *reo*, crie; et qu'il a probablement servi aussi à la formation des mots suivants : réel; *res*, la chose; réveil, révélation, etc. ; et les mots bramer (*bremein*), brailler, braire, bruit, frémir, trembler, etc., qui sont, par le fait, des sortes d'onomatopées.

En mandé, nous l'avons déjà dit, femme s'exprime par les mots : *vo* et *vai*; la femme y est exprimée également par le mot : *mousso*. Ce mot, dans la même langue, signifie : le chat. En berbère, le chat se dit aussi : *nous*, et en ouolof : *mouss*, mot dont la véritable signification est : malin, rusé. Coïncidence curieuse, le mot *moussou* est employé, dans la langue provençale, pour désigner l'homme, tandis que la femme est désignée par le mot *misé*, dérivé du même radical, sans doute, que les mots *miss*, *mistress*.

Les radicaux de tous ces mots se trouvent dans la langue annamite, dans laquelle *mou-ou* signifie : ruse; *mou* a été conservé dans la même langue pour désigner les femmes âgées : on le trouve également dans le mot latin *moulier*; la deuxième partie *ou* du mot a encore servi à former les mots : oull*ou*ndou et *ou*ndou par lesquels les Peulhs et les Ouolofs désignent encore le chat. Quant à misé, miss, etc., ces mots dérivent certainement de l'un des radicaux annamites ci-après : *mî*, qui signifie : joli, et qui a servi encore à faire mignon (des radicaux annamites : *mî*, joli; *nho*, enfant), ou bien de *mi*, qui signifie : faux, rusé, et qui a encore servi à faire *miser* (*ser*, homme; *mi*, faux, rusé, mauvais, ce qui était, croyons-nous, le premier sens du mot : misérable).

Chez les Ouolofs, les mots femme et épouse sont exprimés par : *djiguen* et *diabar*. En ouolof, *dj* ou *di*, comme en mandé et en annamite, a le sens de : qui plaît; c'est également dans ces langues le radical de mots qui expriment les idées d'achat, de vente, de marché, d'échange et de grains (ces derniers étaient l'une des denrées d'échange des premiers âges). La femme constituait, à cette même époque, un objet de prix et d'échange; le mot *djiguen* signifie ainsi : femme de prix, femme jolie (de *dji* et de *guen*, même racine que celle du mot *guné*, femme, des Grecs). Peut-être le mot *bak*, argent, dérive-t-il également, par la raison que nous venons de donner, du mot *ba*, femme, objet de prix, comme le mot : tabac, qui a été et est encore un objet d'échange en Asie et dans toute l'Afrique, a pu dériver de *thuoc*, médecine, ou de *tam*, morceau, objet; *bac*, de prix; le vocabulaire annamite porte, en effet, cette expression : *tambac*, pièce d'argent, expression qui sert, chez les Malais, à désigner le tabac.

Diabar signifie aussi : *ba*, femme, *dia*, jolie, préférée, en ouolof et en annamite (*dji*, aimée, en peulh); c'est l'épouse des Ouolofs. Quant au mot : époux, qui, en ouolof, se dit : *diêkeur*, on a *tié*, le chef (même prononciation que le *ché*, dieu, chef, des Annamites); *keur*, de la maison.

Pour le mot français : mari, en cherchant son étymologie dans les mots annamites, on trouve : *ma* ou *man*, homme; *ri*, parler doucement et d'une manière aimable, d'où vient probablement également le mot : sourire, de *sou*, chose; *ri*, aimable.

Ajoutons que l'on pourrait donner une étymologie plus primitive de ces mots, *djiguen* et *diabar*; car *guen* et *ba* ont la même signification que les mots annamites *ghe* ou *oa*, *va*, *guné*, d'où l'on a fait gaine; *ghé*, la terre nourricière; et *dji*, en annamite, signifie : présenter, offrir, mettre en avant.

Enfin, le mot mari, en annamite, est exprimé par le vocable : *chong*, qui vient sans doute de *kao*, *kong*, dessus; *chong* a, du reste, en annamite, la signification de *superponere*; telle est à peu près également l'étymologie de notre mot français époux (en annamite *ep*, vis, fortiare; *super*; et *pou* ou *fou*, animal).

Le mot : tapis vient de *ta* ou *da*, peau; *pis*, de fauve; c'est par ce mot *pis* (où l'on retrouve les mots *is*, *sou*, fauve, en berbère) que les Sérères désignent le cheval, le fauve.

Donnons encore quelques autres étymologies des mots français. Notre mot : enfer peut être traduit par l'expression annamite *an phé*, qui signifie : gens rejetés, anges déchus. Le mot : déchu, lui-même, peut s'expliquer par *dé*, mépriser, souffrir; *chu*, maître.

Le mot latin *anita* (tante) vient de : *ta*, aider; *anh nhi*, les enfants; oncle, dérivé de *avus*, aïeul, s'exprime, en annamite, par *ong*, aïeul.

Le mot latin *dama* (daim) vient de *ma*, animal, quadrupède, fauve; *da* a les significations de : ruer, courir, sauter et en même temps celle de : qui fréquente les bois. Daguet (jeune cerf) se traduit par *da* (daim); *nghé*, jeune, petit.

Le mot *dey*, l'ancien chef du gouvernement de l'Algérie, vient du mot annamite *daï*, qui conduit, chef supérieur.

Le mot russe *kabak*, espèce d'estaminet, vient de *ka*, maison; *bak*, où l'on joue de l'argent.

Nos mots : cabane, cahute, etc., viennent du mot annamite et mandé : *ka*, maison.

Le mot gueuler, le mot ouolof : *guéwel*, *griot*, musicien qui suit les chefs en criant leurs louanges, viennent des mots annamites : *ngay*, assourdir; *ngneû*, chantonner, ou *keu*, appeler; *keu la*, crier.

Notre mot : tête est à rapprocher du mot annamite *têt*, qui indique le commencement de l'année annamite.

Le mot latin *caput* peut se décomposer ainsi : *cao*, l'extrémité supérieure; *pou*, d'un animal; de même, le mot *cauda* signifie : *kao*; l'extrémité; ou mieux, l'objet qui est au-dessus; *da*, du trou.

Dans le mot : *képhalé* on a : *kao*, extrémité, ou *ké*, partie; *phas*, de l'animal; *lè* ou *len*, qui est en l'air.

Le mot français *souris* a la même signification que le mot sourire : chose aimable; animal gracieux. En mandé, le rat est désigné d'une manière analogue par le mot *gni*, qui signifie joli, mignon, et la *souris* par le mot *gniné-dé*, diminutif de *gni*, mot à mot, *petit de rat*. C'est le mot *gni*, enfant, chez les Annamites.

Le mot français *sel* vient, comme le mot latin *sal*, des mots annamite et mandé *sa*, chef : celui à qui on paie l'impôt. Dans l'antiquité, comme de nos jours en Afrique, le sel servait de monnaie : c'est avec le sel que l'on payait les impôts, les coutumes, etc., mots qui sont exprimés dans un certain nombre de langues par les mots *sal*, salé (dans le mot salé, *lé*, en annamite, exprime aussi coutume). De *sa*, nous l'avons vu, on a fait *sable*, *sar*, chef, couleur blanche, le Blanc; on a fait, par altération, *salaire*; *sol*, coutume; solde, sou, soult, soldat, etc.; et le mot ouolof *saltigué*, celui qui perçoit l'impôt du sel, c'est-à-dire le chef.

Nous croyons devoir faire ressortir l'analogie de sens entre ces mots *sal*, *salé* et les mots *koï*, *koko*, qui désignent encore le sel en mandé; *korum*, qui désigne le sel en ouolof; les mots *khoi* qui expriment la force, la puissance, le *blanc*, la couleur *blanche*, le chef; les mots *koko* qui désignent la

poule dans un certain nombre de langues de l'Afrique. Le mot *poulet*, qui signifie : animal; *lé*, que l'on donne en payement, comme impôt, comme coutume, comme cadeau, et aussi *lé*, animal vénéré.

Les mots *sar*, *sara*, *khoï*, *poul*, sont ainsi employés, dans ces différentes langues, pour désigner l'homme de race blanche.

Le radical *sac* ou *xac*, que l'on retrouve dans presque toutes les langues, doit dériver du mot *sa*, sel, et a dû servir ainsi à exprimer le récipient contenant le sel. Par extension, ce mot *xach* a servi à exprimer les idées de : vide, nettoyer, propre, dépouiller, appauvrir, nuisible; et enfin profond, celle de saccager; faire le sac d'une ville, c'est-à-dire vider, ruiner, détruire une ville. On retrouve ces différentes significations du radical *sac*, dans les langues annamite, ouolove, peulhe, française, etc., etc. En annamite, la finale *ac* sert en outre à exprimer : mauvais, funeste, faire le mal; commettre des crimes; le joug; on la retrouve dans le mot *giac*, guerre, et dans le mot *yack*, pirate; et dans les mots ouolofs; *sack*, ravager; *iaiak*, prodigue; *iakal*, nuisible; elle paraît exister aussi dans le mot *saxon*; *sackson* (fils de Ravageurs).

Vatican vient des mots annamites *can*, *kania*, maison; *ualich*, qui plaît.

Magot, gros singe; de *ma*, animal; *go*, des bois; bâton.

Maki, animal d'Asie et d'Afrique, sorte de singe, vient de *ma*, animal; *ki*, singe (en annamite et en berbère).

Manitou, esprit, divinité, dans la croyance des sauvages de l'Amérique du Nord, vient des mots annamites *ma*, animal, esprit, fantôme, *nitch*, nuisible, qui dévore.

Le mot français *tonton* (oncle, en langage familier) vient du mot annamite *totong*, qui signifie les aïeux, les ancêtres; le mot *toutou*, chien, vient du mot *tou*, animal.

Mignon vient des mots annamites : *mi*, joli, *gni* ou *nho*, enfant.

Cécité, *cecus*, vient de *xem*, voir; *kong*, négation.

Haïr vient de *haï*, causer du dommage.

Cannibale vient des racines annamites *can*, qui mord, *an*, qui mange, *nit*, les gens.

Matador, *matamore*, tueur de taureaux, de maures, viennent des radicaux annamites *ma*, hommes (*ma*, en arabe, porteur de lance, soldat); *thac*, mourir; qui tue.

Chute vient de la racine annamite *chui*, qui signifie tomber.

Ours (*oursous*) vient des radicaux annamites *ouc*, qui opprime sans raison, qui attaque; *sous*, les fauves.

Mangeur et tous les noms terminés en *eur* ont pour syllabe finale, le radical *o*, *ou*, *our*, *gour*, qui signifient être, demeurer, et, par extension, homme, état; situation.

Soufflet a pour étymologie le mot annamite *su*, ou *sou*, chose; *flé*, qui fait flé; qui produit le bruit *flé*, radical que l'on retrouve dans les mots flamme, fleuve, flux, sifflet, flûte, fluide, souffle, qui sont autant d'onomatopées servant à décrire le bruit fait par l'air, l'eau et le feu.

Cœur, *courage*, viennent du vieux mot français *cuer*, *couer*, du mot latin *cor*, dont la racine est la même que celle des mots *kor*, *gor*, *gour*, qui signifient homme, fort, noble, etc. Remarquons qu'en annamite, le mot *mann*, homme, a ces mêmes significations; de *gor* est encore venu gloire.

Momie, en arabe *moumia*, vient de l'annamite *mia*, semblable; et *mo* ou *mou*, appellatif des vieilles, ou *mo*, homme.

Aimer (amer, en vieux français) vient des mots annamites *aï*, aimer; *mé*, passionné pour; *aimo*, aimer avec passion; le tout vient de *aï*, celle; *ma* ou *mé*, qui est la mère.

Cane, *canard* *canot*. L'étymologie de ces mots, dit Larousse, est pleine d'obscurité. Cane et Canard, deux vieux mots français, désignent à la fois le canard et une embarcation, le canot. En allemand, *kahn* signifie de même canot, et les mots *anut* et *ent* signifient canard; en ouolof, le canard se dit *cancal*, la poule, *ganard*, et le bateau, *gal*. En grec, *phaskas* et *baskas* désignent une espèce de canard, et *phaselos* signifie canot : en sanscrit *bhasab* a le double sens de radeau et de canard; en indoustani, *bat* et *bat-kah* signifient oie et canard. En arménien, *bath*; en espagnol,

patho; en arabe, *bat*, etc., signifient oie et canard. Nous allons tenter de donner l'étymologie de ces mots. Remarquons d'abord que nous pouvons rapprocher également notre mot bateau, de ces mots *bat*, *bath*, etc., et nos mots *galère*, *gabarre*, etc., des mots *ganar*, canot (*ga*=*ka*=*ca*), etc., ce qui rend l'analogie encore plus frappante. Or nous faisons venir le mot bateau, du mot annamite, ouolof, malais, etc., *batte*, qui signifie écuelle : même mot que jatte, que *gabatta* (grande écuelle, en latin), que *gatta* (ancienne espèce de navire rond, en français), que *gal*, ce qui est rond, en hébreu. *Bat* a dû servir également dans toutes les langues à désigner aussi tout ce qui flotte sur l'eau, comme l'écuelle; en annamite, *bap* et *bat* veulent dire en effet : flotter sur l'eau, porté par le courant. La forme de l'écuelle a dû ainsi donner aux premiers hommes, l'idée du bateau, du canot; d'autre part, *canot* peut être aussi décomposé en annamite : *caï*, chose, objet, *nao*, un peu courbé, *noï*, berceau, *noï*, qui nage, qui surnage; ou bien, *cao*, qui est au-dessus; *no* ou *na*, de l'eau (de *nay*, marais, ou de *nuok*, eau); telle est aussi l'étymologie du vieux mot canard (bateau). Le canard et l'oie, oiseaux aquatiques par excellence, ont ainsi reçu, par analogie, le même nom que l'écuelle, que le premier bateau qui était rond et que l'on retrouve encore, comme bac, chez certaines tribus d'Afrique. Dans la suite, la forme du bateau a été modifiée, et c'est celle du canard qui a été prise pour modèle. On a donné de même à ces oiseaux, comme nom, les mots composés qui désignaient les embarcations; canard, cane; qui flotte, qui surnage. Reste à trouver l'étymologie des mots grecs *phaskas* et *baskas*, canard, et *phaselos*, canot. En annamite, *phao* signifie bien; flotter, et *lôi*, surnager; d'autre part, *pha* signifie qui divise (l'eau) : c'est l'action produite par l'animal qui nage ou par une embarcation : le mot *phaselos* est ainsi expliqué. Quant au vocable *kas*, de *phaskhas*, il peut signifier *kao* (au-dessus).

Nous avons déjà mentionné le mot ouolof *fas*, *phas*, cheval, ou plutôt animal, fauve, que nous retrouvons dans

éléphas; ce mot *phas* a dû être attribué aux animaux qui ont la propriété de nager, de fendre l'eau; l'on a dû tirer du même mot les significations de *phao*, briller (en sanscrit); *phao*, fusée, c'est-à-dire objet brillant (en annamite), qui s'appliquent bien au plumage des oiseaux aquatiques. Le nom propre Noé doit venir du mot annamite *noï*, qui surnage.

Navire (*naves*) doit venir du mot *na*, eau, et *vi*, en annamite, nageoire, ou *vé*, qui a le sens général de mouvement.

Vivre, *vir*, homme, viennent de l'annamite *vi*, qui veut dire une personne et qui signifie aussi queue.

Vil, *vie*, vient de l'annamite *via*, qui signifie : esprit vital.

Sanctuaire vient des racines annamites : *san*, clair, *sang*, resplendissant comme les étoiles; briller, purger, nettoyé : d'où le mot français sang : d'où le mot latin *sancire* : le sanctuaire est en effet la partie la plus propre, la plus brillante de l'autel; le radical est *sa*, serpent, étoile, briller.

Cagnard désigne, dans le patois du midi de la France, une sorte d'encoignure bien exposée au soleil; le mot *cagnard* vient de là et signifie : qui aime à dormir, à se reposer près du foyer : l'origine de ce mot est le *ka* des Mandé; la *cagna* des Annamites, mots qui signifient maison, foyer.

Canis, le chien, vient de *can*, qui mord; *canis*, *caniche*, qui mord les fauves; de *is*, ou *che*, fauve.

Coi, *coite*, *couard*, viennent du mot annamite *khouat*, qui signifie couvert, caché, et, par suite, celui qui se cache, poltron.

Etiquette vient des mots annamites *cai-theu*, billet, écrit, placard; *thi*, qui sert d'avis, d'avertissement; *thi*, que l'on voit, que l'on expose à la vue; *thi*, sur les places, sur les marchés, c'est-à-dire dans les lieux publics. Tous les avis administratifs sont ainsi affichés en Indo-Chine sur les places publiques. La langue annamite a cette particularité d'indiquer souvent par un petit nombre de mots, plusieurs idées corrélatives que nous ne pouvons exprimer que par

des périphrases ou par des phrases entières : ainsi, le mot *cuc*, affligé, si on le fait suivre du mot *chêt*, mort, signifie affligé, malheureux, au point d'en mourir, triste jusqu'à la mort, triste à mourir. Le mot *em*, moelleux, suivi du mot *ru*, signifie moelleux, doux au point d'endormir; qui allanguit, qui berce, siège sur lequel on est mollement couché.

Le mot narcotine vient de : *co*, herbe; *tin*, petite; *nar*, des Maures; ou *nar*, feu; que l'on brûle, que l'on fume.

Les mots rivière, ruisseau, rivage (*rif*, en berbère), viennent des racines annamites *rit-rit*, couler lentement (ruisseau, larmes); *rin*, suinter; *ruom*, suinter; *ruoi*, arroser, asperger.

Rhum vient du mot annamite *ruou*, vin, eau-de-vie.

Huître (ostreon) vient des racines annamites : *o*, qui demeure, qui se tient; *trê*, se figer, se suspendre; tenir opiniâtrément; *trêt*, adhérer, aplati et enfin stupide, hébété, absurde, ridicule.

Astre vient probablement aussi de *as*, objet, être, et du mot précédent *trê*, se figer, se suspendre; haut, supérieur.

Longer, côtoyer une rive, long, longueur et tous les dérivés de ces mots viennent du mot annamite *long*, qui signifie littéralement : longer, côtoyer une rive.

Sole (dessous du pied du cheval) ; solandre (maladie de ce même animal), viennent des mots *sou*, cheval (en mandé et en berbère), et *sou*, animal, fauve, en annamite.

Oiseau, qui se dit, en provençal, oséo, oséloun, vient des mots annamites *sé*, moineau; *séo*, grue; *séden* (oiseau noir), merle, et des mots mandé *sée*, poule (animal à deux pattes) ; *séc*, patte; *sée*, pied (de l'homme). Le mot *o*, de *oséo*, est le mot annamite *o* ou *ou*, être, demeurer.

Le mot narrer vient probablement de *nar*, qui signifie, en ouolof et en peulh, mentir : ce qui était sans doute le cas des premiers explorateurs.

Chaise vient du mot annamite *ché*, chaise, siège.

Narcisse vient de *nar*, maure, homme; *cin* ou *xin*, en annamite, beau, ou bien de : *cin*, beau, brillant ; *nar*, comme le feu.

Enfant vient des mots annamites : *anh*, frère ou cousin *aîné*; ou nouveau-né ou bien vous, il; et de *phan*, partie, portion, partage : enfant, portion, produit d'un être. Le mot parent (*pharra*, diviser, séparer) a une étymologie analogue.

Le mot nez vient du mot annamite *né*, qui signifie fente, fissure; l'expression annamite *lo né* a la même signification. D'autre part, *né*, en annamite, signifie encore : relief, partie à pic; *ném*, coin, remblai. L'expression *lo* (trou); *né*, de la partie en relief, serait ainsi la même que celle de *lo mui*, nez, des Annamites, ou de *loro* par laquelle les indigènes de l'Afrique intérieure désignent le nez. Les mots *nares*, *nasus*, dans lesquels *na* signifie fissure, trou, ont une signification analogue : ainsi l'on aurait : *sou*, chose, *na*, ouverte, comme étymologie du mot *nasus* [1].

Etymologie des mots *agneau*, *ignis*, etc. Tous les auteurs s'accordent à attribuer l'antiquité la plus reculée au mot

1. Le mot annamite *né* signifie : se fendre, s'entr'ouvrir : l'élément *n* de ce mot, la syllabe même tout entière se retrouve, plus ou moins altérée, dans un grand nombre de mots de toutes les langues qui signifient : qui enfante, qui donne naissance, qui a de la progéniture, notamment dans les mots annamites *sinn* ou *sign*, naître; *ni*, *nhi*, enfant; dans le mot ouolof *nit*, gens, famille; *nha*, famille, en annamite; dans les mots français *né*, *naître*; *sohn*, *syn*, fils, en allemand, en russe, etc., etc., *noï*, *naï*, en annamite, qui parle, qui vagit; dans le mot latin *nasci*; *na*, être; *sci* ou *sinn*, enfanté.

Ajoutons qu'en mandé *ni* a la signification de descendant de, fils de. Nous retrouvons encore les radicaux ni, nha, na, sinh, etc., dans les nombreuses désinences de mots de tous pays avec ces significations : fils de; descendants de; de la famille de, et, par suite, du pays de : ainsi Breta*gne* ou Brita*nia*; Italia*ni;* Abys*sins;* fantas*sins*, etc.

Ce mot *sinh* nous sert à découvrir l'étymologie d'un mot ouolof, maure et espagnol, du mot *signard*; *sign*, qui enfante, ou qui est le produit; *nar*, des maures (en ouolof); ou bien *signar*, qui a l'éclat, la puissance du feu, le chef, le seigneur : et aussi celle des noms propres français Isnard, Bénard, etc., dont la signification est la même que celle du mot *Signard*; *Is*, *Bé*, fils; *Nar*, de maures ou issus des adorateurs du feu, ou du serpent.

agni. Nous avons trouvé, dans la plupart des langues que nous avons examinées, la racine *gn* de ce mot, soit avec des significations identiques, soit avec des significations présentant de très grandes analogies.

Les premiers hommes durent d'abord adorer la lumière et la chaleur; ce fut le culte des astres et principalement celui du soleil. Ceux-ci honoraient ce dernier en sa qualité d'élément, d'être bienfaisant, utile, précieux; le vrai principe et le créateur de toutes choses. Quand ils découvrirent le feu, ils lui vouèrent le même culte qu'au soleil, également en sa qualité d'élément bienfaisant, précieux, d'être divin, émanation, sorte de personnification du Soleil sur la terre. Aussi l'*Ormudz* des peuples de la haute Asie; l'*Agni* des Védas, etc., sont des noms qui doivent désigner à la fois et le feu et le soleil.

L'Agni védique, le dieu du feu et des sacrifices, étai en même temps le dieu protecteur de la famille, de la maison, du foyer. L'on conçoit, en effet, l'association de ces idées de lumière, chaleur, feu, soleil, à celles de création, de reproduction des êtres, de foyer, de famille, maison, enfants, etc., etc.

Dans la langue annamite, les mots qui expriment ces idées contiennent pour la plupart le radical *gn*; ainsi on a *gniet*, chaleur; *gnaye* ou *gnang*, scintiller (étoile, lumière); *gna*, maison, famille, foyer; *gnon*, homme; *gni*, enfant; *gno*, petit enfant; *gni*, proche; *gni*, sourdre, qui donne naissance; *sinh* ou *sign*, créer, enfanter, etc., etc.

Nous le rencontrons également dans nombre de mots des dialectes du Dahomey : *gno-nou*, femme, nourrice des *gno*, enfants; *gni*, nom; *gni*, je, moi, l'homme; *gnoron*, oncle (*ro*, à côté de, soutien; *gno*, des enfants), etc.

On retrouve encore ce radical *gn* dans toutes les langues pour désigner, pour exprimer soit ce qui a l'aspect ou les qualités du soleil, de la lumière, de la chaleur ou du feu; soit certains objets qui servaient au culte de ces éléments; soit les idées de puissance, de grandeur, de force, de savoir qui leur étaient attachées; soit enfin celles de mé-

chanceté, de cruauté, de danger; ou de vertu, de magnificence, de bien, etc., idées inspirées par les pouvoirs qui leur étaient attribués.

Au nombre des mots des langues indo-européennes dans la composition desquels entre la racine *gn*, nous citerons d'abord : *ignis*, feu; *lignum*, bois; *gnomon*, cadran solaire; pi*gn*ata (marmite, en italien); etc., etc.

Chez les Esquimaux, les mots qui expriment le feu et ce qui a trait à cet élément, ceux qui signifient : fils, femme, nourrice, enfant, etc., contiennent ce même radical *gn*.

Chez les Sérères, on a : *ignakol*, éclair (feu en haut); en peulh, *iagnibé*, lumineux.

Chez les Arabes, c'est par le mot *nar* que le feu est désigné; ce mot est, à notre avis, le synonyme ou une altération du mot annamite *gna* (*nha*), foyer. Dans les peuples d'origine scythique, que nous avons rencontrés sous le nom de *Nagas*, de *Nagos*, de *Zanaga* ou de *Gana*, le vocable *na* a certainement cette signification de feu et aussi de lumière, de soleil (*gos* ou *ga*, gens; *na*, qui adorent le feu). Et, en effet, le soleil se dit, en peulh, *nagué* et, en ouolof, *nadj*. Ces peuples étaient les adorateurs du serpent; le mot serpent, *za* ou *sa*, radical du nom générique sous lequel ils étaient tous désignés (*sakas* ou *sagas*), étant également le synonyme d'éclat, de lumière, d'astre, en général, ces adorateurs du feu étaient ainsi les adorateurs du soleil et de la voie lactée ou serpent céleste (ainsi que nous l'avons fait ressortir dans un chapitre précédent); par suite, les mots *nag*, *naï*, *nague*, qui désignent le bœuf, le cerf dans plusieurs langues, doivent aussi comme notre mot a*gn*eau, avoir la signification d'animal utile, précieux, et dériver de la racine *nar* ou *na*, feu. (Ce mot *na* est, à notre avis, un mot du langage primitif : *na*, *la*, qui signifient *être* dans plusieurs langues; le mot annamite *nha* (*gna*), foyer; les mots : *ra*, race, et sans doute aussi les mots *fa*, *ta*, *da*, *dza* et enfin *sa* nous paraissent n'être que des altérations du même mot.)

Autres dérivés du radical *gn* dans différentes langues :

1° Dérivés des mots annamites *gna*, *gni*, *gno*, maison, enfant, petit. On a attribué, par extension, à ces mots les idées de joie, beauté, gracieux, mi*gnon*; celles de li*gnée* (en annamite, *gno* signifie aussi ligne). En effet, les mots joli, gracieux, aimable se disent, en annamite, comme les mots : enfant, *gno*, et enfanter, *sign*; on a *gnan*, beau; *xign*, *sign*, joli. (C'est le même mot que les mots *sina*, *gina*, *zina*, joli, beau, des Russes et des Arabes; *syn*, fils, et joli, des Polonais; *singen*, chanter, des Allemands et des Anglais, etc. En français, les mots *sin* (ou *tin*, *din*), *gne* (ou *na*, *ra*) qui terminent les noms propres tels que Catalogne, Abyssin, etc., renferment ce même radical et indiquent l'idée de descendance, de provenance, de pays, de famille, ainsi que nous l'avons déjà constaté; les mots *ignace*, *agnès*, *nièce*, sont également des dérivés de la racine *gni*.

2° Autres dérivés : *gné*, en annamite, signifie rire; *gni*, en mandé, signifie la *souris* (animal gracieux), et aussi beau, joli.

De même, au Dahomey, *egno* signifie joli, plaire; *bégno*, heureux.

3° Sens de sacré (qui sert aux sacrifices), ou mieux sens d'utile; de précieux, objet ou animal précieux. Tel est le mot latin *agnous* et, sans doute aussi, le mot français *vigne*, plante précieuse, et les mots ouolofs et peulhs *bigne*, vin; *gniré*, ivoire ou dent[1].

Tels sont encore les mots dahoméens : *egno*, utile; *gni-dou*, ivoire, chose précieuse, et les mots bœuf, vache, génisse, etc., beurre, lait, cuir, dans lesquels entrent les radicaux *gni* ou *gno* avec cette même signification; ainsi *egni* ou *egnibo*, bœuf, animal précieux.

4° Sens de puissance, d'éclat, de grandeur, de savoir, de méchanceté, de laideur. Tels sont les mots annamites et mandé *manh* (que l'on prononce *magn*), puissant; les

1. Notre mot dent a la même signification que le mot *sa*, serpent; il se dit, en effet, en annamite, *ran* ou *dzan*, serpent (ce qui brille, ce qui est blanc); le mot *dan* signifie, de son côté, serpent au Dahomey.

mots français ou latins *magnus* (*ma*, être, animal; *gn*, puissant); ma*gna*nime, rè*gne*, *cygne*, si*gnal* (objet en relief, qui frappe la vue), insi*gne*, ensei*gne*, di*gne;* co*gno*scere, i*gna*re, i*gno*rant, les *Gno*mes (génies), i*gno*minie, i*gno*ble, gro*gno*n, gro*gna*rd, ma*gna*t, etc., et, sans doute aussi, les mots noble, nom, novus, niais, nid, nitée, nichée, etc., etc.

En dahoméen : *megna*, méchant; *gna*, querelleur, dangereux; *gni*, éviter; *gno*, gâté; *gno* ou *gna*, vertueux, savoir, prudent, bien.

En ouolof, *gniaou*, laid; *gniei*, éléphant (*gnibi*, en peulh).

En mandé, on a les mots : *gni*, joli, magnifique, parfait et aussi laid.

On pourrait donner l'explication suivante de ces significations entièrement opposées qui ont été attribuées à certains mots désignant l'enfant, tels que *gni*, enfant, joli et aussi laid; *syn* ou *son*, fils, joli et aussi singe, sinistre; le mot *fils* lui-même, dont le radical *phi* ou *fi* marque à la fois, dans plusieurs langues, le sens de chérir, aimer, bien, comme dans les mots *fi*eu, *phi*losophie, *fi*dèle, *fi*ancé, etc.; le sens de nombre, de richesse, d'éclat, comme dans *fi*nance, *fi*ef, comme dans le mot sérère *fidel*, feu; et enfin le sens de mépris, de vilain, de vaurien, comme dans les mots : *fi* donc! faire *fi*, pou*fi*asse, et dans le mot *fi*garo (en provençal, vaurien, même signification que le mot espagnol *picaro* [1]).

Il existe, en effet, dans presque tous les pays cette superstition aussi vieille que le monde : dans la crainte que les mauvais esprits jettent un sort fatal sur l'être aimé ou précieux (enfants, animaux domestiques), ce n'est jamais l'expression : « Oh, le bel enfant! » par exemple, mais bien celle de : « Quel vilain enfant, que votre enfant est laid! » que les Ouolofs, les Annamites, etc., emploient en s'adressant à une mère.

L'autre exclamation : « Le bel enfant! » aurait aux yeux

1. Ces différentes idées se retrouvent toutes dans le mot annamite *phi*, qui signifie : faux, mépriser, dissipateur, beaucoup, gras, beau, être rassasié.

de celle-ci pour effet d'exciter la convoitise, la jalousie du mauvais esprit, et une mère avisée dont l'enfant aurait été l'objet d'une pareille exclamation, se hâterait de conjurer le sort par des pratiques analogues à celles par lesquelles les Italiens et les Corses conjurent les effets du mauvais œil.

*
* *

Pour mieux marquer encore la parenté de la langue française avec la langue annamite, nous allons donner, en employant des radicaux annamites, les étymologies des premiers mots d'un dictionnaire de notre langue, par exemple du dictionnaire de Larousse.

Abandon. De *a*, préposition, et du vieux mot *bandon*, qui signifiait : autorisation, permission par *ban*, liberté, pouvoir de. *Abandon* signifiait : à discrétion; à volonté (mot d'origine germanique). (Larousse.)

En supprimant la préposition *a*, on a : *ban don*. Or, *ban*, en annamite, veut dire : donner, et *dôn* veut dire divulguer. N'est-ce pas la même idée : donner la divulgation, la publicité par *ban*? Enfin, le mot annamite *bang* veut dire affiche, écriteau : c'est notre mot français *ban*.

Abaque (en latin : *abacus*, venant du grec : *abax*, table, tablette, buffet). Table de multiplication, machine à calculer, d'origine étrangère, employée par les Romains dans toutes leurs opérations arithmétiques. (Larousse.)

Le mot *bac*, argent, des Annamites, se trouve là comme syllabe principale. Or il est à peu près certain que l'*abaque* a été primitivement et exclusivement employée dans les comptes d'argent, dans les transactions commerciales. Depuis un temps immémorial, les Chinois et les Tartares possèdent une machine à calculer qui n'est autre que l'abaque et à laquelle ils donnent, aujourd'hui, le nom de *sou wan pan*, qui, littéralement, veut dire, en annamite, en changeant le p en b : la table des nombres, *sou* ou *sô* (nombre); *van* (dix mille); et *ban* (table, ou planche).

Abaton (du grec : *abatos*, inaccessible). Nom donné,

chez les Anciens, à certains endroits des temples interdits aux profanes. (Larousse.)

En annamite, *bàt*, saisir, prendre; *on*, grâce, bienfait. Lieu de grâce; saint; interdit à l'adoration des profanes; à l'étreinte des profanes.

Abbé (du latin : *abbas*, dérivé du syriaque : *abba*, père). En annamite, *ba*, *fa* signifient : père; c'est un titre de considération et de respect pour les personnes âgées.

Abchasien (*ab-ka-si-in*). Peuple du Caucase.

En annamite, *ka si in* ou *Cà si in* veut dire : *cá*, grand; *si in* ou *sign*, idée de provenance. Si on fait entrer en ligne de compte l'*ab*, ablatif, on trouvera pour la signification d'*abchasien*, peuple en dehors de la famille commune.

La terminaison de tous les mots en *sien*, comme *abyssin*, *abyssinien*, peut s'expliquer de la même façon.

Abacus. Bâton de commandement des Templiers, à forme plate, sur lequel était gravée la croix de l'Ordre. En annamite, la syllabe principale *bac* veut dire argent, puissance, haut degré d'élévation dans la société.

Abénéviser (radical, *abénévis*, *a benesis*) (ancienne jurisprudence), fixer, aborner, concéder. En annamite, *bên* veut dire : durable, solide.

Abolir (latin : *abolere*), anéantir, annuler, supprimer. En annamite *bó* veut dire : jeter, laisser, abandonner.

Abonner (du verbe simple : *bonner*, ou directement de : bonne, forme ancienne de borne), au début, a signifié : borner, limiter.

En annamite, *bo* a la même signification et veut dire : limites, confins.

Abord (de *à* et *bord*), état de ce qui est abordé, des rives, des ports. L'*rd* se faisant très peu sentir, on retrouve encore le *bo* annamite, qui signifie : rive, limite.

Abréger (du latin : *abréviare*, radical *brévis*, bref). Le *ré*, qui est la principale syllabe, veut dire racine, principe, origine; en annamite (*rê*); *vi* veut dire petit.

Abstenir (latin *abstinere*, formé de *abs*, hors, *tenere*, tenir). En annamite *ten*, syllabe principale de *tenere*,

signifie : nom, flèche; symbole de la puissance, de la force, de la virilité suffisante pour tenir une arme, combattre, agir.

Acara (*a ca ra*, nom brésilien), nom collectif servant à désigner certains poissons du Brésil. En annamite, *cá*, poisson; *ra*, sortir, provenir de; en un mot, race.

Accabler (étymologie douteuse), du latin *cabalus*, bélier, machine à lancer des grosses pierres pour renverser; suivant d'autres, du vieux mot français *chaable*, même sens que *cabalus* (étymologie française probable). (Larousse.)

Vient de *Cha* ou *tia*, en annamite, écraser, briser avec les pieds ou les mains.

Accent (de *ad* et *cantus*), cantique, s'explique par *ca*, chanson, en annamite.

Acclamer (formé de *ad*, *à*, et *clamare*, crier; nommer par acclamation, saluer par des acclamations). Dans *clamare*, se trouvent les deux syllabes *la*, *ma*, dont l'une veut dire : crier, en annamite, et l'autre, *ma*, homme.

Climat (du grec *klima*, de *klinô*, j'incline, l'inclinaison des rayons solaires étant la cause principale des différences de climat). (Larousse.)

En prenant le mot grec : *klima*, nous l'expliquons d'une façon beaucoup plus satisfaisante par l'annamite. *Kli ma*, deux syllabes qui s'expliquent par *khi*, air, atmosphère, et *ma*, figure, face du soleil.

Accolade (du latin *ad* et *collum*, au cou), action d'embrasser en jetant les bras autour du cou.

Dans *collum*, le radical *col* n'est autre chose que le mot annamite *có*, qui veut dire : col; concordance absolue, *có* annamite, même son que notre mot cou.

Accoler. Même explication.

Accommoder (latin, *accommodare*), rendre commode, rendre plus propre à un usage donné.

En annamite, *com*, riz cuit; *mó*, palper, toucher; *dac*, épais. Préparer le riz de manière à le priver de son eau, à le rendre épais. *Com mó dac*.

Loi se prononce, en français : *loua*; concordance absolue avec le mot annamite *louat*, qui veut dire : lois, règles.

CHAPITRE X

SIMILITUDES DE MOTS DE LANGUE ANNAMITE ET DE MOTS DE LANGUE BRETONNE ET DE LANGUE HÉBRAIQUE

Nous avons, dans le cours de ce volume, donné un certain nombre de similitudes de mots bretons et de mots annamites. En parcourant un vieux dictionnaire breton et français, *le Catholicon*, de Jehan Lagadeuc, datant de 1460, nous avons relevé d'autres similitudes. Une simple lecture des « Éléments primitifs des langues », de l'abbé Bergier, nous a permis, d'autre part, de faire des rapprochements entre les radicaux des langues hébraïque et annamite. Nous donnons ci-après ces différentes similitudes : un examen comparé plus approfondi des deux langues permettrait, croyons-nous, d'en trouver un nombre beaucoup plus grand.

1° Breton.

En breton, *roe* signifie roy, roi ; ce mot doit venir du mot annamite *roi*, rotin, verge, qui a été employé pour indiquer celui qui ordonnait le châtiment des coups de rotin, c'est-à-dire le chef. C'est ainsi que le chef de village est

appelé *ly-truong*, mot à mot, chef du bâton; celui qui détient le bâton, insigne du commandement que l'on retrouve également dans nos institutions, chez les Dahoméens, etc., etc.

Le mot *saez* (en gaulois *saitte*) signifie flèche : le mot *xa* ou *sa*, en annamite, signifie lancer des flèches.

Saill, seau à eau, vient de l'annamite *sai*, roseau; des tiges de bambous et des roseaux, convenablement taillés, comme on le constate encore chez les Muong et chez les Tho de l'Indo-Chine, étaient les seaux des hommes primitifs.

Salu, saluer, doit venir du mot *xa* ou *sa*, chef, en annamite. Dans cette dernière langue, le mot *xa* signifie en effet saluer.

Saous, anglais, saxon, doit venir des mots annamites *saou*, méchant, ou *saouxa*, mauvais.

Sech, *sec*; en annamite, *se* signifie sécher.

Le mot breton *son* (en gaulois, sone) signifie rivière; en annamite, on a *song*, rivière.

Soulenn, chaume, épis; en annamite, on a *sou*, chose, *len*, qui est en l'air, qui monte.

Spaz, en latin *spado*, eunuque, vient de l'annamite *pha*, détruire, couper, qui a servi à faire le mot annamite *phay*, coutelas; et les mots pa-ka, couteau, des Ouolofs; spada, épée, etc.

En breton, *squeiaff* signifie à la fois : couper, trancher; et battre, frapper. En annamite, on a *ké*, ébréché, et *kua*, couper par tranches; et aussi *kua*, pousser, frapper, et enfin *kuay*, molester.

Le mot breton *squeiff* signifie frapper; on retrouve dans ce mot la racine annamite *khu* ou *qu*, frapper, des mots précédents.

Staoutet, uriner; en annamite, dans les mots *thao then*, on trouve le sens de : couler; répandre négligemment; *thao dap*, faire écouler l'eau d'un réservoir; *thao lu*, ouvrir la bonde, le trou. Il y a analogie de sens.

En breton, on a : *staoul*, étable. En annamite, on a *thap*, qui signifie rassembler, recueillir, et *thaou*, qui signifie res-

serrer, recueillir; enfin le mot *taou* signifie écurie, étable; l'étable est, en effet, le lieu où l'on rassemble le bétail.

On a, en breton, *tan*, feu, qui vient de l'annamite *thap*, allumer.

Tam, morceau, vient de l'annamite *tam*, morceau.

Tay, clou, gouvernail. En annamite, *tay hoa* signifie barre de cabestan.

En breton, *qoui* signifie chien; en annamite, on se sert du mot *caou* pour désigner un chien de petite taille (sans doute, le chien comestible) : le mot *cou* sert encore à désigner le poulain.

En breton, *qouic* signifie chair, et en particulier, chair de porc, et *qouoi gouer*, le boucher. En annamite, *coui* a entre autres significations celles de s'incliner, se courber. Nous pensons que c'est là l'étymologie du mot précédent *qoui*, chien; animal qui est toujours courbé; toujours à la recherche de la nourriture. Et en effet, les Annamites désignent le porc par le terme de *heo-coui*; *heo* ayant le sens de : dépendance, appartenir, lier, c'est-à-dire d'animal domestique, et *coui* étant une onomatopée (le cri de la bête égorgée), qui a servi de terme générique pour désigner également les autres animaux domestiques : porc, chien, poulain, etc., puis la chair, la viande fournie par ces animaux. Ce que nous avançons est d'autant plus probable que, pour désigner le porc marin, les Annamites emploient le mot *ca-coui*, dans lequel *ca* signifie poisson et *coui*, porc; enfin, ils ont encore l'expression *concoui* (*con*, morceau; *coui*, porc), pour désigner le mot boudin. Quant au mot *qouoigouer*, il vient de *gouer* ou *gour*, homme, mot à la fois breton, ouolof, etc., et *qouoi*, viande ; d'où *qouoigouer*, homme qui s'occupe de viande d'animaux domestiques : porc, chien ou poulain. Le mot français boucher a dû être formé d'une manière analogue; il se compose de *bou* ou *pou*, etc., animaux, et du mot annamite *ché*, qui provient de *ich*, *je* ou *che*, chef, ou encore du mot *che*, qui en annamite signifie textuellement : couper avec un couteau, dépecer.

Dans le mot breton *oalet*, foyer, on trouve les mots anna-

mites, *o*, demeure, ou *oa*, vase, et *lé*, coutume : offrir des présents, vénéré; ou *lét*, se traîner à terre : le foyer est le lieu vénéré où l'on offre les sacrifices et autour duquel la famille s'accroupit.

Douar, terre, vient de la racine *do*, des mots annamites *dong*, territoire, monceau, montagne, champ, ou *doun*, amas de terre : de ce dernier mot dérive notre mot dune.

Ormant, normand, *Ormandie*, Normandie. En annamite, on a *o*, demeure, *man*, homme, désignant particulièrement des barbares, des sauvages; le mot manh, fort, robuste, complète le sens du mot breton Ormant ou Normand, qui désignait des hommes de grande taille.

Ouhen et *crou* signifient toit et maison. *Ouhen* peut se décomposer ainsi : *o* et *ou*, en annamite, demeure; *hen* ou *len*, qui est élevée, grande. Le mot *crou* doit être une altération du mot cou qui, en annamite, signifie aussi habitation, demeure.

On a, en breton, *Pal*, pâle (couleur, dit le dictionnaire breton, qui est le résultat d'une peur ou d'une maladie). En annamite, *phaï* signifie se décolorer.

Palefrener, palefrenier (en vieux latin, *mango*). *Mango* pourrait ainsi se décomposer : *go*, homme, *ma*, de cheval.

Pesq, poisson, et en vieux latin, *pisca*. En annamite, *ca* est le terme générique des poissons; *pis*, dans certains dialectes du Sénégal, signifie cheval; mais, par analogie, on peut lui attribuer le sens général de animal (de *pou*, animal). Nous avons déjà donné pour le mot poisson l'étymologie suivante : *pou*, animal, *isse*, des eaux, correspondant ainsi au mot berbère *issilman*, poisson, animal de fleuve.

Pezz, pièce, morceau; vient des mots annamites, *phan*, partie, fraction; *phe*, partie, côté.

Porchel, ou *pourcel*, porc, vient des mots pou, animal; *cheo*, en annamite, signifie redevance; animal qui servait sans doute au payement des impôts; d'autre part, dans le mot latin, *porcous*, on a aussi, *pou*, animal; *cou*, habitation, demeure; animal domestique, et aussi *cou*, s'abstenir de (de la chair duquel on doit s'abstenir).

On a en breton *Pouze*, chien courant. On trouve dans ce mot, le mot *pou*, animal; *ze* a le sens de méprisé, en annamite. Mais on y trouve aussi l'expression *gaxe*, le coq qui se sauve, qui file (en parlant d'un coq qui est battu); *xe* ou *ze* pourrait donc dans *pouze* signifier : *qui court*.

Quaezour, *pubes* (ou c'est prime barbe). En se servant des racines ouoloves, on trouve pour pubes : *pou*, animal, *bes*, jeune, nouveau. En annamite, *quaezour* peut ainsi se décomposer : *chua* ou *koua*, pas encore; *raou* ou *zaou*, barbe.

On a, en breton, *queguin*, cuisine (en latin, *foccaria*; celle qui fait le feu). En annamite, la cuisine se dit *nghé nau an*, mot à mot, art cuire manger; *nghéguin* signifierait de même : art, métier; *guné*, de la femme; *kéguin* (*kė*, celui qui, *guin*, s'occupe du métier de la femme), aurait la même signification.

On a, en breton, *maës*, champ. En annamite, *ma* signifie champ cultivé.

Douar marr, champ de seigle. En annamite, *ma* signifie plant de céréale; quant au mot *douar*, nous avons vu qu'il signifiait champ, terre.

Teu, épais, dense. En annamite, *to* signifie épais, dense.

Teut, langue. En annamite, *teu* a, entre autres significations, celle de parole, discours.

Ty, petite maison, étroite et obscure. En annamite, *tin* signifie boutique.

Tro, tour, circuit. En annamite, *trou* signifie colonne, contenir, et *tru*, demeurer; les mots annamites *troï*, enfoncer; *troï*, ciel; *troï*, dominer, l'emporter sur; *troï*, vide; *tron*, entier, parfait; *tron*, rond; *tron*, fond; *trong*, assez grand; *trouy*, tomber; *trouc*, droit; *trong*, tambour; *troung*, milieu; *troui*, porc, ont tous pour racine la syllabe *tr*, qui sert ainsi à former un grand nombre de mots, dans lesquels est exprimée l'idée de rondeur, de profondeur, de hauteur (au physique comme au figuré) : tels sont les dérivés rond, tronc, profond; tour, trou, trône (*troun*, en breton), trouble et le mot truie. La racine *tr* a également servi à former

les mots suivants : *traî*, jeune homme; *trang*, le Blanc, la couleur blanche; *tri*, intelligence, gouverner; *tren*, supériorité; *trao*, soutien, appui; *trang*, fort, robuste; *tran*, combat, bataille; *tram* (je, moi, employé par le roi). Il semble ainsi que l'idée de blanc, d'homme blanc, soit inséparable de l'idée de force physique, d'intelligence, de supériorité.

Uaen (en latin *uanus*, *anus*) vient des mots annamites *wa*, vase, trou; *en* ou *len*, au-dessus, en haut. Dans *uanous*, le mot *nous* a la même racine que les mots annamites *nho*, *nhop*, n'*honc*, *nhoung*, etc., qui par extension ont pris la signification de sale, malpropre, honte, pudeur, mais dont le premier sens est donné par le mot *nao* ou *nô* (en annamite), qui s'épanouit, qui se dilate. Le mot ouolof *gué nao*, qui signifie derrière, et dans lequel *gue* a le sens de trou, échancrure, a une construction analogue à celle du mot *uanous*.

Ya, oui. C'est le *ia*, oui, des Annamites. En breton, comme en annamite, le *ia* est un adverbe qui sert moins à exprimer l'affirmation qu'à indiquer que l'on a entendu une personne qui vous appelle, ou que l'on comprend ce que l'on vous dit. *Ya* correspond ainsi à nos locutions : « Voilà! voilà! — Compris! — Entendu! — C'est bien! »

Penn signifie tête, chef; nous trouvons dans ce mot les radicaux annamites *phê*, *phep*, qui signifient pouvoir, puissance, desquels est dérivé le mot *père*, chef de la famille; et les radicaux *len* ou *Wen*, élévation.

Bagat, assemblée, multitude de gens; sans doute origine du mot *bagarre*. En annamite, *ba* s'emploie pour exprimer les nombres trois et cent, mais il a aussi l'idée de pluralité; *ga* est le mot gars, *gas* des Gaulois dont les racines annamites sont : *ga*, celui, celle; *gay*, femme; *ga*, garçon, et désignent d'une manière générale, en annamite, des êtres animés.

Doen, porter; en annamite, on a : *doï*, porte sur la tête; *en*, en haut, au-dessus, complète encore l'idée de *doï*.

En breton, on a : *Gale*, navire; en ouolof, le mot *gal* signifie aussi navire; de même que le mot annamite *wa* ou

ba, vase, écuelle, a servi à faire les mots vaisseau, bateau, etc.; de même les mots annamites *gao*, petit seau, *gaou*, seau, ont servi à faire, par analogie, les mots gal, galère, galion, etc.

Gruec, femme, est une altération du mot *guen*, *guné*, femme.

On a, en breton : *leanes*, moine; en annamite, *le* veut dire vénéré, et s'applique très bien aux prêtres; *an* a les différentes significations de paix, repos, grâce; de se cacher, dans le sens de : « vivre dans la solitude, dans le mystère ». Ce sont autant de significations du mot *an* qui s'appliquent très bien à la vie monastique.

On a, en breton : *abeulech*, abreuvoir. En annamite, *beù* signifie humide, et *ben*, débarcadère, lavoir.

En breton, *kalour* ou *kealour* signifie émissaire (de *kéal*, nouvelle, et *our*, homme, pour *gour*). En annamite, on a *keu*, appeler, *ken*, trompette, et *ou*, celui qui habite, qui demeure; même signification que le mot *gour*, homme.

Abim (en français, abîme) vient du mot annamite *chim*, qui correspond au mot latin *bîm*, et qui signifie être submergé, se noyer, faire naufrage. On a encore *bien*, mer.

On a, en breton : *Maour*, Éthiopien. En annamite, *ou*, habitant, qui demeure, *ma*, pays des ma (des lamantins et des cultures); c'est l'Éthiopie.

March, cheval. En annamite, *ma* signifie cheval.

Magueur, nourrisseur; ce mot doit correspondre au mot mandé *sofa* (père des chevaux), avec cette différence que le mot *ma* a ici le sens plus général de quadrupèdes, animaux : *guer* (*gouer*) n'est autre en effet que le *gour*, homme, des Soudanais, et *guouoye*, homme, des Annamites.

Mau, agile, non paresseux; c'est exactement le mot *mao*, vite, des Annamites.

Moe, crinière; en annamite, *mao* signifie poil.

Les mots bretons : *moul*, meule (mola); *mour*, mur; *moudenn*, motte de terre, viennent de la racine annamite *mo* qui a, entre autres significations, celles de monceau, tertre, butte, tombe.

Meruel, mourir (en basque *maru*), ont la même racine que le mot annamite *ma*, tombe, cadavre, et *mo*, tombeau.

Map, prunelle (de l'œil), a la même racine que les mots annamites *may*, sourcil, *mao* et *mat*, face, visage.

Map, ou *manzor*, fils, viennent de la même racine que le mot *man*, homme, celui qui fait, qui travaille.

Merch, fille, et *merchoden*, poupée, viennent des racines annamites *mê*, mère, et *dê*, mettre au monde, ou petit frère.

Dans l'expression bretonne *mirer an con* (gardeur de chiens), le mot *mirer* doit signifier : qui surveille, qui regarde, du mot annamite *mi*, paupière. *Con*, en annamite, signifie le fils, la fille, les enfants. Ce mot est ici synonyme de : les petits. C'est ainsi que les petits chiens sont appelés encore en Annam; de même on les appelle, en Provence, les cadets, expression qui s'étend encore aux petits porcs, c'est-à-dire à la plupart des animaux domestiques.

En breton *néouf*, en gaulois *noeur* signifient nager : en annamite, nager se dit *noï*.

En dialecte breton, le mot *mane* signifie montagne, colline, tertre, butte et sépulcre : le mot annamite *ma* signifie tombe, esprit, fantôme; *mo* signifie sépulcre, tombeau, monticule; et *mo-ma*, tertre funéraire. Le mot *ker mario* signifie, en breton, la cité des morts; en annamite, *ka ma* a la même signification. Notre mot *mânes*, les âmes des morts, dérive du breton et de l'annamite.

En breton *mane lud* signifierait montagne des cendres : on a, en annamite, *mo-ma*, tertre funéraire, et *lua*, feu. En breton, *manio* signifierait tombelles et serait le pluriel de mane, tombe. En annamite, on aurait *nio* ou *ni*, petit : diminutif; *mani* signifierait tombe petite.

Gargantua, le patron celte des menhirs, appelé aussi Gurguntius, Gorgant, n'a pas d'autre étymologie que les mots *Gor*, *Gour*, homme; *Gan*, courageux, du mot *gan*, foie, siège du courage, en annamite.

2° Hébreu.

Les vocables hébreux *caph*, *cab*, *cap* et, par altération, *cav*, *gab*, *gav*, qui veulent dire *courbe*, ont été employés pour signifier : creux et bossu, concave et convexe; en un mot pour désigner la cavité. Ces mots sont tous des altérations de la racine annamite *cao*, dont le sens général *forme*, *modèle*, s'applique à toutes les significations de hauteur, de profondeur, de cavité, etc.; les mots annamites *cat*, dos, et *co*, courbe, s'y rattachent.

Al, *el*, *il*, *ol* sont des racines qui, en hébreu, expriment les idées de : hauteur, élévation, grandeur, au propre et au figuré; augmentation ou quantité; dessus, le dessus, etc. Le mot *el* a servi ainsi notamment à désigner Dieu comme dans les mots *Harré-el*, *Roüach-elohim* (montagnes très hautes et montagnes de Dieu, souffle de Dieu). Dans ces mots, on trouve la racine annamite *lé*, qui a le même sens que *el*, *al*, etc. *Harré*, comme le mot peulh *Horé* (pluriel *kowé*), signifie tête, sommet. (L'origine des mots *Harré* ou *Karré* est la même que celle des mots *cav*, *coou*, tête, sommet élevé, en annamite.) En ce qui concerne le mot *Rouach*, souffle, la racine *rou* de ce mot exprime, en annamite, en sanscrit et même dans les mots français ruisseau, courir, etc., le bruit fait par l'eau courante; elle correspond ainsi à la racine *fl*, qui sert à la fois à exprimer le bruit fait par le souffle, par le fleuve et par la flamme.

Les Hébreux avaient, pour dénommer Dieu, un grand nombre de mots, entre autres celui de *Gaincoa*, que l'on retrouve chez les Basques, *Jaïncoa*; et chez les Espagnols, *Goicoa*. Tous ces mots sont formés de radicaux annamites : *ga*, celui qui; *coa*, est en haut, au ciel.

Le monosyllabe syriaque *tob* signifie bon. On a, en annamite, *tot*, bon.

En hébreu, *ther* signifie : grandeur, supériorité, et sert à marquer le comparatif; on a en annamite : *tren*, au-dessus, supérieur, que l'on retrouve dans le superlatif fran-

çais : *très* bon. La racine hébreu *thath* signifie : grosseur et a servi à faire le superlatif *tatos*, des Grecs, qui a donné lieu, peut-être, à notre mot tête. En annamite, le mot *that* a également le sens d'augmentation.

Le nombre trois, *ter*, ou *trê*, a sans doute la même origine que les mots hébreux, annamites et français *ther*, *tron*, *très*, qui expriment le superlatif, l'idée du nombre supérieur : trois, nombre cabalistique des anciens; nombre au delà duquel l'homme primitif n'était pas capable de compter (encore aujourd'hui, certaines tribus, ainsi qu'on l'a constaté également pour les singes, ne sont pas capables de compter, de généraliser au delà de trois). Ce nombre trois s'exprime, en annamite, par *ba*, l'appellatif des supérieurs; en peulh, par le mot *tati*; en ouolof, par le mot *niat*, dont la racine est la même que celle des mots ci-dessus *that*, *tatos*, *that*, indiquant aussi l'idée de supériorité. Nous avons montré, d'autre part, que le mot par lequel le nombre quatre est exprimé dans différentes langues signifie : au delà de trois. Ajoutons que le mot annamite *tam*, huit, est le même que le mot copte *tam*, qui signifie *fermé*; c'est bien le cas du chiffre 8, qui est représenté par un signe, par un caractère fermé. Enfin le mot *bay*, qui exprime le nombre sept, en annamite, est aussi le radical d'un certain nombre de mots qui, dans différentes langues, signifient bêche, culture : le caractère qui figure le chiffre 7 n'aurait-il pas été emprunté à la forme de la bêche primitive?

Le mot hébreu *schammaïm*, les Cieux, est formé des radicaux *scham* ou *schom* et de *maïm* et signifie : le lieu le plus haut. En annamite *scho* ou *so* signifie : lieu; *maï* signifie : nuage; *ma*, esprit, fantôme. On a ainsi la traduction du mot hébreu : lieu des nuages, ou bien demeure des esprits.

En hébreu, *gap* signifie : force, supériorité; l'origine de ce mot est la même que celle des mots annamites *ga*, garçon; *gan*, foie, nerf, force, courage. C'est ainsi que le mot *nhan* désigne à la fois, en annamite, homme et force; de même le mot *trai* désigne jeune homme et force, grandeur.

En hébreu, *ich*, *is*, indiquent indifféremment la vie, le

souffle, l'existence; *isc*, un homme, *iscah*, une femme, sont souvent employés pour désigner tout ce qui existe, et *hou* signifie particulièrement : animal. On peut établir de nombreux rapprochements entre ces mots et des mots de la langue annamite et des dialectes africains. Les vocables annamites *y*, volonté, intention, idée; *cha*, père; *che*, chef; *chée*, chinois, etc.; *sou*, fauves; *tou*, êtres animés; *ca*, femme; les mots berbère, mandé, ouolof, dans lesquels on trouve la lettre *s* pour marquer les fauves et, en général, les êtres animés (*sou, so, is, fas, pis*, etc.), ont tous la même origine que ces radicaux hébreux.

En hébreu, bon se dit : *toub*; en chaldéen, *téeb*. On a, en annamite, *tot*, *dep*, *beo-tôt*, qui signifient bon.

En hébreu, les racines ci-après se rapportent à des opérations faites par la langue : *lag*, *leg*, la langue; *lac*, parler; *lach*, éloge; *lah*, lécher. On trouve ces racines dans les racines annamites : *la*, crier; *lao*, mentir; *loi*, parole; *luoi*, langue; *lang*, divaguer; *lap*, redire; *laï*, *laus*, louange; *liem*, *lap*, lécher, lipper, laper; dans les mots langue, *lamigne*, en ouolof; et parler, *lay*, en sérère.

En hébreu : *bal, bel*, confusion; en annamite, *bay ba*.

En hébreu : *tap*, couverture; en annamite, *dap*, couverture; un couvercle se dit *nap*; le tout vient de la racine *ap*, couver : notre mot nappe n'a pas d'autre origine.

En hébreu, *ma, me*, signifient quantité; en annamite : *mai* signifie : vendre et acheter, et *me*, beaucoup.

En hébreu : *bag*, vase; en annamite : *vac*, cuve, et *wa*, ou *bat*, vase.

En hébreu : *bar*, *bor*, clôture, cellule. En annamite, *bao*, envelopper, entourer; *bo*, grenier, limite; *boung*, compartiment, chambre, ventre. Le mot français barrer dérive sans doute de ces mots *bar*, *bao*.

En hébreu : *moun*, *min*, signifient figure, ressemblance; on a, en annamite, *mia*, semblable; *mieng*, bouche; *mat*, *mouï*, figure.

En hébreu on a : *thar, thor*, manière; mots dérivés de l'annamite *thé*, manière.

Ki, en hébreu, signifie : celui qui; c'est le mot *ké*, celui qui, en annamite; c'est le mot *Khi*, souffle, air, être qui respire, singe, dans la même langue, en berbère et en mandé.

Le mot hébreu : *loub*, feu, chaleur, vient de l'annamite *loua*, feu.

Les monosyllabes hébreux *ep*, *up* qui a servi à former les mots *epi*, *upo*, *super*, *sub*, des Grecs ou des Latins sont les mêmes que les mots annamites *ep*, forcer, presser, exprimer; *y*, s'appuyer sur; *up*, couvrir; *uc*, opprimer.

En hébreu, *na*, ou *nah*, signifie demeurer, être. En mandé et en ouolof, *na* a la même signification : c'est le verbe *lu*, être, des Annamites, la mutation des lettres *n* et *l* étant fréquente dans toutes les langues.

Dans le mot hébreu *Niphal*, le mot *ni* a la même signification que *na* et signifie demeure. Notre mot français *nid*, demeure des oiseaux, en dériverait, d'après quelques linguistes : le mot annamite *neô*, lieu où les oiseaux se reposent, a le même radical.

Na, en hébreu, signifie encore bon, excellent. En annamite, *nha* signifie juste, droit.

La lettre *n* est employée à titre phonétique, comme mot oisif, pour employer une vieille expression, devant un certain nombre de mots, en hébreu, en ouolof aussi bien qu'en annamite : ainsi on dit *ndar*, *ngay*, pour *dar*, *gay*.

En hébreu *pa*, *pe*, *pi*, *pha*, *phe*, *phi*, signifient pointe, tranchant, couper, partie, coupure, ouverture. On a, en annamite, *phan*, portion, part, diviser; *phe*, parti; *phia*, fraction, et *ho hao*, que l'on peut prononcer *pho phao*, ouverture.

En hébreu : *horeph* et *choreph* signifient l'hiver, de *reph*, humecter, arroser, pleuvoir. On a, en annamite, *cho*, *so*, lieu, chose; *ruoi*, asperger, arroser et, par extension, pluie. Nous trouvons, d'autre part, *ret*, froid; qui s'applique encore au mot *choreph*, hiver, saison du froid.

Jéricho vient du mot hébreu *rich*, enceinte, clôture. On a, en annamite, *cho*, lieu; *riet*, qui signifie serrer, et *ritrang*, lier autour, entourer.

En hébreu : *Apollon* était appelé *puton*, des mots *put*, *phut*, souffler, parler, en mémoire du serpent Python que ce dieu avait tué. Puton signifiait encore : odeur, puanteur; pourriture. On a, en annamite, *thui*, puer; *tu*, parole, discours, lettre, et aussi, temple, adorer; autant de mots qui se rapportent au culte d'Apollon.

CHAPITRE XI

QUELQUES MOTS SUR LA GRAMMAIRE COMPARÉE DES LANGUES ANNAMITE, MALAISE ET SOUDANAISE

1° Ouolof, mandé, malais.

Nous avons résumé dans les quelques pages qui suivent les comparaisons grammaticales que nous croyons utile de faire entre : d'une part, le mandé, le ouolof, le peulh, le sérère, le malais, d'autre part, la langue annamite.

Nous renvoyons à l'annexe n° 1 ceux de nos lecteurs qui désireraient des renseignements plus détaillés sur ces questions.

En malais et en bambara, l'article défini n'existe pas; il en est de même en annamite. Le Malais se sert, devant les noms de personnes, des deux particules *si*, *sang*, qu'il emploie comme article dans les conditions où l'Annamite emploie le générique *con*, *ké*, pour les animaux et les hommes. Les Alfoures (sauvages des montagnes) font usage d'un générique particulier *oun* ou *oum*, pour les choses inanimées ou morales. — En annamite, on sait qu'il existe le générique *cái*, pour les choses inanimées.

Dans les langues du Soudan — bambara, ouolof, sar-

racolé, sérère, soninkhé — et dans la langue malaise, le substantif et l'adjectif ne sont nullement affectés par la marque du pluriel. Comme en annamite, le pluriel s'indique dans toutes ces langues au moyen des nombres; ou avec le secours des expressions adverbiales : peu, beaucoup, comme en bambara; ou au moyen de certains mots qui remplacent les articles : les, des. — Le sens des différents vocables qui composent ces langues n'est modifié qu'au moyen d'affixes ou de particules que l'on place au commencement ou à la fin. L'emploi des particules résume tout le système grammatical.

Dans toutes ces langues, par analogie avec ce qui se passe en annamite, le genre s'exprime en ajoutant au nom les mots mâle et femelle. Il n'est généralement pas attribué de genre aux choses inanimées.

A signaler une analogie particulière qui existe dans le bambara et l'annamite pour la formation des noms propres : dans la première langue, les noms se composent le plus souvent de trois mots, dont deux verbes et un substantif. En annamite, chaque nom comprend également trois mots : le premier est le nom de famille, le deuxième sert de trait d'union et le troisième est le pronom. Ainsi en annamite on dit : *Nguycn-van-than*, qui signifie : Than de la famille de Nguyen. On emploie les mêmes procédés chez les Bambaras.

Le système de numération chez les Mandés, Bambaras, Malais, Annamites, est décimal, contrairement à celui qui est adopté par les Ouolofs et par les Peulhs, lesquels ont un système à base de 5; système plus primitif, plus ancien que le précédent.

Il existe en mandé une expression démonstrative *nké*, qui veut dire : homme; celui qui.... Elle correspond exactement à l'expression *ké*, qui en annamite veut dire : celui qui.... Celle-ci n'est-elle pas exactement le *ché* (prononcez *ké*) italien, qui signifie : celui qui...?

Dans les langues du Soudan, il n'y a ni déclinaison, ni conjugaison. Il en est de même chez les Malais, chez les

autres peuples de l'archipel indien et chez les Indo-Chinois.

Toutes ces langues ont un système de conjugaison basé sur l'emploi de particules au moyen desquelles on exprime les modes et les temps. C'est ainsi que le Mandé-Bambara et le Sarracolé, de même que le Malais, par analogie avec ce qui se passe chez les Annamites, emploient, le premier, le verbe *avoir* ou le verbe *être* pour former les temps passés; le Sarracolé emploie la particule *dâ*, qui se place devant le verbe; le Malais emploie l'auxiliaire *ouda*, où nous retrouvons encore le *da* caractéristique du passé, et l'Annamite emploie le même *dà*, qui signifie littéralement déjà, et remplace l'auxiliaire.

La plupart de ces langues n'ont pas de forme spéciale pour marquer le présent. Elles y suppléent au moyen d'expressions adverbiales qui précisent le temps du verbe dès que cela est indispensable. Dans la majorité des cas, le présent se forme en plaçant simplement le pronom devant l'infinitif du verbe. Exemples :

Bambara : *nté*, je, *takha*, aller;

Annamite : *tôi*, je, *di*, aller.

En soninké, pour bien marquer la forme du présent, on emploie les expressions *mpai*, *fai*, qui signifient : voici que je suis en train de.... L'Annamite précise le temps présent, soit au moyen des expressions *bây-gio* (maintenant), soit à l'aide des particules *dâng*, *duong*, qui sont le signe du participe présent et signifient littéralement : en train de....

Pour la formation des temps du futur, le soninké emploie la particule *ga* placée devant le verbe; le Mandé-Bambara place la particule *ta* après le verbe; le Malais emploie une expression du même genre et l'Annamite le vocable *sê*, qui est le signe du futur.

En résumé, la déclinaison des vocables étant inconnue dans toutes ces langues, les cas y sont indiqués par diverses prépositions et surtout par la place que les mots occupent, les uns par rapport aux autres.

Il n'est pas sans intérêt de remarquer l'emploi analogue des pronoms personnels en malais et en annamite. En effet, on sait que les Malais se distinguent dans leurs relations sociales au moyen du langage haut, bas, moyen et langage de cour.

L'inférieur parlant à un supérieur emploie le langage élevé.

Le supérieur parlant à un inférieur se sert du bas langage ou langue commune.

Les gens de même condition emploient journellement le langage moyen.

Quand les sujets se trouvent en présence des princes, ils emploient le langage de cour.

Cette distinction qui, chez les Malais, ne consiste que dans le choix d'expressions plus ou moins polies, plus ou moins humbles, est beaucoup plus tranchée chez les Javanais, où chaque catégorie de langage comporte un vocabulaire particulier et des expressions spéciales. On sait qu'en Indo-Chine et en particulier chez les Annamites, l'emploi des pronoms personnels présente les mêmes particularités que chez les peuples de l'archipel indien. Il est de la plus haute importance d'en bien connaître les nuances, si l'on veut s'éviter les mécomptes qui peuvent résulter de quelque infraction aux conventions et civilités sociales.

2° Langue poulhe.

Nous avons à dessein passé sous silence la *langue poulhe*. Elle est, en effet, soumise à un système grammatical tout différent des autres dialectes du Soudan. C'est ainsi que le poulh n'a pas d'article, ce qui coïncide avec la langue annamite qui n'en a pas, à vrai dire, de défini. — Les mots *cai* pour les choses inanimées et *con* pour les êtres animés, s'employant rarement dans la conversation et n'ayant rien de bien défini. Ce sont des génériques. Le *ouolof* et le *sérère*, au contraire, ont un article.

Le ouolof et le sérère ont beaucoup de monosyllabes. — Le poulh n'a guère que des polysyllabes.

Il n'y a pas de désinences pour le pluriel en ouolof, en sérère et en annamite. Il y en a de multiples en poulh.

La comparaison des vocables a conduit certains écrivains à admettre que beaucoup de mots, de racines ouolofs et sérères ont été empruntés au poulh; ce qui, à notre avis, pourrait bien être le contraire, attendu que le poulh confine déjà aux langues agglutinantes et policées, tandis que le ouolof et le sérère ont conservé presque intacte la forme monosyllabique primitive. Dans tous les cas, la langue mère se trouverait, soit dans l'une des trois, venant elle-même d'une source extrême orientale; soit dans cette dernière langue, qui serait la langue annamite.

Examinons, par exemple, les pronoms dans ces trois langues et dans la langue annamite. — Je, moi, me, se disent :

En poulh : *min*, *mi*, *am*;

En ouolof : *man*, *na*, *la*, *ma*;

En sérère : *mé*, *m*, *okham*.

L'annamite explique tous ces pronoms d'une manière très satisfaisante, en effet :

Min, *mi*, ne sont autres que le *minh* annamite, pronom de la première personne.

Am veut dire embrasser, étreindre, en annamite; c'est une action personnelle particulière à l'enfant ou à la mère, qui a servi ensuite à désigner la personne qui avait à l'accomplir.

Ma, *mé*, ne sont autre chose que le *mea* annamite, qui signifie mère. — Quant au mot *man*, il représente l'être animé dans un grand nombre de langues : *man*, homme.

Voyons les pronoms de la deuxième personne; tu, te, toi, se disent :

En poulh : *an*, *a*, *ma*;

En ouolof : *io*, *ngo*, *la*;

En sérère : *ang*, *o*, *onkhé*.

En annamite, il est d'usage, pour montrer de la déférence à celui à qui l'on parle, de ne pas s'adresser directe-

ment à lui, mais de lui parler d'une façon analogue à celle que nous caractérisons en disant : parler à quelqu'un à la troisième personne. On traite alors la personne par son titre *mea*, mère, *ông*, monsieur, *ngoé*, homme, etc. Tous ces mots se retrouvent dans le *ma*, poulh, le *ngo*, ouolof, le *ong* ou *onkhé*, sérère. — Il est inutile d'y insister.

Les pronoms de la troisième personne :

En poulh : *ngou*,

En ouolof : *mom*, *ko*,

En sérère : *ten*, *khé*,

trouvent leur explication dans *ngoé*, homme (le *gour* des Peulhs et des Ouolofs), qui s'emploie en annamite pour exprimer lui, on; et dans *ten*, individu, et *khé*, celui qui, en annamite.

Quant aux pronoms personnels : nous, vous, ils, eux, nous reconnaissons qu'il n'y a pas analogie; cela tient sans doute à la différence de méthode qui a présidé à la formation du pluriel dans toutes ces langues.

En matière de conjugaison et de syntaxe, le ouolof et le sérère ont conservé, comme l'annamite, la méthode la plus primitive, qui consiste à donner au même mot la forme du substantif, de l'adjectif, du verbe, à l'aide de particules, ou suivant la place qu'on lui fait occuper.

Le poulh est plus avancé. Une terminaison *ado*, par exemple, fait d'un mot un nom ou un adjectif qui, dès lors, ne peut plus se conjuguer.

En ouolof et en sérère *dof* veut dire fou, et se conjugue sous cette même forme : *dof-na*, il fait une folie; *dof-la*, il est fou. A remarquer, en passant, le mot *la*, être, qui n'est autre chose que le verbe annamite *la*, être.

Le savant linguiste M. d'Eichthal a trouvé des ressemblances de mots poulhs et de mots malais et aussi de mots caraïbes : cela confirme ce que nous avons dit précédemment de la commune origine de ces langues.

Il semble ressortir de cet exposé sommaire que les langues ouolove et sérère sont les plus anciennes de l'Afrique occidentale, à cause du niveau relativement peu élevé

qu'elles occupent dans l'échelle de civilisation des langues. Elles ont dû emprunter leurs monosyllabes à une langue très ancienne qui paraît être celle du groupe annamite, puis sous l'influence de conditions multiples, elles se sont transformées, chacune suivant une marche, une route variable, suivant son génie et ses aptitudes particulières.

Le hasard nous a mis entre les mains une traduction d'une inscription assyrienne déchiffrée par le savant professeur Ménand, en 1887, et relative à la stèle de Chalouf découverte, comme on sait, pendant les travaux du canal de Suez. Ci-dessous le texte, la traduction et l'explication en langue annamite, de la première phrase de cette inscription. Cette coïncidence d'idées se retrouvant dans les mêmes sons, dans les langues les plus dissemblables, nous a paru assez intéressante pour appeler l'attention des savants sur l'utilité pratique qu'il pourrait y avoir d'apprendre les significations multiples qu'expriment les vocables annamites. Cette connaissance, abstraction faite de l'opinion que l'on peut avoir sur la légitimité de la prétention que peut avoir la langue annamite d'être la mère de toutes les autres langues, viendrait sans doute en aide à ces derniers dans leurs travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie orientales. En outre ne serait-elle pas la source féconde d'un exercice mnémotechnique qui permettrait de fixer, de rattacher, cérébralement parlant, toutes les racines, tous les radicaux à un de ces monosyllabes devenu la clef d'un nombre considérable de dérivés? Cette idée, à défaut de toute autre valeur, mérite, ce nous semble, d'être examinée par les philologues.

Inscription assyrienne; première ligne :

TEXTE PERSE	*Baga vazaka* *Aur (amaz) dâ, hya* *acmâna.*
TRADUCTION	Un Dieu grand Ormazd il a créé le ciel.

Reprenons le texte primitif et cherchons à l'analyser avec les vocables annamites :

Baga; *Ba*, titre de considération donné à l'homme, aux mandarins; *ga*, celui-là.

Traduction littérale : être supérieur, celui-là, cet être supérieur.

Vazaka; *va*, de *voua*, roi; ou simplement de *va*, même signification que *ga*, celui-là; *za*, serpent, chef; *ka* ou *ca*, grand (le roi des plus grands chefs). C'est-à-dire le plus grand.

Ormazd; *Or* (homme ou habitation), de *gor*, ouolof, ou de *O*, habitation, en annamite.

Mazd ou *math*; annamite, produire, ou bien figure du soleil. C'est-à-dire source de toute création, comme le soleil : un dieu.

Dâ hya; *dâ*, déjà, particule caractéristique du passé des verbes en annamite, en sérère et en malais; *hya*, sortir, produire, créer, comme *ra* (prononcé *ia*) ou bien *già*, père procréateur; *acmâna*; *as*, chef; *ma na*, la figure du ciel; de *ma*, soleil, figure, et *na*, pays, ondulation, ou mieux *na*, feu; *ma*, être animé; esprit, fantômes; *acmâna*, le ciel, n'est ainsi autre que le *Sma* des Berbères, et l'Açaman des Ouolofs, des Peulhs et des Arabes.

CONCLUSION

Toutes les langues qu'il nous a été loisible d'examiner, quelque dissemblables qu'elles paraissent au premier abord, nous ont fourni, à notre avis, un nombre suffisamment grand de racines communes pour que nous puissions en déduire que les éléments primitifs qui ont servi à la formation de ces langues, ont été puisés à une source unique. Celle-ci est sinon l'origine du langage des premiers hommes, au moins l'origine du jargon des premières tribus; et, sous cette dénomination, nous comprenons non seulement les tribus de notre période géologique, mais aussi celles de l'époque géologique précédente. Nous sommes, en effet, fondé à croire que puisque l'homme antédiluvien, ainsi que l'attestent de récentes découvertes, avait déjà acquis un degré suffisant d'intelligence pour pouvoir manifester

et reproduire sa pensée par le dessin, qui est une variété de l'écriture; à plus forte raison, à cette même période de l'histoire de l'humanité, devait-il être déjà en possession du langage qui lui a été indispensable dès l'établissement de ses premiers rapports avec ses congénères, c'est-à-dire dès la formation des premières associations. Nous ajouterons même, en nous référant au récit qui nous a été légué par les traditions, des faits et gestes des hommes des temps préhistoriques, qu'à l'aurore de notre ère géologique, les tribus faisaient déjà usage, non pas uniquement de racines ou de simples monosyllabes, mais aussi de mots composés — tels sont les noms propres de la plupart de ces personnages légendaires; — ce qui impliquait un degré déjà assez avancé dans la constitution de leur langage.

A l'époque qui nous occupe, c'est-à-dire au moment de la formation de ces jargons primitifs, les races étaient-elles fondues en un type unique? Les anthropologistes ont plus de compétence et d'autorité que nous pour répondre à cette question; cependant, comme il y a eu unité de langage, tout porte à croire qu'il y a eu également unité de race, ou plutôt d'espèce humaine.

Successivement et pour des causes multiples, des dispersions de notre espèce se produisirent; chaque famille emporta avec elle le groupe d'éléments primitifs qui constituait le langage de la

tribu mère; ces jargons, subissant des conditions nouvelles d'existence et de climat, se modifièrent, se transformèrent au gré du génie particulier de chaque tribu, pour devenir enfin les langues parlées aujourd'hui par les différents peuples.

Parallèlement aux modifications qui impressionnèrent le langage, des modifications, dues à des causes analogues, se produisaient dans l'espèce humaine et donnaient ainsi naissance aux diverses races du globe.

La langue annamite présentant cette particularité de posséder, encore de nos jours, à l'état de monosyllabes, c'est-à-dire à un état voisin de leur état primitif, les éléments qui ont servi à la constitution générale des différentes langues, les germes en quelque sorte d'où sont issues ces dernières, nous nous croyons autorisé à lui attribuer, en raison même de cette particularité, le titre de *Mère des langues*.

Ce rôle important que nous assignons à la langue annamite nous paraît au reste pleinement justifié; nous avons, en effet, la conviction qu'une étude comparée et approfondie des radicaux de cette langue, telle que pourraient l'entreprendre de savants linguistes, ouvrirait un champ fécond de nouvelles observations, donnerait la clé de nombre de problèmes philologiques restés jusqu'ici sans solution, par exemple des questions se rattachant à l'étymologie des noms propres en

usage dans toutes les langues. Elle fournirait également de très utiles indications pour l'histoire des origines, des religions, comme aussi pour l'histoire commune des races du globe, notamment pour celle des peuples de l'antiquité et, en particulier, de l'Inde.

Ces recherches que nous préconisons auraient en outre un côté pratique que nous croyons devoir faire ressortir. Elles pourraient servir de base pour l'établissement d'un travail qui nous paraît actuellement faire défaut : la réunion, la classification, sous un volume restreint, des racines, des éléments primitifs du langage, avec les différentes significations que ceux-ci possèdent dans toutes les langues. Cette sorte de vocabulaire serait ensuite, si notre idée était réalisée, très utilement consulté, et comme guide pratique, par ceux que passionnent les études de linguistique ; et aussi pour la constitution, sur des principes rationnels, d'une langue universelle du genre du volapuk.

D'ores et déjà, nous pouvons encore avancer, et ce ne sera point là la conséquence la moins curieuse ni la moins utile de notre travail, qu'au nombre des documents qui doivent composer la petite bibliothèque du voyageur africain, il nous paraît désormais de toute nécessité de comprendre un vocabulaire de la langue annamite.

ANNEXES

ANNEXE I

DE QUELQUES CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LA SCIENCE DU LANGAGE

Dans son troisième livre *des Origines,* qui traite du problème anthropologique, M. de Pressensé examine diverses opinions sur le caractère et l'origine du langage. Il rejette celle de Darwin qui fait du langage un simple perfectionnement du cri ou signe purement instinctif et animal; car, dit-il, « le cri, pas plus que le geste, ne contient le principe de l'abstraction, de la généralisation, de la dialectique inhérente à la vraie parole humaine ». Il cite à ce sujet Maine de Biran et Max Müller, pour les approuver et les suivre. A ses yeux, la parole n'est pas plus une transformation de l'interjection ou de l'onomatopée que l'idée n'est une transformation de la sensation. Il faut, pour la produire, que l'esprit humain intervienne par les facultés qui lui sont propres, qu'il pénètre d'éléments rationnels le signe passionnel et instinctif, et l'élève à l'état de racine. L'origine du langage ne doit d'ailleurs être attribuée ni à un contrat, car « pour établir la convention du langage, il faudrait déjà parler », ni à la révélation divine, car « si le langage était une communication directe de la divinité, forme et fond, idée et parole, l'homme serait entièrement passif, il ne serait pas un être libre ».

Si nous avions à émettre une opinion dans le débat relatif à l'origine du langage, nous nous rangerions à celle de Darwin en ce qui concerne le vocabulaire tout à fait primitif. Il est incontestable que l'esprit humain, dont les manifestations furent longtemps rudimentaires, ne ressentit nullement, au début, les

lacunes résultant de ce manque du principe d'abstraction et de généralisation dont parle M. de Pressensé. L'homme primitif employa-t-il seulement le verbe? C'est ce qu'il serait difficile de savoir.

Dans la deuxième phase de son existence, le langage humain subit l'influence des facultés instinctives dont parle M. de Pressensé, et alors se montrèrent les germes de l'esprit généralisateur qui se manifesta à l'insu des premiers hommes. Nous allons appuyer notre argumentation par un exemple pris dans la langue annamite. Longtemps les premiers Annamites eurent par exemple l'unique syllabe *o* pour signifier : être, et pour désigner leur demeure, et tous les objets qui la meublent ou l'entourent; et le vocable *tch* ou *thou* pour désigner les animaux, les fauves, les quadrupèdes principalement. Quand il fallut spécifier, particulariser, ils employèrent instinctivement *tio* pour désigner le chien, formé de *tch*, fauve, et *o*, demeure, à cause de l'état domestique du chien; *tchio* pour désigner le marché, de *tch*, animal, et *o*, case; le marché primitivement étant le lieu de rassemblement, d'exhibition des animaux. Même particularité pour *tch-oou* qui désigne le buffle, pour *tch-oo* qui veut dire endroit, lieu, etc. Dès lors, les mots *tch* et *tcho* devinrent des racines définitives dont on précisa plus tard les différentes acceptions au moyen des modulations de la voix.

Objection qui sera faite à cette étude. — Il pourra être fait à cette étude une objection tirée de cette circonstance que les éléments des vocabulaires que nous avons comparés, appartiennent d'une part aux langues monosyllabiques, à modulations chantantes, dans lesquelles le même vocable peut exprimer un nombre variable d'idées (deux, trois, six), et, d'autre part, aux langues recto-toniques, où le même son est réputé n'exprimer qu'une idée.

Il n'est pas étonnant, en effet, est-on en droit de dire, qu'en prenant une racine, un élément monosyllabique appartenant au groupe des langues agglutinées et à flexions, et en le portant en regard du vocable ayant même son dans le groupe des langues à modulations, l'on parvienne à trouver dans la série des idées que peut représenter ce dernier vocable, une analogie, un rapport de signification avec le premier élément.

L'objection est fondée, et nous avouons que la richesse de significations que possèdent certains vocables de langues monosyllabiques, principalement ceux de la langue annamite, que nous avons plus particulièrement consultée, nous eût permis quelquefois de donner deux étymologies d'un même mot composé, absolument opposées, comme sens ; aussi, dans les choix que nous avons dû faire, il n'est pas douteux que parfois nous ayons commis des erreurs. Mais lorsque nous découvrons que

les éléments qui nous ont servi à donner l'étymologie de mots tels que chant, caput, cauda, éléphant, poulet, se retrouvent avec le même sens dans la plupart des langues, nous pouvons en déduire que ces éléments sont des radicaux ayant appartenu à toutes les langues monosyllabiques et qui ont servi à la formation des mots polysyllabiques; qu'ils constituent ainsi le fond, la source commune à laquelle les peuples ont puisé pour former leur langage.

Et, en effet, lorsque, dans le cours des siècles, une migration s'est séparée de la souche primitive, emportant avec elle la langue qui, jusqu'à ce moment, avait été la langue commune, elle a pris, à travers les continents ou à travers les mers, une direction qui l'a conduite, après une série de pérégrinations qui composent son histoire particulière, là où nous la trouvons aujourd'hui comme population autochtone. Installée sous des latitudes nouvelles; soumise à des conditions d'existence différentes de celles qui jusqu'alors lui étaient faites; obligée de se familiariser avec les productions d'un sol inconnu pour elle; l'imagination frappée par des phénomènes météorologiques ou géologiques plus ou moins extraordinaires, elle a continué à se servir momentanément de sa langue acquise pour exprimer les idées dont la physionomie ne s'était pas sensiblement modifiée, mais elle n'a pas tardé à éprouver une grande gêne quand il a fallu donner l'existence de la parole aux manifestations d'une nature particulière et inconnue encore pour elle. Qu'a-t-il dû se passer alors? Une partie du vocabulaire s'est trouvée renfermée dans des limites trop étroites, alors que momentanément, une autre partie continuait à être suffisante et qu'une troisième partie, la plus infime celle-là, tombait en désuétude par suite de sa non-application. Sous l'influence de cette vie nouvelle ou plus intense, la première partie, qui évidemment a été absolument différente suivant les continents, les contrées, les régions, a pris de grands développements, empruntant, à la deuxième partie, pour composer les nouveaux noms, des éléments qui sont venus s'agglutiner autour du mot primitif, celui-ci donnant aux nouveaux dérivés une teinte de sa signification primitive. C'est ainsi que pour les pays du littoral, les vocables de la langue primitive s'y retrouveront avec une tendance visible à y exprimer les idées de navigation, de transactions commerciales, de corps d'état. Chez les Malais et chez les Annamites, peuples essentiellement artisans, dans lesquels la famille est organisée sur des bases solides, et où les classes de la société ont été de bonne heure nettement délimitées, nous retrouvons, par exemple, le préfixe *Thou*, spécialement employé comme générique de la famille et des artisans. Chez les peuples de l'Afrique qui s'adonnent principalement à l'éle-

vage, ce mot *tou*, qui, selon le cas, deviendra *pou*, *bou* ou *sou*, ou *fou*, indiquera plus spécialemeut les animaux, les fauves et servira plus particulièrement à la formation de mots qui se rapportent à la vie des peuples pasteurs et chasseurs. Chez les Aryens et les Sémites qui ont vécu sous toutes les latitudes, nous y retrouverons à peu près toutes les acceptions des vocables *tou*, etc. Cela revient à dire que si nous étudions, à ce point de vue, les principaux idiomes que l'on parle sur le globe, nous trouverions encore que, par exemple, le mot *ma*, signifiant chef, fauve, quadrupède, chez les peuples du Soudan, signifie chef, roi, dans les dialectes du Congo; semis, riz, dans quelque dialecte de Madagascar ou de la côte orientale d'Afrique; esprit, fantôme, chanvre, fil, dans quelque dialecte de l'Hindoustan; figure, visage, dans un autre pays; de façon que chaque peuple a pris le son *ma*, en lui conservant la signification la plus appropriée à son génie et à ses conditions d'existence. Mais les vocables de la langue mère ont dû conserver comme monosyllables toutes les différentes significations attribuées à chacun des radicaux. La langue monosyllabique qui comporte le plus de vocables-racines, se rapprochera donc le plus de cette langue mère; c'est, croyons-nous, le cas de la langue annamite.

En effet, les savants, les linguistes sont d'accord pour admettre que la forme monosyllabique est commune à toutes les langues primitives, ou relativement primitives. Il nous a donc paru rationnel de rechercher la signification primitive, la racine des mots composés dans les langues qui, comme la langue annamite et la langue chinoise, sont les plus anciennes que l'on parle aujourd'hui sur le globe; dont les monuments écrits remontent à plus de cinq mille ans; et dont les formes primitives se sont pour ainsi dire pétrifiées dans une écriture originairement figurative, puis idéographique-phonétique, pendant que les autres langues prenaient le caractère de langue agglutinée, puis de langue à flexion.

Une deuxième raison qui ne paraîtra sans doute pas dénuée de valeur, c'est le grand nombre de mots que nous avons trouvés avec les faibles moyens dont nous avons disposé pour ces études comparatives, et qui se résument dans les volumes composant les bibliothèques du port et de la ville de Cherbourg et celle du régiment d'Infanterie de marine.

Nous croyons utile de dire encore deux mots au sujet de la légitimité de la prétention que nous accordons à la langue annamite d'être la plus ancienne ou plutôt la plus primitive des langues parlées aujourd'hui sur le globe :

« L'origine de la race annamite (Giao-Chi), dit M. Pétrus-K'y dans la préface de sa grammaire franco-annamite, se

perd dans la nuit des temps. Il n'est pas facile d'assigner une date bien précise à la formation de sa langue qui, dans son état primitif, avant toute relation avec la Chine, apparaît comme un des idiomes des différentes tribus nomades, Birmans, Laociens, Ciampois, Cambodgiens, qui vivaient à l'état sauvage dans le sud de l'Empire chinois. »

Il convient de retenir qu'un des membres les plus savants, les plus distingués de la famille annamite se trouve dans l'impossibilité complète de fixer, même approximativement, l'époque de formation de sa langue maternelle. Or les monuments écrits de la Chine remontent à plus de cinq mille ans, et nulle part, croyons-nous, il n'est fait allusion, dans les archives même les plus anciennes, à l'origine de la langue primitive d'où est sorti le groupe des langues monosyllabiques. A notre avis, les vestiges de cette langue doivent se retrouver, sans de grandes altérations, dans les idiomes particuliers parlés aujourd'hui par les Annamites, les Muongs, les Moï et les autres tribus qui habitent la ligne faîtière qui sépare l'Annam du bassin du Mékong [1]. La langue chinoise elle-même ne serait qu'un extrait de cette langue, comme du reste tous les dialectes parlés dans la Mongolie, la Mandchourie et les autres parties de l'Empire.

En terminant, nous allons essayer de dégager des recherches auxquelles nous avons dû nous livrer pour élaborer cette étude, quelques-uns des principes qui paraissent avoir guidé les peuples dans le fonctionnement du mécanisme de leur langage. Pour cela, il nous suffira de mettre en parallèle la plus ingénieuse de toutes les langues à flexions, le sanscrit, avec la plus méthodique de toutes les langues monosyllabiques, le chinois. Non pas que nous ayons la pensée de faire un parallèle analytique de tous les principes qui ont présidé à l'élaboration grammaticale de tous les éléments sanscrits et des règles qui ont fixé les langues parlée et écrite de la Chine. Ce travail, outre qu'il nécessiterait une étude préalable à laquelle nous n'avons pas eu le loisir de nous livrer, ne saurait trouver place ici où notre seule ambition a été d'attirer l'attention des savants sur des faits qui, jusqu'à ce jour, n'avaient fait, du moins à notre connaissance, l'objet d'aucune remarque.

Il ressortirait de ces considérations que la direction qu'a suivie l'esprit humain semble unique, et que les préoccupations auxquelles il paraît avoir obéi se retrouvent dans toutes

1. L'un des chefs muongs du Song Ma, en réponse à la question que nous lui adressâmes sur la date de l'apparition des Muongs en Annam nous dit que, d'après leurs traditions, ils habitaient ce pays depuis plus de huit mille ans.

les manifestations qui ont eu pour but de fixer son langage.

Tout d'abord, par une coïncidence qu'il n'est pas sans importance de faire remarquer, l'annamite comprend 1 800 monosyllabes environ, nombre qui correspond à peu près à celui de la langue sanscrite. On sait que tout le système d'agglutinations et de flexions de cette dernière langue, si savante, repose sur à peu près 2 000 monosyllabes.

Le vocabulaire chinois se réduit à 300 ou 400 sons articulés. Ce ne serait, comme nous l'avons dit, qu'un extrait de la langue mère parlée par les peuples de la terre première avant la déflagration générale des races.

La migration chinoise s'est avancée d'abord vers le nord et ensuite jusqu'à la mer qu'elle a bordée du sud au nord. Réduite dès lors à ses propres moyens, elle a ensuite cherché à tirer parti du modeste bagage de linguistique qu'elle possédait et à l'approprier à ses nouveaux moyens en augmentant le nombre des expressions du langage, sans toutefois augmenter celui des sons articulés. De là est sorti ce grand principe qui attribue anx mêmes monosyllabes un nombre variable de significations suivant les modulations qui l'accompagnent. Plus tard, la réunion méthodique des vocables par groupes de 2, 3, a enrichi la langue parlée d'une manière remarquable et a permis d'éviter les équivoques qui auraient résulté de l'emploi des termes homophones.

L'écriture chinoise, d'abord réduite à sa plus simple expression, a suivi parallèlement les transformations de la langue parlée. L'instinct qui, chez l'enfant comme chez le sauvage, conduit à fixer, à photographier l'objet qui frappe le plus son imagination, s'est manifesté tout d'abord et les Chinois ont eu une écriture exclusivement figurative, idéographique. Subissant l'inéluctable loi du progrès, ils ont bientôt éprouvé l'insuffisance de ces caractères pittoresques, et pour mettre leur écriture à la hauteur de leur langue parlée, ils ont été conduits, après une série de tâtonnements et de modifications, à adopter les caractères figuratifs primitifs comme clefs, comme idées principales, et à ajouter à cette expression générique, un élément phonétique qui a fixé d'une façon définitive le caractère, la peinture de l'idée qu'ils avaient en vue de représenter.

La langue sanscrite qui, dans ses formes primitives, paraît se rapprocher d'une façon remarquable de la langue annamite, respire la méthode qui a présidé à l'élaboration de la langue chinoise, quand on en examine les principes synthétiques. Que sont en effet les racines monosyllabiques du sanscrit comme *Kru*, par exemple, qui a l'idée de savoir, de connaître, et qui permet en opérant, suivant des règles grammaticales complexes,

de produire un nombre considérable de dérivés, sinon les clefs de la langue écrite chinoise? Ce principe ingénieux de combinaison adopté par les Chinois dans leur écriture, leur a été emprunté par les Brahmanes pour établir les règles de synthèse de la langue védique, de sorte que l'on peut dire que les éléments monosyllabiques du sanscrit correspondent exactement aux clefs des caractères chinois; c'est sur ce point que nous avons voulu appeler l'attention des philologues.

ANNEXE II

COMPARAISONS GRAMMATICALES ENTRE LA LANGUE ANNAMITE ET LES LANGUES OUOLOVE, SARRACOLÉ, SONINKHÉ, PEULHE ET SÉRÈRE.

I. — Entre le ouolof et l'annamite.

En ouolof, le substantif est invariable comme en annamite.

Le pluriel est indiqué par l'article *i* et, en annamite, par une série d'articles comme *các*, *moi*, *nhũng*, etc., qu'on emploie suivant le sens de la phrase.

Le genre s'exprime, en ouolof, d'une façon identique à la manière annamite.

Le sexe, dans les deux langues, s'indique en ajoutant au nom un autre mot qui exprime le genre masculin ou le genre féminin.

Ainsi, en ouolof, on ajoute *gour*, pour les mâles, et *djiguen*, pour les femelles;

En annamite, *dúc* pour les mâles,

Et *cái* pour les femelles.

Exemples :

Ouolof. { *Fas-wou gour*-étalon.
Fas-wou djiguen-jument.

Annamite. { *Con-ngwa dúc*-étalon.
Con-ngwa-cái-jument.

En ouolof, comme en annamite, les verbes prennent une idée passive, active, simultanée ou réciproque, par l'addition qu'on leur fait de terminaisons ou de particules.

Ainsi, en ouolof, on ajoute au verbe primitif les terminaisons :

1° *Ou*, idée passive ou réfléchie.

Exemple : *rakhas*, laver; *rakhaçou*, se laver.

2° *O*, idée d'action simultanée ou réciproque.

Exemples : *Khekh*, combattre; *khekho*; se battre.

3° *Al* donne une signification active au verbe.

Exemple : *Nekh*, être agréable; *nekhal*, rendre agréable.

Il existe encore bien d'autres désinences qui modifient le sens primitif des verbes.

Nous pouvons faire des remarques analogues en ce qui concerne la langue annamite; ainsi :

1° *Minh*, qui veut dire soi, s'ajoute au verbe et lui donne le caractère réfléchi, comme *ou* en ouolof.

Exemple : *Yêu*, aimer; *yêu minh*, s'aimer.

Certaines particules comme *Phaï, chiu, bi, duoc*, placées avant le verbe, lui donnent l'idée passive et veulent dire : subir, supporter, endurer.

Phaï phat, être puni;

Chiu mang, être insulté;

Bi don, être battu.

2° *Nhau*, idée de réciprocité, indique la réciprocité entre deux personnes ou deux choses, comme *o* en ouolof.

Exemples : *Choi*, quereller;

Ghoi nhau, se quereller.

Dánh, frapper;

Dánh nhau, se frapper.

3° *Lam*, en annamite, correspond à *al*, en ouolof, et s'emploie dans les mêmes circonstances pour donner une idée active à une expression quelconque, passive ou qualificative.

Lam cho veut dire rendre, faire que, transformer.

Gan, audacieux, courageux;

Lam gan, faire le courageux.

Lón, grand;

Lam cho lón, rendre grand.

On a ainsi une série de désinences, en annamite, correspondant, dans leur emploi et leur signification, à une série analogue, en ouolof, à tel point qu'on constate avec étonnement que le système de formation des verbes composés repose sur les mêmes idées et sur les mêmes principes dans les deux langues. — Sans doute, toutes les langues aryennes sont affectées de désinences pour exprimer les nuances des idées et les déclinaisons des vocables, mais l'analogie est, ce me semble, plus lointaine que celle qui paraît exister entre les langues ouolove et annamite.

Il est à remarquer qu'en arabe, où il n'y a pas de mots

composés, on modifie le sens du verbe primitif par des additions, au radical lui-même, de lettres qui n'ont par elles-mêmes aucune signification. — Cette manière de procéder est celle usitée en ouolof et, bien que les terminaisons qu'on ajoute pour former les dérivés n'aient souvent par elles-mêmes aucune signification, il est incontestable qu'il est permis d'attribuer à ces désinences, sans valeur intrinsèque, le complément de signification qu'ils ajoutent au mot primitif. — Cette remarque justifie donc l'idée précédemment émise que les règles de formation des verbes dérivés sont les mêmes dans les langues ouolove et annamite.

II. — Entre l'annamite et le sarracolé.

En sarracolé, la conjugaison des verbes s'effectue par des moyens absolument analogues à ceux adoptés en annamite.

Ainsi le présent s'exprime en sarracolé en faisant précéder le verbe des particules *mpaï*, *faï*, qui veulent dire : voici que je, que je suis, en train de...; en annamite, on emploie dans les mêmes circonstances les mots *dang*, *duong*, qui veulent dire en train de....

Pour le passé des verbes, il y a non seulement unité de méthode, mais encore le même vocable *da* sert en sarracolé et en annamite pour former les temps passés, et signifie littéralement *déjà*.

III. — Entre l'annamite et le soninkhé.

La particule *ga* placée avant le verbe met celui-ci au futur en soninkhé. — C'est la particule *sé*, en annamite, qui est employée dans le même cas.

La négation *ma*, en soninkhé, se place avant le verbe comme *không* en annamite.

IV. — Entre l'annamite et le sérère.

Ce que nous avons vu des analogies ouolof-annamite s'applique aussi bien à la langue sérère-kéguem. — C'est ainsi que le genre (masculin ou féminin) s'exprime par le même procédé qu'en annamite, c'est-à-dire qu'on ajoute les mots mâle ou femelle au nom de l'espèce. — Le rapport de possession entre les substantifs sérères s'exprime d'une façon identique à celle adoptée en langue annamite.

1° On énumère d'abord l'être ou la chose possédée et, en

second lieu, sans rien interposer, on place le nom du possesseur.

Le cheval de Samba se traduit *pis Samba*, en sérère; *con-ngwa Samba* en annamite, c'est-à-dire cheval-Samba.

2° Dans certains cas, on emploie en sérère la particule *no*, qui correspond à *cua* en annamite.

En sérère-kéguem, le système de formation des adjectifs possessifs et démonstratifs est le même qu'en annamite, à tel point qu'en lisant une grammaire sérère, on croit lire les articles correspondants d'une grammaire annamite; même tournure de phrase en ce qui concerne le mode de remplacement du pronom relatif *que*.

Comme en sarracolé et annamite, emploi du vocable *da* pour la formation du passé des verbes; grandes analogies avec le ouolof pour la formation des verbes dérivés.

V. — Entre l'annamite et le peulh.

Nous renvoyons aux études du général Faidherbe et du capitaine Piétri qui établissent la parenté entre la langue peulhe et les langues ouolove et sérère.

La parenté avec la langue annamite s'en déduit.

Nous noterons simplement cette particularité importante : en peulh, il existe, comme pronoms de la première personne du pluriel, un pronom exclusif et un pronom inclusif. Cette particularité ne se retrouve pas exactement en annamite, — mais on la trouve dans la grammaire bahnar, tribu de l'Indo-Chine où cette particularité existe dans les mêmes conditions qu'en peulh.

En peulh, on dira : *min*, *nous*, si la ou les personnes à qui l'on parle sont exclues; et : *en*, *nous*, si la ou les personnes à qui l'on parle sont inclues. Même remarque en bahnar : *bon*, *nous*, pronom inclusitif; *nhon*, *nous*, pronom exclusitif.

Cette circonstance curieuse se retrouve dans la langue mongole. Les Peulhs, comme les Bahnars, ont conservé trace de leur origine commune.

Observations générales.

Il n'est pas inutile de faire observer, en passant, que les racines des mots sont presque toutes monosyllabiques en ouolof et en sérère. Le général Faidherbe, tout en faisant remarquer l'analogie des langues ouolove et sérère, exprime le regret que quelque linguiste n'ait pas cherché à ramener tous ces dialectes et d'autres encore à une même famille, à une

même origine. Le capitaine Piétri a traité cette question dans son volume *les Français au Niger* et a établi les affinités de ces deux langues avec la langue peulhe.

En premier lieu, cette constatation que les racines sont monosyllabiques en ouolof et en sérère, circonstance qui a une grande valeur si l'on considère que tous les vocables annamites sont monosyllabiques; et, en deuxième lieu, les affinités grammaticales que nous avons découvertes entre le sarracolé et l'annamite; en un mot, tout cet ensemble d'analogies peut-il être le fait de coïncidences seulement fortuites, accidentelles, ou doit-il être le point de départ de recherches de linguistique qui contribueront encore à démontrer l'origine unique d'un certain nombre de langues africaines et asiatiques?

Résumé.

Si l'on résume les analogies grammaticales constatées entre les idiomes du Sénégal et la langue annamite, on s'aperçoit :

1° Que d'une manière générale les règles de formation des mots dérivés sont les mêmes en *ouolof*, *soninkhé*, *sérère* et *annamite*;

2° Que la conjugaison des verbes s'effectue par des moyens absolument analogues en soninkhé et annamite; et il y a non seulement unité de méthode, mais le même vocable *da* sert en sarracolé et en annamite pour former les temps passés et signifie littéralement « déjà »;

3° Le vocable *da* est également employé dans les mêmes circonstances en langue sérère-kéguem;

4° Tous les idiomes, sauf le sarracolé, ont des racines monosyllabiques, ce qui revient à dire que les mots polysyllabiques dont, aujourd'hui, se composent ces langues, sont des juxtapositions d'éléments d'origines diverses, et que, si on les dépouillait de ces mots ajustés, on trouverait la langue primitive composée de simples monosyllabes, circonstance qui a son importance si l'on considère que la langue annamite est absolument monosyllabique.

Comparaisons grammaticales
entre la langue annamite et la langue mandé.

D'une part :

Entre le dialecte des Bambaras du Bélédougou et du Kaarta, lequel offre une grande analogie avec le *malinké* et les autres dialectes mandingues; et,

D'autre part :

La langue annamite.

En premier lieu, il n'est pas inutile de retenir que les Mandé possèdent quelques vocables homonymes qui, suivant la note musicale particulière que l'on emploie dans leur prononciation, changent de signification et peuvent ainsi exprimer deux, trois, ou même un plus grand nombre d'idées (capitaine Piétri).

Dans les langues monosyllabiques de l'Asie Orientale, cette circonstance est la base de formation des langues. En annamite, par exemple, le nombre de monosyllabes est de 1 600 à 1 800. En supposant que la plupart de ces vocables soient affectés des six tons (y compris le ton direct), on arrive à posséder de 6 000 à 7 000 mots usuels, nombre bien suffisant pour les besoins de la vie courante.

Cette digression a pour but d'attirer l'attention sur ce grand principe de linguistique et de faire remarquer qu'il est au moins étrange que des peuples d'Afrique, possédant pour la majeure partie de leur vocabulaire, une suite de mots rectotoniques, en aient néanmoins conservé quelques autres où la gamme musicale joue le même rôle que dans les langues de l'Extrême-Orient.

Si l'on compare les grammaires mandé (*Bambara*), — annamite, on remarque :

En mandé (B.), l'article n'existe pas pour désigner un objet ou un être; on énonce simplement le nom de l'objet ou de l'être dont il est question : *falo*, âne, un âne ou l'âne.

Bien qu'en annamite, il existe un article indéfini : *caï*, on ne l'emploie jamais dans la conversation et au lieu de dire : *caï-con ngua*, on dira toujours : *con ngua*, cheval, un cheval, ou le cheval.

En mandé (B.) et en ouolof, on n'attribue, pas plus qu'en annamite, de sexe aux choses inanimées.

Quand il s'agit d'être animés, on ajoute au nom les mots : mâle ou femelle. Cette règle est générale pour les langues annamite, mandé (B.) et ouolove.

Une analogie à signaler dans la formation des noms propres. En mandé (B.), ces noms se composent, le plus souvent, de trois mots dont deux verbes et un substantif. En annamite, chaque nom comprend également trois mots : le premier est le nom de famille; le deuxième sert de trait d'union avec le troisième, qui est le prénom. Ainsi on dira dans cette langue : *Nguyen van Tan*, c'est-à-dire : « Tan de la famille des Nguyen ».

Dans la formation des adjectifs négatifs comme injuste, imprudent, inhabile, etc., le mandé (B.) se sert du préfixe *man*; l'annamite emploie, dans les mêmes circonstances, les

préfixes *vô* et *bât*, qui remplacent le préfixe *in* en français. Exemples : *bât taï*, inhabile, *bât khen*, imprudent, en annamite; *man kénié*, injuste, en mandé (B.).

En annamite, le pluriel s'exprime, soit en indiquant le nombre précis des êtres ou objets, soit au moyen d'expressions adverbiales comme beaucoup, peu, soit au moyen d'adjectifs indéfinis du genre de nos : quelques, plusieurs, etc. En mandé (B.) la langue est moins riche; pour former le pluriel, on indique le nombre, ou bien on se sert des expressions adverbiales plus ou beaucoup.

Le substantif et l'adjectif ne sont nullement affectés en eux-mêmes par la marque du pluriel dans aucune de ces langues.

En ce qui concerne la numération, il n'est pas inutile de faire remarquer que, contrairement aux Ouolofs et aux Peulhs, qui comptent d'abord jusqu'à cinq et puis cinq et un, cinq et deux, cinq et trois, les Bambaras ont, comme les Annamites, un système décimal, comptent jusqu'à dix, considèrent la dizaine comme unité de second ordre et disent ensuite dix et un; dix et deux, etc.

Les nombres ordinaux se forment d'une façon identique dans les langues mandé (B.) et annamite, en ajoutant au nombre une expression suffixe, *na*, pour le mandé (B.), et préfixe, *thu*, pour l'annamite. Il existe une expression démonstrative en mandé (B.), *nké*, qui veut dire : homme de; qui se sert de.... Elle correspond exactement à l'expression *ké*, qui, en annamite, veut dire : celui qui....

Les verbes, dans les deux langues mandé (B.) et annamite, n'ont pas à proprement parler de conjugaison; leur forme est toujours celle de l'infinitif; les temps se réduisent à trois : le présent, le futur, le passé et le mode impératif.

Le présent, aussi bien en mandé (B.) qu'en annamite, se forme en plaçant le pronom devant le verbe : *nté*, je, *takha*, aller, en mandé (B.); *toi*, je; *danh*, frapper, en annamite. Cependant il est bon de remarquer que l'Annamite éprouve le besoin, pour préciser, de se servir quelquefois d'expressions telles que *bây-gio* (maintenant) ou bien telles que *dang*, *duong* (en train de...); cette particularité existe, du reste, en langue soninké où on emploie les expressions *mpai*, *fai*, pour bien marquer le temps présent, et, en langue ouolove, également, où l'on emploie des expressions correspondant à : je suis sur le point de; je veux....

Le passé des verbes se forme, en mandé (B.), par l'emploi de l'auxiliaire être ou avoir qu'on place avant le verbe : *nté*, moi; *abé*, être; *takha*, allé; moi, il est allé. En annamite, on emploie la particule *dâ*, littéralement : déjà, qui se place avant le verbe et qui remplace le verbe être. Exemple : *toi dâ di*, moi

déjà allé. Il y a même ici cette particularité curieuse, c'est que ce même mot *dâ* sert, en soninké, pour former, dans les mêmes conditions, tous les temps passés de ce dialecte.

Le futur se forme, en mandé (B.) et en annamite, par l'emploi d'une particularité suffixe, *ta*, en mandé (B.), et du préfixe *sé*, en annamite. Exemples : *nte takha ta*, je irai, partirai, en mandé (B.), et *tôï*, moi ou je; *sé*, futur, *di*, irai ou partirai, en annamite.

Le Mandé (B.) traduit fidèlement sa pensée, dit le capitaine Binger, en disant : « Samba il a partir », ce qui veut dire que Samba « est allé quelque part, est parti ».

Cette façon d'exprimer une idée se retrouve à bien peu de chose près dans la langue annamite. Les Annamites diront aussi : *Samba co'di*, qui veut dire littéralement : « Samba il y a allé ».

La syntaxe est à peu près la même dans les deux langues. Les verbes sont suivis généralement du nom ou des mots qui complètent leur sens. On dira *nati dji*, apporte eau, en mandé (B.), et *dem nuoc*, apporte eau, en annamite. Tous les accessoires de syntaxe, comme articles, prépositions, sont réduits à leur plus simple expression.

Quand un nom se répète dans une phrase, on le représente par *la*, en mandé (B.); par *cai*, le; ou *no*, lui, en annamite.

Comme tous les dialectes du Soudan occidental, dit le capitaine Binger, le mandé (B.) n'est pas une langue écrite. Les familles commerçantes du Niger en relation avec Timbouctou et les Maures se servent de caractères arabes pour écrire leur langue, en leur adjoignant certains signes. Cette absence d'écriture serait une confirmation de l'idée qui a dicté cette étude, car en Indo-Chine la connaissances des caractères chinois est le lot d'une classe spéciale : celle des lettrés ou mandarins. La longue durée que nécessite l'étude un peu sérieuse de ces caractères n'aurait pas permis à des nations ayant le goût des migrations de s'y adonner d'une manière efficace.

Nous devons toutefois ajouter que les Mongols, qui ont la même origine que les Annamites et les peuplades qui nous occupent, possédaient déjà, plusieurs siècles avant notre ère, une écriture, écriture dont on a perdu la trace.

Cette constatation permet de faire remonter la venue au Soudan de ces peuplades à une époque de beaucoup antérieure à cette date.

D'autre part, dans les tribus muong, bahnar ou autres de l'Indo-Chine, qui ont aussi la même origine que les Annamites et les Mongols, et qui ont une écriture qui nous paraît avoir quelque analogie avec celle des Arabes, ne trouverait-on pas

la trace de cette ancienne écriture mongole? Nous soumetto ns la question aux linguistes.

Donnons ci-après quelques similitudes de mots annamites et malais :

En malais, tabac se dit *Tambacou*. En annamite, *Thoŭôc* ou *Tam-back*.

En malais, aimer se dit *Mengasée*. En annamite, *Mên*.

En malais, amour se dit *Tinnta*. En annamite, *Tinh-tà*, qui signifie littéralement nature, sentiment, secourable, bienveillant, amical.

Le mot malais amoureux, *Ba-bou*, vient de *bâ*, femme, et *bou*, voltiger autour de (en annamite).

Le mot malais baiser, *Thion*, vient de *fon*, *hom*, embrasser, chez d'autres peuples.

En malais, batelier, boucher, chapelier, charpentier, tous les noms d'artisans ont pour préfixe *Tou-kan*. En annamite, *Theu* est aussi le préfixe employé pour les artisans.

Un se dit *sa-tou*; le *sa* veut dire un, en malais. Il se trouve comme syllabe initiale dans tous les noms d'unités principales :

Satou, un; *sa poulou* ou *satou poulou*, dix; *ratous* ou *satous*, cent.

Le *sa* malais n'est autre que le *xa* annamite (prononcé *sa*), qui signifie chef, serpent, homme. Le deuxième terme de l'unité est *tou*, qui veut dire animal, en muong.

Les Malais ont pris le *xa*, chef, homme, et le mot *tou* et ont donné au mot *satou*, résultant de leur agglutination, la valeur de l'unité fondamentale de leur système de numération.

En malais, diamant se dit *batou-yen-tam*, et écaille pour écrire, pour mettre l'encre : *batou-toulies*, batou, réservoir, et toulies, écrire. En peulh et en ouolof, l'encrier se dit *da*, *trou*, correspondant au mot *bat*, écuelle.

En malais compas se dit *kalam-batou*, de *kalam*, plume, et *batou*, réservoir à encre. Remarquons ici que *batou*, diamant, ou *batou*, écaille, semble avoir une idée de matière pétrifiée, vitrifiée, pierreuse, creuse, et que *bat* en annamite veut dire écuelle, soucoupe en faïence, porcelaine, terre cuite, etc.

En malais, ange se dit *Malaycat*, de *ma*, esprit fantôme. Le vocable *cat* qui termine en malais des mots indiquant un métier, une profession, se trouve dans des conditions identiques chez les Ouolofs : ainsi ceux-ci disent *beycat*, celui qui laboure; *weykat*, chanteur.

En malais, soleil se dit *Matarie*, de *mat*, figure du soleil, en annamite, et *arie*, jour, en malais.

En malais, terre se dit *Bounie* ou *tano*, de *bo*, rive, rivage, en

annamite. Fleuve, rivière se disent *soungie*, de *soungue* (*sōng*), en annamite.

En malais, bois à brûler se dit *căayou*; de *cāy*, arbre, ou *coui*, bois à brûler.

En malais, manger ou comestibles se disent *Makanān*, *minoman*; dans *minoman* se trouvent les mots *miēng*, bouche, et *ăn*, manger, des Annamites.

Langue se dit *Lieda* en malais et *leué* en annamite.

En malais, cheval se dit *cou-da*; *con-da*, chameau, chez les Annamites.

Le principe admis dans la langue annamite d'avoir des génériques spéciaux pour les différentes espèces d'animaux, poissons, les légumes, pour l'homme et pour les artisans, existe chez les Malais à peu près dans les mêmes conditions.

En malais : *Yekan*, générique des poissons; *ca*, en annamite.

Le mot malais *Orang*, générique préfixe des adjectifs substantifs, relatifs à l'homme, signifie littéralement en annamite : *o*, nid, demeure, et *rung* (prononcé *reung*), qui veut dire forêt, arbre; l'homme primitif avait sa demeure dans les arbres.

En malais, les yeux se disent *mata-mato*; *mat*, en annamite.

En malais, le sein ou les mamelles se disent *sousou*; *seua*, en annamite, signifie *lait*; *sou*, en ouolof et en peulh, signifie aussi lait.

En malais, les maladies du ventre, comme la diarrhée, la dysenterie, se disent *Bouan*, *Bouangaye*; *Boung*, en annamite, signifie ventre : en ouolof, le même radical *bo* se trouve dans les mots qui signifient ventre.

En malais, ancien, seigneur, Dieu, se disent *Toua*, *Touan*. *Tsioua*, en annamite, signifie titre de considération, seigneur, Dieu.

Niannye, chanter; *Niagni*, chanter, en berbère.

Mara, fâché, en malais, n'est-ce pas *mer*, fâché, en ouolof, et notre mot marâtre?

Gratter, *Garo* en malais, *Gáy* en annamite.

En ce qui concerne la conjugaison des verbes malais, il faut remarquer que, comme en annamite, les temps s'expriment au moyen de particules ou de préfixes qui remplacent le verbe avoir ou le verbe être. Les temps du passé s'expriment au moyen de l'auxiliaire *ouda* placé devant le verbe. A remarquer que *dă* est aussi la particule employée pour les temps passés en annamite.

En parcourant une grammaire et un vocabulaire des idiomes parlés à Madagascar, nous avons, là encore, constaté de nombreuses similitudes de mots et de nombreuses analogies gram-

maticales entre ces idiomes et la langue et la grammaire annamites. Nous avons déjà dit que le mot *Madagascar* signifiait : pays des Mèdes d'origine supérieure ; et le mot *Sakalave* : Saces errants ; sans doute débris d'une terre disparue, adorateurs du serpent. Quant au mot *Hova*, en annamite, on aurait : créatures d'origine divine ; telle est, en effet, la prétention des Hovas, qui se targuent de descendre d'une race supérieure, d'avoir la plus noble origine.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD.

